

La Revue du Caire

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

AVEC LA COLLABORATION DE :

TAHA HUSSEIN, JACQUES ZEILLER, SIR H. I. BELL, GUSTAVE LEFEBVRE, CHARLES PICARD, ALFRED ERNOUT, PAUL MAZON, G. WIET, HENRI HENNE, JEAN ST. FARE GARNOT, GASTINEL, ZAKI ALI, PRINCE PIERRE DE GRÈCE, HENRI PEYRE, O. GUÉRAUD, JEAN SCHERER, B. BRUYÈRE, ALEX. PAPADOPOULO, PIERRE JOUGUET ETIENNE DRIOTON, BERNARD GUYON, STAVROS STAVRINOS, JEAN MASSIP, ROGER GODEL, ALICE GODEL R. P. BOULANGER, R. P. KÉRAMÉ.



NUMÉRO SPÉCIAL
ÉGYPTÉ P.T. 30.

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE
DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*Au service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

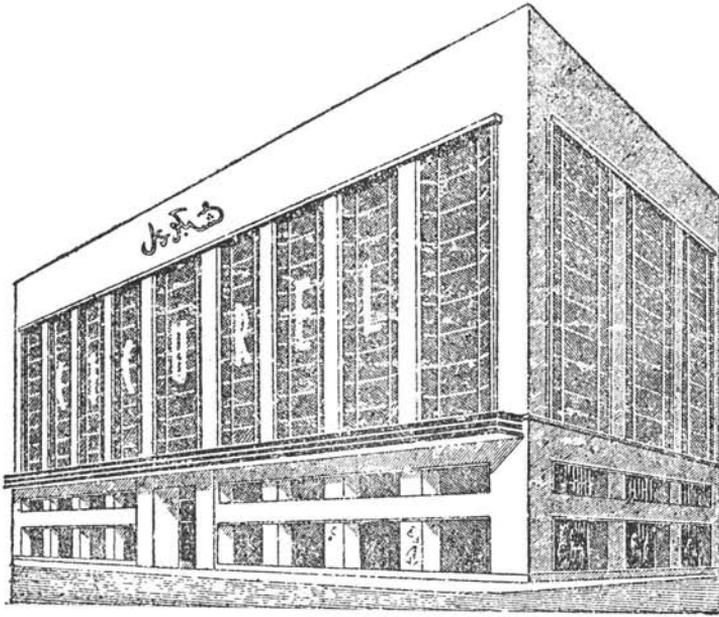
* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.
CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque
Location de Coffres Forts
Caisse d'Epargne**

Compagnie des Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

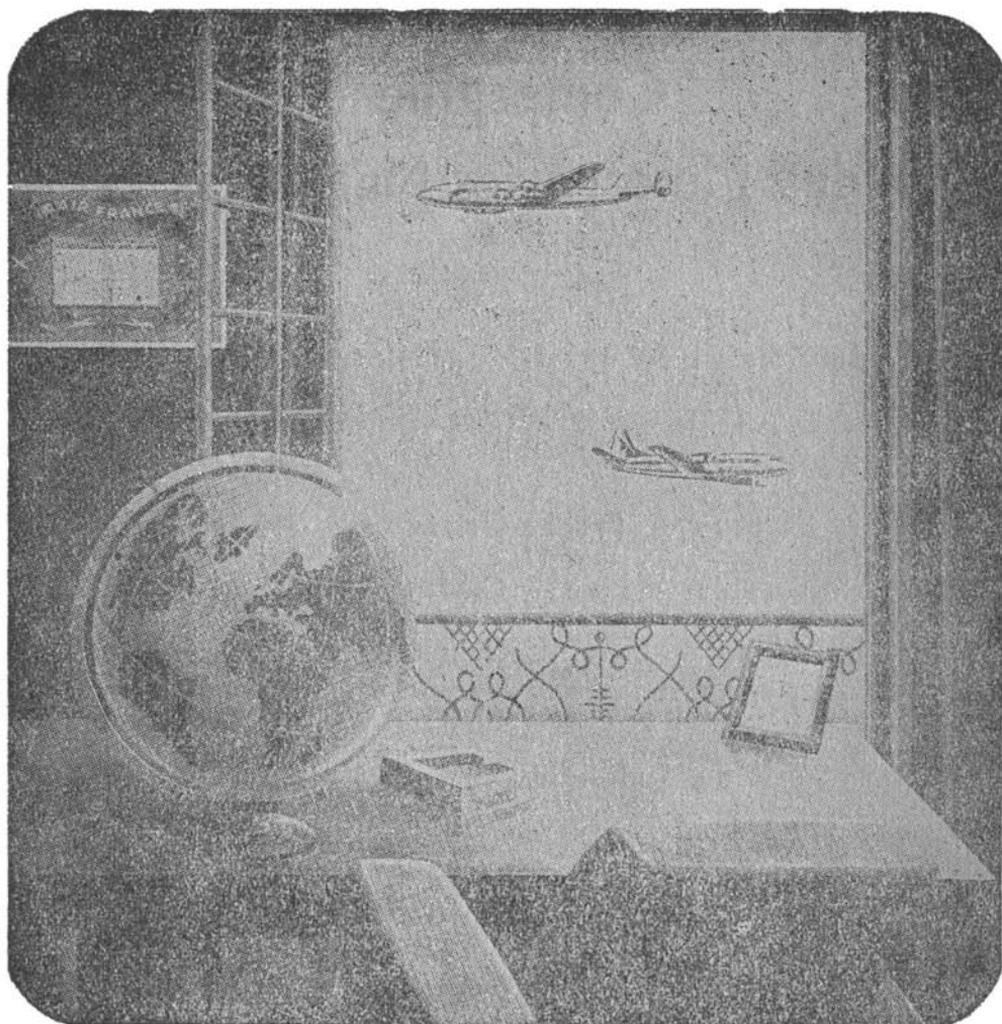
Egypte — Proche-Orient — Grèce
— Turquie — Inde — Ceylan — Pakistan —
Indochine — Extrême-Orient — Madagascar
— La Réunion — Afrique Orientale et
du Sud—Australie—Océanie



Représentation en Egypte :

**SOCIÉTÉ MISR DE NAVIGATION MARITIME :
ALEXANDRIE - LE CAIRE**

Messrs. WORMS & Co. — Zone du Canal de Suez
R.C.A. 6186 — R.C.C. 14 — R.C. CANAL 329 — R.C.S. 564



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



↔ Alexandrie : 3, rue Fouad 1er - Tél. 21257

Direction régionale et Aéroport - Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXV No. 130

MAI 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

INTRODUCTION

Aussitôt que la funeste nouvelle de la mort de notre éminent collaborateur et ami Pierre Jouguet nous fut parvenue, nous avons été animés du désir de payer tribut à la mémoire de celui qui a été l'un de nos fondateurs et qui a fait à la Revue du Caire l'honneur de lui confier la publication des pages maîtresses de l'Athènes de Periclès et de Une Révolution dans le défaîte. En même temps, la Revue du Caire devait rendre hommage à un savant dont une grande partie de la vie fut consacrée à l'Égypte : dès ses premières fouilles, par ses travaux de papyrologie, par ses fonctions de Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, puis de Professeur à l'Université Fouad 1er. et Farouk 1er, par les ouvrages sur la période hellénistique de l'Égypte, Pierre Jouguet a rendu d'éminents services à tout ce qui touche à l'archéologie et à l'histoire égyptiennes et formé aux disciplines historiques plusieurs générations d'étudiants égyptiens. Et si ce désir se réalise aujourd'hui dans ce numéro spécial, paraissant en mai, anniversaire de sa naissance, c'est encore grâce à lui, grâce à Pierre Jouguet, car les plus éminents maîtres de l'Histoire contemporaine, français, anglais, égyptiens, grecs ont tenu à rendre un dernier hommage à celui qui demeure pour les plus

grands un modèle à imiter. Cette cohorte de grandes personnalités, dont parle Bergson dans Les Deux Sources de la Morale et de la Religion, dont la présence tangible fouette notre conscience et lui fait aimer l'idéal abstrait en le montrant possible, incarné, personnel, Pierre Jouguet en fait naturellement partie et demeurera pour tous ceux qui l'ont connu le démon familier qui tente et attire sur le chemin de la perfection.

D'autres, combien plus qualifiés, diront comment dès ses premières armes Pierre Jouguet a témoigné des dons exceptionnels du chercheur, de cette curiosité, de cet enthousiasme, de cette endurance aux fatigues, de ce sens du travail d'équipe et du génie de l'organisation qu'ils impliquent. Il y joignait un esprit critique aigu, le désintéressement passionné et l'impartialité de l'historien, l'amour de la recherche, le respect inné de la vérité, un esprit de soumission devant les faits, une modestie charmante et des talents pédagogiques qui faisaient de lui l'incarnation même de cet idéal du savant dont le libéralisme du XIX^{ème}. siècle nous a légué le noble portrait.

Et certes, Pierre Jouguet a été tout cela à un degré éminent. Ces qualités et les remarquables travaux qui en ont été le résultat inévitable, ses collègues de l'Institut de France, ses pairs de tous les pays, ses anciens élèves, aujourd'hui maîtres éminents à leur tour, leur rendent ici un éclatant hommage. Elles ont suffi amplement pour le distinguer parmi les meilleurs et pour le pousser au tout premier rang des savants historiques dont ce demi-siècle n'a pas été avare. Si Pierre Jouguet a su d'emblée appliquer avec autant de jugement les méthodes historiques, sans tomber ni dans l'excès du scrupule ni dans les constructions arbitraires, c'est que les qualités intellectuelles et morales dont ces méthodes ne sont que l'application lui étaient

toutes naturelles. Il possédait à un degré éminent et de façon spontanée ce sens du juste milieu si cher aux Grecs anciens et qui suppose un parfait équilibre entre l'acuité de l'analyse et la puissance de la synthèse, autant de profondeur dans la théorie que de présence aux détails concrets du réel. Voilà qui explique amplement les réussites du jeune chercheur sur le terrain, et les talents du fondateur de la Papyrologie française, l'amour que lui portaient ses élèves, qu'il savait transformer en autant de disciples, et les œuvres maîtresses de la maturité. Ce sont les mêmes qualités, d'ailleurs, qui l'ont rendu particulièrement apte à diriger les travaux de l'Institut Français d'Archéologie du Caire et qui lui ont dicté son attitude depuis 1940. Car jamais mieux qu'en Pierre Jouguet on n'a vu illustrée l'unité de la vie et de l'œuvre, l'identité d'attitude devant le détail le plus trivial comme devant les problèmes de conscience les plus graves, l'égalité de comportement devant les choses et les gens comme devant les idées et les textes. C'est qu'en toute circonstance on avait affaire au même caractère qui intervenait avec aisance et rigueur pour rester d'accord avec lui-même et quel que fut le niveau ou l'ampleur de l'action.

Je crois bien que c'est à cet ensemble de traits, qui font de Pierre Jouguet à un degré éminent une personnalité au sens plein et fort de ce beau terme, que tout le monde a voulu rendre hommage. La personnalité de Pierre Jouguet mettait sa griffe sur tout ce qu'il faisait, sur tout ce qu'il disait. Elle dominait son interlocuteur, elle domine encore son œuvre. Et pourtant ce ne fut jamais par un vain "dynamisme", par une soif romantique d'affirmation du moi qu'elle s'imposait. Au contraire, Pierre Jouguet cherchait toujours à s'effacer, à mettre en valeur les autres et c'est toujours comme malgré lui que sa personne éclairait enfin la circonstance ou le débat en l'unifiant autour d'elle.

Cette unité de la vie et de l'oeuvre, des grandes et des petites actions, cette vertu maîtresse que Platon assignait comme idéal au sage et qui n'est possible que lorsqu'on s'est connu soi-même, que lorsqu'on s'est rêvé, que lorsqu'on s'est choisi et qu'on s'est voulu tous les jours, Pierre Jouguet l'a pratiquée comme en se jouant. Même ceux qui ne comprenaient pas, et qui ne se doutaient pas du miracle sans cesse renouvelé, se sentaient devant lui comme gênés par le poids des connaissances qu'il représentait mais en même temps, même les moins instruits, mis en confiance, étaient introduits, non par leur dignité, mais par sa générosité, dans la zone de lumière qui semblait filtrer dans la chambre qu'emplissait son auréole de cheveux blancs, ce "chapeau de clarté"...

Que le premier de nos collaborateurs ; que le dernier des Grecs anciens, entende là-bas notre salut

ALEXANDRE PAPADOPOULO

PIERRE JOUGUET, MEMBRE ORDINAIRE.

*Éloge prononcé à l'Académie des Inscriptions et
Belles Lettres par le président M. Jacques Zeiller,
dans la séance du Vendredi 22 Juillet 1949.*

Notre confrère Pierre Jouguet s'est éteint dans la soirée du samedi 9 Juillet, succombant à un mal implacable dont il avait ressenti les premières atteintes vers la fin de l'an dernier. Nous l'avions vu revenir d'Égypte plus tôt que d'habitude, vers le début de mai, l'air déjà gravement atteint, mais plein de vaillance encore et gardant son affable sourire ; l'espoir d'une guérison ne l'avait pas abandonné et il faisait encore des projets de travaux. Mais la maladie a achevé son œuvre en deux mois, et nous sentons aujourd'hui le vide que laisse dans notre Compagnie ce confrère qui lui appartenait depuis près de vingt-deux ans.

Pierre Jouguet était né à Bessèges, dans le Gard, le 14 mai 1869. Élève de l'École Normale Supérieure de 1890 à 1893, agrégé de grammaire en 1893, il partait la même année pour l'École d'Athènes, dont il resta membre jusqu'en 1897.

L'originalité de sa carrière scientifique fut l'effet de l'orientation imprévue qu'elle reçut durant son séjour à cette École, en 1894 . Il fut alors désigné par son Directeur Homolle pour répondre à l'invitation adressée à celui-ci par Jacques de Morgan,

directeur des Antiquités d'Égypte, de détacher à l'Institut du Caire un jeune "athénien", qui serait chargé du classement des Antiquités grecques en Égypte. C'est alors que Pierre Jouguet dut s'initier seul à la paléographie des papyrus, qui n'était alors enseignée nulle part en France. Sur ce terrain, comme sur celui de l'Épigraphie, au cours d'une série de missions qui se succédèrent de 1894 à 1898 et de 1900 à 1903, ses découvertes furent remarquables. La dédicace militaire d'Hermopolis Magna, le décret de Ptolémaïs, les graffites de Guebel Toukh, vinrent enrichir le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de 1896 et de 1897. En 1900 une fructueuse mission au Fayoum rapporte une moisson de papyrus et d'ostraka, d'où naquit une vocation analogue à celle de Pierre Jouguet chez un autre athénien, Gustave Lafebon, qui ne tarda pas à lui être adjoint pour ses explorations ultérieures en Égypte. Leur collaboration enrichit bientôt la papyrologie de découvertes et de publications particulièrement précieuses, telles que les papyrus de Ménandre, les papyrus de Magdola, de Ghoran, de Théadelphie, celle des Papyrus Bouriant. Le groupe des disciples de Jouguet devait se compléter par de nouvelles recrues, Jean Lesquier et Paul Collart, appelés à devenir des maîtres à leur tour, malheureusement trop tôt disparus.

Nommé à la Faculté de Lille en 1898, Pierre Jouguet y fonda le premier Institut de papyrologie dont ait été doté l'Enseignement supérieur en France et dont devait sortir une série de travaux de la plus haute valeur.

Son fondateur publiait lui-même en 1911, comme thèse de Doctorat, une étude sur *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, qui en utilisant pour

la première fois en France la documentation papyrologique dans toute son ampleur, abordait la question capitale de l'hellénisation de l'Égypte, où des cités grecques viennent s'ajouter, mais non se substituer aux vieux bourgs indigènes et où l'institution municipale n'effaça pas ou n'effaça qu'imparfaitement la ligne de démarcation entre les Hellènes et les sujets égyptiens, la différence demeurant si marquée qu'à l'élément hellénique ou hellénisé seul fut accordée la cité romaine par l'édit de Caracalla. La thèse complémentaire de P. Jouguet, *Papyrus de Philadelphie*, formait un recueil critique de documents divers, contrats, requêtes, jugements et autres, infiniment instructif pour la connaissance du droit, de la vie privée et de l'administration dans l'Égypte ptolémaïque. Ces deux ouvrages reçurent l'accueil intégralement favorable qu'ils méritaient.

En 1920, Pierre Jouguet, qui depuis 1912 donnait un enseignement à l'École pratique des Hautes Études, entré à la Faculté des Lettres de Paris, où il transportait son Institut de Papyrologie. Avec un matériel accru, une organisation élargie, un auditoire plus étendu, il put dès lors lui assurer un plus vaste rayonnement. D'innombrables fragments y ont été déroulés, scrutés, déchiffrés et publiés par Pierre Jouguet lui-même et par ses collaborateurs et élèves les plus anciens, comme Lefèbvre, Lesquier, et Collart, de nouveaux venus, comme Perdrizet, Collomp, Cloché, Melle Rouillard, d'autres encore, et l'on peut dire et l'on doit dire que, si les études papyrologiques ont été vers le milieu de la première moitié de ce siècle, en pleine floraison dans notre pays, c'est à l'initiative, à la sûreté de méthode, à la puissance de travail comme à l'admirable dévouement de Pierre Jouguet à ses élèves en même temps que pour ces études elles-mêmes que nous le devons.

L'autorité qu'il avait ainsi acquise explique que sa collaboration ait été sollicitée alors de plusieurs côtés différents pour les grandes œuvres de synthèse historique qui commencèrent à voir le jour au lendemain de la guerre de 1914.

C'est ainsi que lui furent demandés les chapitres relatifs à l'Égypte ancienne dans le premier volume de la collection *Peuples et civilisations*. La partie proprement égyptologique n'était pas de son domaine propre, mais la richesse de son information et la sûreté de sa critique jointes à sa scrupuleuse probité intellectuelle comme aussi à ce sens intuitif qui va droit au centre d'intérêt d'un sujet, lui permirent d'apporter à la collection qui avait demandé son concours une contribution dont sa modestie excessive faisait peu de cas, mais dont les juges les plus autorisés ont proclamé le mérite.

Mais où il put mettre beaucoup plus de lui-même, le livre qui est peut-être comme œuvre de synthèse son apport capital à l'histoire de la période alexandrine, c'est, dans la Bibliothèque de synthèse historique, son *Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, paru, comme le précédent volume, en 1926.

Il y retraçait de main de maître la conquête gigantesque d'Alexandre, qui, élève d'Aristote et lecteur passionné de l'Iliade, se donne pour le vengeur de la Grèce tout en assurant la grandeur de la Macédoine, mais à qui l'Orient révèle bientôt un monde plus en harmonie avec son tempérament. Peu à peu on le voit abandonner les conceptions strictement macédoniennes et grecques pour adopter et dépasser même l'idéal asiatique et rêver de la fusion des races dans un Empire universel. Empire combien précaire, on le sait, et dont la dissolution suivit de si près la mort, à 33 ans, de son fondateur. Mais à l'Empire

détruit survécut l'emprise de la civilisation, et l'Orient fut partiellement hellénisé. Partiellement en effet seulement, et Pierre Jouguet a admirablement mis en lumière comment s'oppose le génie politique de l'hellénisme, qui repose essentiellement sur le régime de la cité, et celui-ci en dernière analyse sur la personne du citoyen, c'est-à-dire de l'homme libre, maître de soi et de sa terre, soumis seulement aux lois, qui sont pour une part au moins l'expression de sa volonté, et le système des monarchies orientales, où la population tout entière est au pouvoir du souverain, qu'elle adore comme un dieu. Dans l'Empire d'Alexandre comme dans les royaumes de ses successeurs, la lutte de ces tendances contraires n'a cessé de se poursuivre, et c'est ce que montrait notre confrère, en la suivant d'abord dans le royaume d'Égypte, puis dans les royaumes asiatiques des Séleucides et des Attalides et par delà encore.

Nul ne s'étonnera que Pierre Jouguet ait insisté surtout sur l'Égypte, qui était son domaine propre, mais qui offrait aussi un type particulièrement saisissant de l'opposition des races et des cultures, qui y ont cependant réalisé une certaine, quoique très imparfaite fusion.

Mais, en cette année 1926 où Pierre Jouguet publiait ce grand livre, il était à la veille de donner à l'Égypte une part plus grande encore de son activité savante et de sa vie même. Sa situation scientifique était telle en effet que c'est vers lui que l'on se tourna alors pour assurer la direction de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire devenue vacante et qui fut ainsi confiée pour la première fois à un hellénisant. Il y fut nommé en 1927, l'année même où votre Compagnie, qui l'avait déjà élu correspondant en 1919, l'admettait parmi ses membres ordinaires comme successeur de Camille Enlart.

Sa réussite comme directeur de ce grand centre intellectuel qui a tant fait pour le prestige moral de notre pays en Orient fut totale. Sa conscience rigoureuse, sa probité scientifique, la générosité de sa nature, son entrain communicatif, la sympathie qui émanait de toute sa personne firent de lui un admirable coordinateur des activités des membres de l'Institut, qui ressortissaient du triple domaine de l'Égypte pharaonique, de l'Égypte gréco-romaine et byzantine et de l'Égypte islamique. Il en suscitait d'autres encore en dehors du cadre de l'Institut, en fondant la Société Royale de Papyrologie. Dirigeant d'autre part le *Bulletin* d'archéologie Orientale qui est l'organe de l'Institut, y collaborant par maints articles touchant aux questions les plus diverses depuis les origines ptolémaïques jusqu'à la pénétration chrétienne, il fut encore ramené à reprendre dans une large étude celle de l'hellénisation de l'Égypte lorsque sa collaboration lui fut demandée pour la grande *Histoire de la Nation égyptienne* qu'avait conçue Gabriel Hanotaux et pour le *Précis* de dimensions plus modestes publié presque concomitamment sous les auspices du roi Fouad. Dans le premier, il se limitait, en l'approfondissant davantage, à la période ptolémaïque, tandis que, dans le second, il poursuivait son exposé jusqu'à la fin de la période romaine.

Il montrait à nouveau, dans l'*Histoire de la Nation égyptienne*, la grandeur de l'hellénisme, qui, disait-il, n'avait rien d'exclusif, ne faisait nullement acception des races, s'ouvrait à qui venait à lui. Les Grecs, écrivait-il, ont répandu en Égypte, les institutions éducatives, les gymnases et les palestres, mais les cités n'ont accueilli les indigènes parmi leurs bourgeois qu'avec une extrême prudence et les institutions matrimoniales ont longtemps maintenu chez eux la

pureté du sang. Cependant le Grec établi dans la contrée s'est mêlé davantage à la population et ce mélange produira des effets heureux pour la dynastie. Mais, à la fin du IIIe. siècle avant notre ère, le fossé reste profond entre l'indigène et le Grec, et l'on ne peut dire qu'il se soit jamais comblé. Quand on cherche dans les textes comme ceux des papyrus les sentiments que les Grecs d'Égypte et les Égyptiens ressentaient les uns pour les autres, on ne trouve guère que des insultes. Cette haine devait produire un jour ses effets.

Pierre Jouguet revenait sur cette idée dans le *Précis de l'Histoire de l'Égypte* : entre les Hellènes conquérants et les indigènes Égyptiens, la fusion ne s'est point ou ne s'est que très imparfaitement réalisée : les premiers ont opprimé les seconds, qui se sont d'ailleurs montrés peu aptes à assimiler la civilisation nouvelle. Ainsi Rome ne devait-elle pas trouver devant elle un peuple uni pour défendre une indépendance qui n'existait pas pour lui. Mais la conquête romaine n'eut d'abord d'autre effet, écrivait encore notre confrère, que d'étendre l'oppression des fellahs aux classes privilégiées, et d'autant plus forte qu'avec Tibère probablement s'est introduit le principe de la responsabilité collective, qui imposa au collège, au village, à des groupes entiers, auxquels appartient le fonctionnaire, les garanties contre sa défaillance, principe funeste qui sera une des causes les plus actives de la décadence économique de l'Empire romain. Décadence qui sans doute ne fut pas immédiate : avec les Flaviens et les Antonins, un gouvernement plus économe remet l'ordre et la prospérité dans l'Empire et se montre, peut-être, un peu moins oppresseur pour l'Égypte même. Mais avec les Sévère le principe de la responsabilité collective se fait plus dur encore et, à l'aube du IVe. siècle

au témoignage de ces papyrus qui fournissaient à Pierre Jouguet une documentation de première main, l'Égypte paraît épuisée.

A un historien de l'Égypte, à la fois si informé et si objectif, compatissant implicitement à la longue oppression d'un peuple dont il reconnaissait d'autre part la passivité, comment chacun n'eût-il pas rendu hommage ? Le gouvernement de l'Égypte, conscient de sa valeur hors de pair désira l'attacher au haut enseignement du pays et le nomma professeur à l'Université égyptienne du Caire. Ce fut pour Pierre Jouguet une charge supplémentaire, qu'il remplit jusqu'au bout, quel que fût le nombre ou la qualité de ses auditeurs avec la même ponctuelle assiduité. Et, grâce à cette fonction nouvelle, quand, au moment même de la guerre, fut venu pour lui l'âge de la retraite comme Directeur de l'Institut français du Caire, le lien qui le rattachait à l'Égypte ne fut pas rompu.

Son maintien fut pour le crédit moral de la France dans un pays où elle tenait traditionnellement une si grande place, un véritable bienfait. Il permit que Pierre Jouguet s'y trouvât au printemps de 1940, à l'heure de la tragique option : la position qu'il prit, sans un instant d'incertitude et qu'il affirma sans défaillance en dépit de ruptures douloureuses à un cœur aussi fait pour l'amitié que le sien fut d'une absolue netteté. Pierre Jouguet fut alors en Égypte comme l'incarnation même de l'esprit de la France ; ce grand savant témoigna qu'il était un Français et, tout simplement, un homme.

Il n'est pas surprenant que, lorsque tout commença chez nous de se reconstruire, demeurant attaché à l'Égypte par sa charge de professeur de l'Université du Caire, le gouvernement de la Libération



PIERRE JOUGUET
(14 mai 1869 - 9 juillet 1949)

ait tenu à l'investir à nouveau d'une fonction nationale sur le terrain intellectuel qui restait essentiellement le sien, en faisant de lui le conseiller culturel de notre Ambassade. Fonction qui lui permit de prolonger plusieurs années encore son service de la science française dans le pays qui était depuis un temps déjà si long le principal théâtre de son action. Mais tâche lourde, qui prolongeait aussi sa résidence dans une contrée dont le climat finit par éprouver ceux pour qui il n'est pas le climat natal, tâche parfois difficile ou délicate, dont, grâce à l'ascendant qu'il exerçait, à son sens diplomatique, à la sympathie qui rayonnait de tout lui-même, il se tira toujours à merveille, mais tâche qui a peut-être contribué à l'user. Car, en dépit de son étonnante jeunesse d'allures, l'âge était venu pour lui et il se dépensait encore comme par le passé.

En 1947 encore il avait été placé à la tête de la délégation française qui avait été envoyée à Athènes pour la célébration du centenaire de l'Ecole française où il avait fait ses premières armes et il devait cette année même, présider le congrès international de Papyrologie qui se tiendra dans quelques semaines à Paris, où chaque été le ramenait

Cependant il souhaitait depuis quelques temps pouvoir rentrer en France autrement que pour ses trop brefs séjours de congé et il se promettait d'y devenir un hôte de nos séances beaucoup plus assidu qu'il n'avait jamais pu l'être depuis son élection, car il aimait l'Académie et ses confrères lui rendaient l'affection qu'il leur témoignait et que l'on sentait dans la simple clarté d'un regard et la cordialité d'une poignée de main. Ils le pleurent aujourd'hui, en s'unissant au deuil de tous les siens, qui, s'il n'est point le deuil inconsolé de ceux qui n'ont pas d'espérance, est ce-

pendant de ceux dont la blessure demeure. Je tiens à leur exprimer, avec une émotion qui nous est commune, la respectueuse sympathie de ceux qui furent ses confrères, tous aussi et sans doute, ses amis et qui garderont fidèlement sa mémoire.

J. ZEILLER

*Président de l'Académie des Inscriptions
et Belles Lettres.*

TO PIERRE JOUGUET

In Pierre Jouguet papyrology and the world of classical scholarship have lost a scholar of high standing, who not only himself made important contributions to learning but, first as Professor at Lille and later as Director of the Institut français, did most valuable work in the planning and organization of scholarly undertakings. Those who had the privilege of a personal acquaintance mourn in him a friend whose friendship was very precious to them, and whose death they will not soon cease to deplore. It is sad to think that one will never again receive those welcome letters, easily and rapidly written, yet in a hand always elegant and legible, in widely spaced lines, full of wise, understanding, critical, but never uncharitable comment on men and affairs, and redolent of their writer's warm-hearted and genial temperament.

It was chiefly through correspondence that my own friendship with him was maintained, for our opportunities of meeting were rare, and when they occurred communication was a little hampered by linguistic difficulties. He spoke English hesitatingly and only with great reluctance, and my own mastery of conversational French has always been limited. Our friendship began some seven years or so before the first world War, when he and Jean Lesquier were visiting London to consult our Ptolemaic papyri, in connexion with their work at the Lille collection; they showed me, I remember, the "Plan et devis de travaux" which

they published as *P. Lille I* and of which they had a transcript with them. I was the junior superintendent in the MSS. Students' Room and was at the time working at the *Aphrodito papyri* of the Arab period subsequently published in Vol. IV of the British Museum catalogue. Jouguet and Lesquier sat next to my seat in the Students' Room; and having at the time little experience of Ptolemaic hands I looked with wondering admiration at the skill with which they read the cursive of (often much defaced) third-century B.C. cartonnage with which they were dealing. I was therefore both startled and relieved when Jouguet expressed his surprise at my mastery of the cursive hands seen in the letters of Kurrah b. Sharik; I was by then so steeped in this style of writing that it had not struck me as offering any difficulty except when the papyrus was badly rubbed. I realized then that familiarity may rob the most formidable-looking problem of its terrors; though I must add that I still think early Ptolemaic cursive often has peculiar difficulties.

That visit to London (I think Jouguet and Lesquier were there for two or three weeks) was the longest period of personal intercourse I ever had with either of them. Lesquier I never saw again, though I kept up a regular correspondence with him till his death, Jouguet not till the late twenties, when I was staying with my family on the Norman coast at a time when he was at his seaside villa at Petites-Dalles. He visited us at our hotel at Varengeville and invited my wife and myself to lunch with him and his family a few days later. He arrived in a car to fetch us, and there followed a drive through the beautiful Norman landscape and lunch in a happy family party at Petites-Dalles which neither of us will ever forget. Since then I have met him only on the occasion of papyrological congresses. I have a pleasant memory of a walk

with him in the Englischer Garten at Munich during the Congress of 1933, of sitting at his side on the platform in the great hall of the Palazzo Vecchio at the opening session of the Florence Congress in 1935, when he spoke as a representative of France and I of Great Britain, and of happy meetings at Oxford during the Congress of 1937. I well remember saying goodbye to him and Madame Jouguet at the station, each expressing the hope that we should meet at the next Congress, which had been arranged for 1939. But alas! the destinies of mankind were controlled not by the group of scholars who had met so amicably and co-operatively at Oxford but by sinister men and forces with little regard to international scholarship, and by 1939 the sky of Europe was covered by the clouds of war, which made international meetings impossible. I was never to meet Jouguet again. I had looked forward eagerly to seeing him at the Paris Congress last August, and the news of his death, a few weeks before it was to begin, was the more bitter. But a personality like his does not soon die. His published work will live as a permanent contribution to learning; and his friends will cherish his memory as long as they live.

SIR HAROLD IDRIS BELL
President of the British Academy

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

LA papyrologie et le monde de l'érudition classique ont perdu en Pierre Jouguet un savant distingué, qui non seulement a fait d'importantes contributions personnelles à la science, mais qui aussi, comme professeur à Lille d'abord et plus tard comme Directeur de l'Institut Français a accompli une œuvre de grande valeur comme organisateur et animateur de travaux scientifiques. Ceux qui ont eu le privilège de le connaître personnellement pleurent en lui un ami dont l'amitié leur était très précieuse et dont ils ne cesseront pas de si tôt de déplorer la perte.

On est triste à songer que l'on ne recevra plus jamais de ces lettres bienvenues, d'une écriture rapide et aisée mais toujours claire et élégante, disposée en lignes largement espacées et pleines de commentaires sages, compréhensifs, parfois critiques mais jamais dépourvues de charité sur les hommes et les affaires et toutes parfumées de cette générosité enjouée de l'auteur.

C'est surtout par correspondance que notre amitié se perpétuait car nos rencontres étaient rares et quand elles survenaient, l'échange de nos pensées était quelque peu entravé par l'éloignement des langues. Il parlait l'anglais avec hésitation et toujours à contre-cœur et ma propre maîtrise du français parlé a toujours été fort circonspecte. Notre amitié na-

Traduction du texte anglais de Sir Harold Bell.

quit quelque sept ans avant la première guerre mondiale, quand, accompagné de Jean Lesquier, Pierre Jouguet vint à Londres pour consulter nos papyri ptolémaïques, dont ils avaient besoin pour leurs travaux à la collection de Lille ; ils me montrèrent, je m'en souviens, le "plan et devis de travaux" qu'ils publièrent sous le titre "P. Lille 1." et dont ils avaient une copie avec eux. J'étais Inspecteur en second de la Salle des Manuscrits des étudiants et je travaillais à l'époque aux papyri Aphrodito de la période arabe qui furent publiés plus tard dans le Vol. IV du catalogue du British Museum. Jouguet et Lesquier s'assirent près de moi dans la salle des étudiants et, ayant à l'époque peu d'expérience de l'écriture ptolémaïque, je regardais avec une admiration émerveillée l'habileté avec laquelle ils déchiffraient la cursive des papyri du 3e siècle A.C. (souvent très effacés) auxquels ils avaient affaire. Je fus par conséquent à la fois surpris et soulagé lorsque Jouguet exprima à son tour son étonnement devant ma maîtrise des caractères cursifs qui apparaissent dans les lettres de Kurrah b. Sharik ; j'étais alors tellement plongé dans ce style d'écriture qu'il ne m'avait point paru présenter de difficulté sauf quand le papyrus était trop défraîchi. Je me rendis compte alors que l'habitude pouvait enlever aux problèmes en apparence les plus formidables leurs aspérités ; je dois ajouter cependant qu'il me semble encore aujourd'hui que la cursive ptolémaïque de haute époque présente souvent des difficultés particulières.

Cette visite à Londres (je pense que Jouguet et Lesquier demeurèrent deux à trois semaines environ) fut la plus longue période de rapports personnels que j'aie jamais eue avec eux. Je ne devais plus jamais revoir Lesquier bien que j'entretins avec lui une correspondance régulière jusqu'à sa mort, quant

à Jouguet, je ne le revis que vers la fin des années 20, alors que je résidais avec ma famille sur la côte normande et qu'il se trouvait à sa villa du bord de la mer à "Petites Dalles". Il nous rendit visite à notre hôtel à Varengeville et nous invita, ma femme et moi à déjeuner avec sa famille quelques jours plus tard. Il vint nous chercher en voiture et nous fîmes une promenade à travers le beau paysage normand et un déjeuner dans une famille heureuse qu'aucun de nous deux n'oubliera jamais. Depuis lors, je l'ai seulement rencontré à l'occasion de congrès de papyrologie. Je garde un excellent souvenir d'une promenade avec lui dans le "Englischer Garten" de Munich durant le Congrès de 1933 ; une autre fois, je m'assis à ses côtés sur la plateforme du grand mur du Palazzo Vecchio à l'ouverture de la session du Congrès de Florence en 1935, quand il prit la parole comme représentant de la France et moi au nom de l'Angleterre, et d'heureuses rencontres à Oxford pendant le Congrès de 1937. Je me souviens très bien avoir salué Monsieur et Madame Jouguet à la gare, chacun de nous exprimait l'espoir de nous rencontrer à nouveau au prochain Congrès qui avait été fixé pour 1939. Mais hélas, les destinées de l'humanité n'étaient guère contrôlées par le groupe de savants qui s'étaient réunis si amicalement et dans un tel esprit de coopération à Oxford, mais par des hommes et des forces sinistres ayant peu le respect de la science internationale, et 1939 voyait le ciel d'Europe envahi par les nuages de la guerre, ce qui rendait toute rencontre internationale impossible.

Je ne devais plus jamais revoir Jouguet. J'attendais avec grande impatience le moment où je devais le rencontrer au Congrès de Paris, en août dernier et la nouvelle de sa mort, survenue quelques semaines avant l'ouverture, n'en fut que plus amère.

Mais une personnalité comme la sienne ne meurt pas de si tôt. Ses œuvres publiées vivront comme une contribution permanente à la science et ses amis chériront sa mémoire aussi longtemps qu'ils vivront.

SIR HAROLD IDRIS BELL.

Président de la British Academy

PIERRE JOUGUET

(1869 - 1949)

La Société française d'Égyptologie, cruellement frappée par la mort de Pierre Jouguet, se doit de lui adresser un dernier hommage d'affectueuse admiration et de reconnaissance. Il fut, avec Bénédite, Boreux, Moret, R. Weill, un des fondateurs de cette Société (1925), et toujours il s'intéressa à ses destins comme à ceux de l'égyptologie française. Déjà, en 1923, il avait tenté, avec Moret, de donner une suite au *Recueil de Travaux*, en créant la nouvelle *Revue Egyptologique*. Et c'est à lui que le Gouvernement français fit appel, en 1927, pour revivifier notre Institut du Caire, où il dirigea pendant treize ans, de façon si heureuse, l'ultime formation d'un grand nombre de jeunes gens entre les mains desquels a été remis, depuis, le flambeau de l'égyptologie.

Pierre Jouguet était né a Bessèges (Gard), le 14 mai 1869. Ses études classiques terminées au Lycée de Nîmes, il vint à Paris, au Lycée Henri IV, pour y préparer l'École Normale : c'est là qu'il connut Moret, qui resta toujours son ami. Reçu au concours de l'École en 1889, il n'y entra qu'après l'accomplissement de son service militaire, en 1890, en même temps que Léon Blum et trois brillants universitaires dont il

est difficile de séparer les noms du sien : Gastinel, Michaut, Perdrizet. Au cours des années qui suivirent, il vit arriver rue d'Ulm, Ed. Herriot, Sagnac, Strowski (en 1891), Demangeon, de Martonne, H. Hubert (en 1892), alors que Bourguet, Brunhes, Chartier (le philosophe "Alain"), de la promotion 1889, étaient déjà dans la place. Ces noms suffirent à faire apprécier le climat intellectuel dans lequel se développa le jeune helléniste — élève fervent de Henri Weil et de Tournier — qui, l'agrégation passée, se dirigea tout naturellement vers l'École d'Athènes. Il y eut pour "chef", comme on disait, un homme dont l'autorité, le talent et le prestige étaient grands, Théophile Homolle. Après avoir initié Jouguet aux fouilles entreprises par l'École, notamment à Delphes, Homolle eut l'heureuse idée de le détacher en Egypte, à la Mission française du Caire, qu'administrait alors U. Bouriant, dont Jouguet, sans se dissimuler ses lacunes et ses manques, a toujours parlé avec amitié. Il parcourut toute la vallée du Nil à la recherche d'inscriptions grecques et commença à s'intéresser aux fouilles papyrologiques inaugurées au Fayoum par Hogarth et Grenfell (puis Hunt) dès 1895. Ce n'est cependant qu'en 1901, alors qu'il était depuis trois ans maître de conférences à Lille, que Jouguet put retourner en Egypte et fouiller pour son propre compte au Fayoum, à Ghorân. Une seconde campagne, au début de 1902, le mena à Médinet en-Nahas (Magdôla). C'est là que l'auteur de ces lignes eut la bonne fortune de rejoindre, modeste débutant, celui qui avait déjà tant d'expérience et comme savant et comme explorateur, et de constater sa simplicité, sa bonté efficiente, son généreux désir de faire profiter autrui de son acquis déjà considérable. Je me rappelle ces soirées où, notre tâche sur le terrain une fois achevée, le maître m'intro-

duisait dans la petite maison démontable où il habitait avec sa jeune femme et m'entraînait à la lecture des planches des *Flinders Petrie Papyri* de Mahaffy ou à l'étude du manuel de paléographie de Kenyon. Une ou deux excursions au champ de fouilles, pas très lointain, de Grenfell et de Hunt, quelques visites d'amis du Caire, de savants comme Th. Reinach, voire de touristes, coupaient le temps agréablement et souvent de façon profitable. Jouguet bénéficia d'une nouvelle mission, au cours de l'hiver 1902-1903, pour une campagne qui nous conduisit du Fayoum à Maâbdéh, puis à Tehnéh. Rentré en France, il ne devait plus — sauf rapidement, en 1909 et en 1914 — faire de séjour en Egypte avant janvier 1928.

Durant plus d'un quart de siècle, en effet, il se consacra, à Lille d'abord (jusqu'en 1920), puis à l'École des Hautes Études (dès avant 1914) et à la Faculté des Lettres de Paris (1920-1928), à son enseignement et à ses travaux de papyrologie et d'historien. C'est à la papyrologie que l'histoire de l'hellénisme, telle qu'il la conçut, doit son renouvellement. Son étude capitale sur *La Vie municipale dans l'Égypte romaine* eût été impossible, comme il l'écrivait lui-même en 1911, quinze ans plus tôt, c'est-à-dire avant les grandes trouvailles de papyrus grecs de la fin du XIXe siècle et du début du XXe et l'exploitation de ces découvertes par des chercheurs bien armés. Qu'il ait légitimement compté au nombre de ceux-ci, il en donna la preuve en procurant, la même année que l'étude précitée, l'édition d'une collection de *Papyrus de Théadelphie* appartenant au Musée du Caire et dont Maspero lui avait confié le déchiffrement.

Aussi bien avait-il, avant cette date, fait paraître d'excellentes publications de papyrus auxquelles il avait — formule originale de travail — associé plusieurs

de ses élèves. Ainsi avait commencé de paraître sous son nom et ceux de Collart, Lesquier, Xoual, en 1907, le tome I des *Papyrus de Lille* (originaires de Ghôran et de Lahoun), que suivit, en 1912, le tome II (tout entier consacré à une réédition des papyrus de Magdôla). Cette amicale collaboration, que j'avais connue moi aussi, ne pouvait que resserrer les liens unissant le maître à ses disciples, et l'on conçoit quel fut le chagrin de Jouguet quand il vit disparaître successivement Lesquier, Collomp, Germaine Rouillard, Collart. Mais le pire lui était réservé, car le reniement est pour un cœur sensible plus douloureux que la mort : il avait pardonné, je le sais, et les survivants de son école sont tous aujourd'hui unis dans le culte d'un maître qu'aucune âme bien née ne pouvait manquer de vénérer.

Cependant P. Jouguet, poursuivant sa double carrière de professeur et de savant, donna en 1926, dans la Collection H. Berr, un travail d'ensemble : *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, qui dépassait largement l'Égypte grecque, mais où l'Égypte a néanmoins la meilleure part, car c'est chez elle seule qu'on peut, grâce aux découvertes de papyrus, suivre de près les progrès, puis la décadence de l'hellénisme en Orient. Quelques années plus tard, il devait reprendre dans *l'Histoire de la Nation égyptienne* de G. Hanotaux, l'étude de la période 323 à 30 av. J.C., où les Ptolémées, et avec eux l'Hellénisme, dominèrent l'Égypte. Ces publications soignées de documents sur papyrus, ces gros livres où l'auteur a exposé, dans un style toujours élégant et précis, la synthèse de ses méditations et de ses recherches, n'épuisent pas, il s'en faut, sa contribution à l'histoire de l'Égypte grecque. Il a publié, en outre, dans des revues françaises et étrangères, quelque cent cinquante mémoires et articles, qui assurèrent

Le rayonnement de sa pensée et justifient l'estime en laquelle on tenait son enseignement hors de nos frontières.

Elu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1927, il fut, cette même année, désigné pour prendre en mains la direction de l'Institut français du Caire. Alors commence une nouvelle phase de sa carrière, dont je dirais qu'elle fut la plus brillante si lui-même n'eût réprouvé cette expression. Du moins peut-on constater que, dans des fonctions nouvelles, au cours d'événements graves et inattendus, il révéla des qualités jusqu'alors insoupçonnées.

D'autres diront mieux que moi ce que fut l'activité de Jouguet pendant ses treize années de direction. Les pensionnaires de l'Institut français sont unanimes à reconnaître la sagesse de ses desseins, son autorité souriante, son inépuisable bienveillance à leur égard. Il est notoire d'autre part qu'il sut, aidé par Mme Jouguet, donner un nouveau lustre à cette maison et lui ramener la considération et la sympathie de la société égyptienne comme des différents milieux français et étrangers. Atteint par la limite d'âge en 1940, au moment de nos défaites, il continua à donner à l'Université Fouad-1er des cours d'histoire ancienne, fort appréciés, qu'il avait inaugurés deux ans plus tôt et qu'il devait poursuivre jusqu'à la veille de son départ.

Mais des devoirs d'un autre ordre vinrent bientôt s'imposer à lui. Au Caire s'était constitué — conséquence de l'Appel du XVIII Juin — un "Comité National d'Egypte", dont firent partie ceux de nos compatriotes qui, comme il l'écrivait, "n'ont jamais voulu douter de l'âme de la France". Il en devint lui-même, en 1941, le Président. C'est en cette qualité qu'il écrivit ces articles et prononça ces discours vibrants, qui ne sont pas sans rappeler les chroniques

que Barrès, pendant la première guerre mondiale, faisait paraître dans un journal parisien, pour entretenir la flamme et soutenir le courage des Français. Ils ont été réunis, en 1945, sous le titre, singulièrement expressif, de *Continuité de la France*. Parmi eux se trouvent plusieurs "Messages" adressés aux Hellènes, dont Jouguet ressentait les souffrances et partageait les joies presque à l'égal de celles des Français. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si, la victoire acquise, il songea à créer, avec le Prince Pierre de Grèce, dans la ville fondée par Alexandre le Grand, un Institut de recherches hellénistiques qui, par des fouilles et des publications, confiées à une équipe internationale, eût continué et développé ce qui fut, toute sa vie, l'objet constant de ses études : la pénétration et l'influence de la civilisation grecque dans la Vallée du Nil.

Tant de préoccupations, de travaux, de démarches, qu'accrut encore la charge de Conseiller culturel qu'il exerça dans le Proche Orient de mai 1944 jusqu'à la fin de 1947, ne semblaient pas peser sur ce vieillard dont l'activité paraissait au contraire s'amplifier avec les années. Et pourtant un mal implacable l'avait envahi sans qu'il y prît garde : quand il quitta l'Égypte, le 20 avril 1949, il était littéralement frappé à mort. Les soins qu'il reçut à Paris apaisèrent quelque temps ses souffrances : ils ne pouvaient le sauver. Par une suprême élégance, cet helléniste, ce philhellène recourut, à ses derniers moments, au ministère d'un prêtre grec catholique, et c'est bercé par les prières d'une des plus anciennes Eglises que, le 9 juillet, Pierre Jouguet remit à Dieu son âme qui, par sa droiture et sa foncière bonté, n'avait jamais cessé de Lui appartenir.

GUSTAVE LEFEBVRE.
Membre de l'Institut

PIERRE JOUGUET "ATHÉNIEN"

PIERRE JOUGUET est mort, cet été, après deux mois de crise, d'un mal qui ne pardonne guère, tel que sa robustesse d'âme et de corps n'avait pu le déjouer. Il comptait parmi les "Athéniens" qui vinrent en Orient presque au début de la 5e. direction, celle d'Homolle, dans la 44e. promotion. On aperçoit déjà bien des vides dans les listes de ce temps. Celui que creuse maintenant la nouvelle disparition d'un maître est douloureux.

Quand en 1846, sur les plans de Sainte-Beuve, en France, et sous l'impulsion du Baron Piscatory, en Orient, fut créée l'Ecole française d'Athènes, ni le roi Louis-Philippe, ni le Grand-Maître de l'Université d'alors, M. de Salvandy, ni ses conseillers, ne se doutèrent peut-être complètement du rayonnement spirituel qu'allait faire naître, en moins de cinquante années, l'institution. Un éclat si rapide n'est pas seulement dû aux méritoires conquêtes aussitôt réalisées, dans l'étude de l'archéologie grecque, par toute la série de jeunes savants qui vinrent successivement en mission au pied du Lycabette, pour s'égailler aussitôt, à partir de là sur toutes les routes de la Méditerranée orientale, et ainsi sur les traces originelles de notre civilisation moderne. Le XIXe. siècle, qui a déjà trouvé des détracteurs plus passionnés que conscients de la justesse de leurs griefs, a réalisé bien des tâches intellectuelles, et il faudrait être assez sûr de l'avenir pour oser croire qu'on le fera sitôt oublier



A L'INSTITUT DE PAPYROLOGIE, A PARIS.



A L'UNIVERSITÉ FOUAD I^{er}, FACULTÉ DES LETTRES.

DÉLÉGATION DU COMITÉ FRANÇAIS
DE LIBÉRATION NATIONALE
EN ÉGYPTE

LE CAIRE 4 Décembre 1966

Mon cher ami,

Je reçois votre beau compte-rendu. Comme tous
les comptes-rendus, qui ne sont pas une simple note bibliographique,
il dépasse, et cette fois je puis dire qu'il dépasse de beaucoup, l'ouvrage
que vous présentez. C'est une étude originale où vous présentez, et
amplifiez de toute votre culture philosophique, que je choisis pour
l'instant, vous dire, que vous dites bien mieux que moi. Je vous
remercie d'avoir ainsi signalé ce travaux, qui, n'ont je crois,
encore été jamais vus chez un libraire et que l'Administration
de l'Université Farouk I me semble dignement représenter
dans ses magasins. Votre article lui en fera peut-être sortir,
mais les lecteurs préféreront votre étude.

J'envoie votre lettre au Directeur de l'œuvre
de Revue par la prochaine valise.

Une forme d'intellectualité compréhensive fut alors développée, qui peut sembler aujourd'hui à quelques uns un produit un peu forcé de serre chaude ; mais nul ne voudra méconnaître — à distance déjà des dénigrements forcés et des enthousiasmes extrêmes ! — la richesse de cette floraison. Nous ne cessons pas et nous ne cesserons jamais de sentir pour la Grèce, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, une chaleureuse admiration, de qualité filiale ; mais sans doute doit-on convenir qu'elle a trouvé vers 1890, avant même que le cinquantenaire de l'Ecole d'Athènes eût à être célébré, son expression la plus brillante et la plus affectueuse à la fois.

Pierre Jouguet était proche par l'âge de Gustave Fougères par exemple, de Victor Bérard, de Paul Jamot, d'Emile Bourguet, de Paul Perdrizet, pour ne citer que quelques uns, parmi les disparus qui lui font cortège aujourd'hui, chez les ombres. Ces hellénistes ne s'entendaient pas tous les jours sans réserves, mais il y a dans les œuvres de ces savants, quelles qu'elles fussent, un accent d'humanisme sincère, d'abord, qui les soulève ; et leurs auteurs ont regardé, aussi, vers les plus larges horizons. Celui que nous avons perdu le dernier se classe dans l'équipe, où il ne comptait, d'ailleurs, que des amis. De tels hommes ont eu en commun les qualités aimables du cœur qui ne sont pas partout distribuées, et c'est pourquoi ils ont payé leurs dettes de reconnaissance envers les civilisations antiques, différemment, certes, mais sans manquer à cette générosité essentielle de l'esprit, où n'atteindra jamais l'érudition sèche et chagrine des sous-maîtres les plus méthodiques. La Grèce qui comprend tout déjà avant même qu'on achève de le dire, ne s'est pas trompée à ce philhellénisme supérieur, de ceux qui n'ont pas voulu chercher dans le legs du passé surtout l'occasion de corrections

de textes, mais des raisons de vivre et d'admirer ; leur mémoire s'est colorée de la bienfaisance éternelle qui distinguait déjà au pays des Sept sages, les meilleures règles de la pensée créatrice.

En écrivant, ce soir, avec un retard qui me navre, et dans un raccourci peu propice, ce que je pense essentiellement de Pierre Jouguet, en disant le regret que sa mort a partout provoqué, je le revois à Athènes, du 10 au 18 septembre 1947, quand sa santé vaillante n'était pas encore atteinte, et quand, aux fêtes du Centenaire, il exerçait avec une fierté souriante, mais sans inutile pontificat, les prérogatives de doyen d'âge parmi les "Athéniens" présents. Une photographie qui a été publiée le montre parlant, le 12 septembre, pour célébrer, dans le jardin de l'École, les travaux delphiques de Théophile Homolle qui avait été son Directeur, et dont il fit, avec une bonhomie si délicate, un portrait émouvant, maître parlant d'un maître. L'amour de la Grèce et de la liberté inspiraient à chaque phrase une pensée gonflée de toutes les sèves de la dialectique platonicienne, sereine des apaisements de la fraternité. Aussi bien, je n'ai jamais entendu, dans le privé, Pierre Jouguet malmener un confrère, en paroles ou en sous-entendus. Bon et accueillant par tendance, il avait prouvé, du moins, parmi l'ouragan qui dévasta l'Europe depuis 1939, qu'il ne sacrifiait rien de son devoir, et ne redoutait pas les risques de la dissidence, lorsqu'il s'agissait de prononcer sur le maintien de la liberté de la pensée. Il savait en effet *témoigner*, quand il le fallait, autrement que par le silence ou la fuite, et il ne s'est dérobé à rien, malgré ses cheveux blancs. Quand ce patriote a dit en 1947 : "Le monde se déshonorerait et se perdrait, s'il osait se détourner de la Grèce", il donnait, certes au contenu de l'originalité de l'hellénisme, une définition, et la plus noble ;

surtout, venant de lui, après ce que nous savions déjà de sa fidélité à la patrie, quelle force avaient de tels mots !

Ce n'est pas une biographie funéraire qui m'a été demandée pour *La Revue du Caire* ; cette tâche sera faite. Elle a déjà été esquissée, d'ailleurs, à l'Académie, quand le 9 Juillet 1949, nous apprîmes la funeste mort. Je voudrais seulement rappeler ici que, Membre de l'Ecole d'Athènes de 1893 à 1896, Pierre Jouguet avait su bâtir une œuvre originale en allant, à l'appel d'Homolle et de Jacques de Morgan, étudier spécialement en Egypte l'hellénisme alexandrin, la grécité ptolémaïque, la paléographie compliquée des *papyri*, qui, jusqu'alors, n'était pas enseignée en France. Dans ce domaine difficile qui lui fut réservé tant qu'il n'eût pas appelé et formé des continuateurs du rang de Gustave Lefebvre, de Jean Lesquier et de Paul Collart, Pierre Jouguet travailla avec cette ardeur reconnaissante de l'esprit dont j'ai dit déjà qu'elle suffirait à assurer le haut mérite de son œuvre. Si j'en avais le temps, si c'eût été le lieu ici, comme il serait facile et agréable de montrer, de ses toutes premières publications du *Bulletin de Correspondance hellénique*, en 1896-1897, jusqu'aux articles qui nous arrivent encore de partout, (posthumes, hélas !) l'accent personnel de sa compréhension ! Aimant la vie, il voulait la retrouver, la recréer. Quand il fit, un jour, à l'Académie des Inscriptions, le bilan coloré de ce que pouvaient nous apprendre certains *papyri* d'Egypte sur la maison hellénistique, à Alexandrie, dans les villes du Delta, au Fayoum, ce fut la résurrection amusée et cordiale de la vie quotidienne d'alors, peines et joies, disputes et divertissements : un peuple, un passé semblaient renaître, chaque texte dispersé livrant sa parcelle de connaissance, comme pour une résurrection osirienne.

A combien de savants est assuré un don si privilégié ?

Michelet eût applaudi ; mais si Pierre Jouguet était en mesure de ressusciter l'histoire la plus familière en Egypte avec talent, le substrat de ses évocations est partout solide. On lui doit de sa thèse sur la *Vie municipale dans l'Egypte romaine*, en 1911, à ses études sur *l'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient* (1926), des synthèses qui ont fait époque, et où tout le détail avait été pesé, mesuré, loyalement, savamment jugé.

D'autres diront, mieux que moi, ce qu'il a fait à partir de 1927, quand, sans devenir le moins du monde infidèle, tout au contraire, à l'hellénisme, il a été directeur de l'Institut du Caire, lui qui eût pu aussi bien guider les travaux de l'Ecole d'Athènes : de la rue Didot au Palais Mounirah, c'est un même maître qui a pensé et agi. Ici et là, il n'a vécu partout que pour développer la connaissance plus grande des civilisations antiques, en dégagant leurs leçons essentielles. Aux derniers temps de sa vie, il avait formé un vaste projet pour promouvoir les recherches sur l'hellénisme en Egypte et ranimer la publication des inscriptions grecques ou romaines de la Vallée du Nil.

Il est mort en travaillant, nous léguant son exemple et ses œuvres.

CH. PICARD

Membre de l'Institut,

*Directeur honoraire de l'École française
d'Athènes.*

PIERRE JOUGUET ET LES ÉTUDIANTS

PIERRE JOUGUET a fait ses débuts dans l'enseignement supérieur à la Faculté des Lettres de Lille, en 1898, où il succédait, si je ne me trompe, à son ami Couvreur, trop tôt disparu. Moi-même, sorti de la cagne du Lycée Faidherbe, j'allais préparer ma licence : j'avais dix-huit ans, Jouguet en avait vingt-neuf : ce fut le début d'une amitié qui s'est poursuivie, fidèle, pendant plus de cinquante ans.

A la Faculté des Lettres de Lille, les traditions en usage dans l'Université étaient, en général, soigneusement observées. Nos professeurs nous étaient très dévoués, certes, mais leur bienveillance était assez distante, et, en dehors des cours, nous n'avions guère de rapports avec eux : nous-mêmes, petits provinciaux qu'épouvantait la comparaison avec la Sorbonne et l'École Normale, conscients de notre faiblesse, nous ne les abordions pas volontiers. L'arrivée de Jouguet modifia cet état d'esprit. Il nous apportait la jeunesse : il vint vers nous, non pas comme un maître, dominant ses disciples des hauteurs de sa science, mais comme un frère aîné, indulgent à nos faiblesses, parce que comme tout véritable savant, il n'ignorait pas qu'il avait les siennes. Sa tenue même nous avait rassurés ; au lieu de la jaquette, ou même de la redingote, à laquelle la plupart des maîtres se croyaient encore astreints, il portait le veston comme nous ; au lieu du melon, le chapeau mou, et autour du cou, je crois bien, une lavallière ? Et sa personne, plus même que

sa tenue, nous rassurait. Je vois encore la belle tête, que les années ne purent altérer, cette chevelure bouclée, ces grands yeux au regard calme et bienveillant, cette parole marquée d'un léger accent qui contrastait avec nos rudes intonations du Nord, cette bouche, qui, sous la petite moustache, ne s'ouvrait jamais pour le blâme, mais savait trouver dans la critique même des motifs d'encouragement. Son enseignement était à l'image de sa personne : simple et franc. Rarement assis dans sa chaire, mais debout et marchant parmi nous, le livre à la main, il commentait le texte sans recourir à ses notes, s'inquiétait de savoir si nous l'avions compris, et ne craignait pas, lorsqu'une difficulté l'avait arrêté, de recourir à nos faibles lumières. Il nous apportait une science nourrie par le contact et la connaissance directe des monuments antiques, et ses explications d'auteurs, notamment des orateurs et des historiens grecs, prenaient à nos yeux une vie que nous ne soupçonnions pas. Et le cours, souvent, se prolongeait au delà des limites de l'heure, jusque dans la rue, au café ou devant un bock il égrenait ses souvenirs de Grèce et d'Égypte, parfois même au restaurant, ou il nous emmenait diner. Avec Jouguet nous étions en confiance, et si la distance qui nous séparait de nos maîtres nous semblait grande encore, elle ne nous apparaissait plus comme infranchissable.

Mais son activité ne se bornait pas à son enseignement. C'est à Lille qu'il jeta les premiers fondements de l'école papyrologique française. Avec les maigres ressources de subventions parcimonieusement mesurées, il avait rapporté d'Égypte des sarcophages et des momies qu'enveloppaient des bandes écrites du précieux roseau. Les bâtiments de la Faculté des Lettres de Lille avaient été conçus, selon l'ordinaire, plus pour l'apparence que pour l'usage et la com-

modité des professeurs et des étudiants. Il n'y avait point de place convenable pour loger les encombrants colis ramenés par Jouguet, et il se vit contraint de les reléguer dans les caves, seul endroit dont il pût disposer. Et le matériel valait le local : un réchaud à essence, et une casserole pour produire la vapeur d'eau nécessaire au décollement des papyrus, en constituaient l'essentiel. C'est pourtant avec ces moyens misérables que Jouguet entreprit et sut mener à bien cette publication qui lui fait honneur : *Les Papyrus grecs de l'Institut de Papyrologie de l'Université de Lille* ; c'est là qu'il forme les premiers disciples, dont le plus ancien fut aussi le plus cher et le mieux doué, Paul Collart, mon camarade disparu lui aussi.

Pierre Jouguet, Paul Collart, deux grands deuils pour moi-même, et deux pertes immenses pour nos études..... Mais au moins ont-ils créé l'Ecole papyrologique française, dont l'avenir grâce à eux est assuré. Jouguet n'est plus, mais les Instituts Papyrologiques de Lille et de Paris subsistent, poursuivent leur activité et maintiennent le souvenir du maître qui les a fondés.

La Revue de Philologie, dont j'avais été amené à assumer la direction en 1927 est également cruellement frappée par sa disparition. J'avais alors demandé à Jouguet de bien vouloir m'aider dans cette tâche, et m'accorder l'appui de sa science et de son autorité. Tout de suite, il avait accepté, et grâce à l'aide qu'il me donna dans les premiers mois de la publication, la nouvelle série de la *Revue* put paraître, et la mise en train se fit sans difficultés. Bientôt toutefois, une tâche plus importante et une responsabilité plus grande devaient l'éloigner de nous. L'Institut français d'archéologie du Caire se trouvait dans une situation délicate. Pour lui rendre tout son éclat,

rétablir son renom dans le monde savant comme auprès des autorités égyptiennes, il fallait à sa direction un homme dont la valeur intellectuelle et morale s'imposât sans conteste. C'est à Jouguet que le gouvernement français confia cette mission, lourde de responsabilités. Il l'accomplit durant de nombreuses années jusqu'en pleine guerre avec un dévouement total qui devait trouver sa récompense dans les succès de l'Institut qu'il dirigeait : fouilles heureuses, publications savantes, formation d'élèves qui, dans tous les domaines de l'égyptologie, devaient affirmer la qualité de la science française : heureuse influence sur le monde des savants égyptiens. Est-il besoin de dire que, durant les années sombres, Jouguet ne désespéra jamais du salut de la patrie, et qu'il fut un des piliers de la résistance à l'opresseur ?

L'éloignement, la multiplicité des besognes qui l'accaparaient le contraignirent à relâcher les liens qui l'attachaient à la *Revue de Philologie*. Mais il ne cessa jamais de s'y intéresser : il continua à y collaborer, il m'écrivait pour s'enquérir de ses destinées, et à chacun de ses voyages en France, il aimait s'en entretenir avec moi. Il se consolait un peu de ne pouvoir lui donner plus de temps par la pensée qu'il avait, pour le représenter dans le domaine de la papyrologie, Paul Collart, son meilleur disciple.

Pierre Jouguet laissera dans la mémoire de ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme essentiellement bon. Cette bonté se lisait même sur son visage, dans son regard direct et doux, dans sa voix qu'aucun éclat de colère ne troublait jamais, dans le sourire par lequel il vous accueillait. Nul ne fut plus modeste que ce grand érudit, nul ne fut plus bienveillant pour la jeunesse. Il a connu des maladies, des souffrances, des deuils : il en a souffert, il

n'en a jamais conçu d'amertume. Le bel exemple qu'il laisse de sa vie doit être un motif de fierté et de consolation pour les siens.

A. ERNOUT
*Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne et au
Collège de France.*

PIERRE JOUGUET

Déclaration faite à la Radiodiffusion française le jour des Obsèques de Pierre Jouguet (13 Juillet 1949).

DE toutes les sciences qui touchent à l'antiquité, la papyrologie est la plus récente, et elle s'est révélée une des plus vivantes et des plus fécondes. On ne sait pas assez dans le grand public tout ce qu'elle a ajouté à nos connaissances. Nous lui devons d'abord de grands textes littéraires, un Bœchylide, un traité perdu d'Aristote, un Ménandre, un Héronidas ; mais aussi des lettres privées, et surtout une masse énorme de documents administratifs qui ont en particulier ressuscité pour nous l'Égypte ptolémaïque ou romaine, avec l'organisation de son armée, de son appareil judiciaire, et parfois même de sa vie économique. Pierre Jouguet, dont nous portons aujourd'hui le deuil, a été pendant plus de 50 ans un maître incontesté en ce domaine. Disons mieux : il a été le créateur de l'École papyrologique française, dont la valeur n'a pas peu contribué à notre réputation dans le monde savant. Il semble que dans cette science Anglais et Français se soient partagé la tâche : les Anglais ont été plutôt des découvreurs et des déchiffreurs, les Français se sont plutôt appliqués à tirer des textes découverts tout ce qui en devait servir à notre connaissance générale de l'histoire. Et ils l'ont fait avec la prudence méthodique,

la clairvoyance modeste et sûre qui étaient les marques propres de l'esprit comme du caractère de Jouguet. Ces qualités, il les a transmises à son tour à tous ceux qui ont appris à travailler sous sa direction. On les retrouve chez Lesquier, chez Collart, dont l'œuvre a survécu à leur fin prématurée, chez Guérand, chez Schérer, et bien d'autres que je n'ai pas le loisir de nommer ici. Jouguet n'a pas seulement été un érudit, il a été un historien qui a su à la fois manier les documents avec une précision et une minutie infinies, on le voit assez par sa *Vie Municipale dans l'Égypte Romaine* qui est son premier grand livre — et exposer les vues les plus larges sur une période de l'histoire générale — il l'a prouvé par son étude sur *l'Empire macédonien et l'hellénisation de l'Orient*. Il a donné ainsi aux jeunes papyrologues qui l'ont suivi un modèle dont tous ont subi la bienfaisante influence. Et c'est grâce à lui que, dans cette Égypte où se multiplient justement à cette heure les découvertes de documents les plus surprenantes, nous avons aujourd'hui une équipe apte à les publier et à les commenter avec un savoir et une sûreté exemplaires. Au moment même où s'éteignait Pierre Jouguet, je recevais le dernier volume de la Société Fouad Ier de Papyrologie, dont il était le principal animateur. Il était signé d'un nom français, celui de Jean Schérer. Il s'agissait d'un long procès-verbal, je dirais presque de la sténographie, d'une réunion d'évêques présidée par Origène et chargée d'examiner l'orthodoxie d'un des leurs, Héraclide sur la doctrine du Père, du Fils et de l'âme. Le document est d'une importance capitale pour l'histoire religieuse du IIIe. siècle, et je ne pouvais qu'admirer les qualités d'esprit si variées que l'édition en avait exigées. Je retrouvais là le reflet de l'enseignement de Jouguet, sa rigoureuse probité, sa pénétrante

simplicité, son obstinée modestie. Ce sera l'honneur de ce grand savant d'avoir laissé derrière lui une école scientifique qui perpétuera dans le Moyen Orient le prestige pacifique de notre pays.

PAUL MAZON
Membre de l'Institut.

PIERRE JOUGUET

Discours prononcé par M. Gaston Wiet à la cérémonie funèbre du 13 juillet 1949.

UN long commerce de vingt-cinq ans me liait à Pierre Jouguet, avec une période d'entrevues quotidiennes, et tous ceux qui l'ont approché comprendront ma douleur. Je crains donc que mon chagrin personnel ne m'empêche d'atteindre à l'éloquence voulue pour honorer les mérites d'un grand savant, d'un homme d'une droiture et d'une bonté incomparables. Sa disparition va causer un vide immense et on peut le mesurer à l'anxiété qui nous a étreints tous cet hiver : l'état de sa santé faisait l'objet de nos conversations journalières.

C'était bien naturel. Il était pourvu de toutes les qualités qui attirent l'estime et l'affection. Durant vingt-cinq ans il fut en Egypte notre guide, notre conseiller attentif. D'un entretien avec lui nous sortions réconfortés, revivifiés. Son étonnante modestie l'inclinait à ne pas imposer des solutions, et il laissait à chacun de nous l'impression d'avoir par ses propres moyens découvert la route à suivre. Très accueillant, il se souciait peu d'encombrer sa vie, s'il pensait pouvoir être utile.

Il ne m'appartient pas de louer son œuvre scientifique. L'on peut appliquer à Pierre Jouguet le jugement qu'il portait naguère sur Fustel de Cou-

langes : "Les monuments de son travail sont nombreux, plus parfaits que nombreux."

Je voudrais me borner à rappeler en raccourci son activité en Egypte. Il aimait tendrement ce pays, où il était arrivé il y a plus de cinquante années et qu'il n'a plus quitté depuis près de vingt-cinq ans. Son rôle à la direction de l'Institut français d'archéologie fut d'une rare fécondité, sous quelque aspect qu'on l'envisage, publications personnelles, fouilles fructueuses, formation des jeunes pensionnaires qu'il entourait de sollicitude. La noblesse de son caractère, qui s'interdisait les petitesesses et les conceptions mesquines, avait entraîné le respect et l'affection des Egyptiens, et je suis en mesure de savoir, à l'aide d'innombrables propos qui m'ont été tenus, que l'Egypte ressentira tout aussi vivement que la France cette perte cruelle. A l'Université Fouad 1er du Caire, professeurs et étudiants le vénéraient : à ces derniers il s'était consacré avec ferveur et c'est dans l'épuisement qu'il leur donna ses ultimes leçons. Il fut le fondateur, le président et l'animateur de la Société royale de papyrologie : cette dernière née s'illustre déjà par de remarquables publications. A l'Institut d'Egypte, nous aimions ses communications comme un régal : Jouguet savait rendre universelles les questions les plus limitées en apparence, et son débit d'une voix chaude et convaincante fixait notre attention intéressée.

De son œuvre d'historien je ne retiendrai qu'un livre, intitulé "Révolutions dans la défaite", paru à la fin de 1940, car je ne veux pas passer sous silence l'attitude de Pierre Jouguet pendant les années sombres. C'est un ouvrage documenté et clair, sur une époque lointaine extrêmement précise, sans aucune allusion à l'histoire contemporaine, ce qui, dans l'esprit de son auteur, en aurait affaibli la portée. Mais nous

connaissions les raisons profondes, les motifs supérieurs, qui ont incité Jouguet à aborder un tel sujet à cette date. D'ailleurs, tout au long de ces pages on sent passer un frémissement et il est permis d'envisager qu'elles n'auraient pas été écrites dix ans plus tôt avec une telle fougue, fougue qui n'en atténue pas la rigueur scientifique.

Cet homme, bon et doux, face à la barbarie, indigné de l'assassinat d'un de ses élèves préférés, Paul Collomb, se lança dans l'apologie de la violence. "Un Français moyen, comme il se qualifiait lui-même, habitué à des travaux cachés, au seuil même de la vieillesse, s'est senti tout d'un coup jeté dans l'action."

Et c'est ainsi que Pierre Jouguet devint le Président du Comité de la France Libre en Egypte ; il y dépensa une activité inlassable, avec une verve de jeunesse, des réactions franches et vives, une éloquence incisive, un tempérament révolutionnaire, qui nous entraînèrent. En cela il fut fidèle à sa vocation, à l'amour infini de son pays, de cette France dont il exalta la "continuité".

Nous l'avions unanimement choisi parce que nous savions que l'idée de l'équivoque lui faisait horreur, et c'est parce qu'il n'avait pas peur des mots qu'il fut un chef.

"Quand les lois ont été violées, déclarait-il, étouffées, sur l'injonction du vainqueur et pour lui plaire; pis encore, quand elles ont été torturées pour légaliser la défaite et la trahison et faire croire à la légitimité de l'injustice, les lois sont mortes. Il y a des heures, ajoutait-il, où dans les écrits comme dans la parole, la violence s'appelle sincérité. Nous ne vivons ni dans une idylle ni dans une académie et, depuis juin 1940, il n'est plus temps de peser des arguments dans des balances de chimiste et de nuancer des doctrines politiques pour justifier l'inertie. La

violence au service du droit, c'est l'éclair qui dissipe les nuées malsaines."

Je résumerai la pensée des Français d'Égypte en disant que Pierre Jouguet fut l'artisan de la "résurrection de l'espérance dans nos cœurs".

Suivant ma conviction personnelle, nos morts désirent que nous évoquions leur souvenir avec sérénité. Pour Jouguet, nous n'aurons qu'à nous rappeler sa vie : la sérénité y domine, s'ajoutant à une sensibilité aiguë, à une volonté invraisemblable d'effacement et à un don de soi qui soulevaient l'admiration. Nous n'oublierons jamais son regard clair et pur.

On mesure ainsi le chagrin des siens, qui ne saurait être atténué par des regrets unanimes. Je traduis certainement la pensée de tous ses amis d'Égypte, de toutes nationalités, en présentant des condoléances émues à Madame Jouguet, à ses enfants et ses petits-enfants, et en leur promettant de nous associer avec eux dans le culte d'un homme qui nous fut infiniment cher.

GASTON WIET

*Membre correspondant de l'Institut
Directeur du Musée de l'Art Arabe du Caire.*

PIERRE JOUGUET

*Discours prononcé par Henri Henne
au service funèbre le 13 Juillet 1949*

LA famille de mon maître a bien voulu me demander de dire quelques mots ici, au nom de ses anciens élèves français et étrangers.

Je ne saurais me dérober à cette prière, non sans de grands scrupules, et quoi qu'il m'en coûte.

Les liens qui ont uni Pierre Jouguet à ses élèves ont toujours été de ceux qui dépassent le respect, l'estime, l'admiration et l'ordinaire affection : ce sont des liens quasi-filiaux...

Rappellerai-je, à cet égard, les mots de ses illustres disciples et collaborateurs, trop tôt disparus : de Jean Lesquier qui le mettait au nombre de ces maîtres "pour qui l'enseignement est l'amitié" ; de Paul Collomb qui, à Oxford, en 1937, m'avouait sa "vénération" pour lui ; de Paul Collart qui, avec une douceur et une gravité quasi-religieuse, l'appelait "le bon maître"...

Mais tout cela ils le disaient au temps de la vie et de la joie ; aurai-je, maintenant, ici, la force de laisser parler mon cœur ?... Je l'essaierai pourtant en songeant que je le fais au nom de tous ceux qui pleurent la mort d'un maître aimé.

A rappeler sa brillante carrière universitaire, scientifique, académique, diplomatique, en France et

à l'étranger, ou même seulement les titres de ses principaux ouvrages, monuments d'érudition aisée, alerte et souriante, je n'apprendrais en effet rien à personne. Je devrais insister toutefois sur ses dons de déchiffreur, sans formation préalable puisque rien n'existait en France, à ses débuts, pour l'acquérir, aux prises tout de suite avec des textes d'une rare difficulté, car Pierre Jouguet à la différence de ses émules étrangers, n'a jamais eu la chance, faute de Mécènes officiels ou privés, d'être à la tête d'une grande collection d'inédits (même dans ces luttes pacifiques et fécondes, la question de matériel joue un grand rôle) ; c'est par là, néanmoins, que notre maître peut être appelé, après Letronne, le second fondateur de la papyrologie grecque dans notre pays.

Je n'évoquerai pas non plus son extraordinaire vitalité qui faisait bon ménage avec une amabilité courtoise, une finesse toute méridionale, sa vaste culture, qu'il dissimulait avec pudeur, mélange unique qui donnait à son commerce, à sa conversation, un charme délicieux...

Ce que je voudrais faire revivre plutôt c'est d'abord depuis le moment où je l'ai connu, son enseignement à l'École des Hautes Études, qu'il avait, plus que tout autre, en affection, en raison de l'intimité confiante qu'il permettait : l'accueil lumineux de ses yeux chauds, si exempts de tout pédantisme et de toute petitesse, sa belle tête aux boucles d'argent qui m'avait frappé enfant, dans les rues de Lille ou de La Madelaine, alors que je ne le connaissais pas encore, et qui, maintenant, se penchait à côté des nôtres sur les documents ; ses commentaires ou entretiens, j'oserais dire socratiques ou platoniciens, où la modestie le disputait à la richesse,— jamais il n'essayait de dissimuler une ignorance ou un embarras, et ce n'est certes pas lui qui eût fait sienne la maxime

“N'avouez jamais” ; entretiens prolongés à la sortie des cours par des promenades où il aimait s'appuyer sur le bras de ses compagnons, non par faiblesse certes, — il était infatigable, — mais par une sorte de bonté paternelle que je n'ai guère jamais vue qu'à lui. Avouerai-je aussi l'aide discrète, et même d'une rare abnégation, qu'il savait apporter aux travaux humbles ou plus ambitieux de tous ceux qui le prenaient pour guide ; l'attention pleine de tact avec laquelle, lui-même époux d'une compagne admirable, et père d'une grande famille, il les suivait plus tard dans la vie de leur foyer.

Je crois bien que telle fut aussi l'impression de tous ceux dont il fut le directeur au Caire, à l'Institut français d'archéologie, de 1928 au début de la guerre mondiale.

A ce moment, d'autres tâches l'attendaient en Égypte sur lesquelles je ne veux pas insister, d'abord pour répondre à son goût de la mesure comme du compromis politique, ensuite et surtout parce que d'autres qui se trouvaient là-bas avec lui et qui partagèrent son activité, le feraient beaucoup mieux que moi. Qu'il me soit permis pourtant de rappeler — et l'avenir lui a donné raison, — que, pas plus que ne l'ont pensé, ou ne l'auraient pensé s'ils avaient encore vécu, ses nombreux amis des marches les plus exposées, Paul Perdrizet, Gustave Lefebvre, Paul Collart, Paul Colinet, ou Alfred Ernout, et d'autres encore de toutes régions, lui non plus n'a pas cru la France perdue après le 18 Juin. Il l'a prouvé en prenant parti, en se dépensant sans compter. Ce qui ne l'a pas empêché, avec son intelligence et sa bonté supérieures, de pratiquer le plus tôt qu'il l'a pu, et autant qu'il l'a pu, à l'égard d'opinions et d'attitudes divergentes, mais sincères, la conciliation ou la réconciliation.

Après la tourmente, au lieu d'un repos largement gagné, c'est une activité étonnante pour un homme de son âge : mais se doutait-il, et se doutait-on, de son âge, même depuis que les boucles d'argent étaient devenues de neige ? Conseiller culturel pour l'Orient, professeur en même temps aux universités égyptiennes, tantôt il est partout à la fois, tantôt il se prive de vacances, comme en cet été de 1946 où il ne revint en France que 8 jours, entre deux avions... Il n'oublie pourtant pas les tâches de l'érudition. Ne se contentant pas d'avoir fondé la Société royale de Papyrologie au Caire, qui se signale tout de suite par de belles publications comme les *Enteuxis* ou les *Papyri Fouad*, il crée un Institut international de recherches hellénistiques à Alexandrie ; président d'honneur du Comité international de papyrologie, il songe, dès 1947, à Bruxelles, à ce Congrès de papyrologie de Paris où il comptait, dans quelques semaines, présider au renouveau de ce que naguère, il avait appelé d'un mot qui a fait fortune, l'amitié des papyrologues, et qui eût été pour lui, après la cérémonie plus intime, plus française, d'avant la guerre, où nous lui remettions une médaille à l'Institut de la Sorbonne, la consécration mondiale de son dévouement à la Science, à l'Hellénisme et à l'Égypte.

Jusqu'au dernier moment, une indomptable volonté l'anime de pouvoir se dévouer encore une fois ; ceux qui le virent à l'Académie au mois de mai pourraient l'attester, comme ceux qui le visitèrent couché définitivement par le mal.

Pourquoi faut-il donc qu'il n'en ait pas été ainsi... Mais, cher Maître, vous nous reprocheriez notre désolation, si elle confinait au désespoir, car vous n'avez pas été de ceux qui partent sans espérance ; vous vivez et je vous vois accueilli, en par-

ticulier, par vos émules ou les disciples disparus avant vous, et qui furent tous vos amis, parce qu'on ne pouvait vous connaître sans vous aimer, et "l'amitié des papyrologues" qui continueront votre tâche vous accompagne.

Puisse-t-elle, Madame, autant qu'il est humainement possible, adoucir un peu votre douleur et celle de tous vos enfants.

HENRI HENNE

Professeur à la Faculté de Lille.

UN GRAND HELLÉNISTE FRANÇAIS

LE grand helléniste Pierre Jouguet, qui vient de mourir, n'était pas égyptologue — au sens restreint du mot — et se défendait de l'être, mais sa disparition met en deuil toute l'Égyptologie. N'était-il pas, comme le rappelait récemment son élève et ami Henri Henne, le "second fondateur" de la papyrologie française, science jumelle de la précédente ? Reprenant la tradition, longtemps interrompue, de l'illustre Letronne, il créa les instruments de travail et définit les méthodes qui lui permirent, non seulement d'écrire une œuvre considérable, mais de former d'excellents disciples : Paul Collart, comme lui membre de l'Institut, Collomp, professeur à l'université de Strasbourg, que les nazis assassinèrent, Henne, professeur à l'université de Lille, Guéraud, secrétaire-bibliothécaire de l'Institut français du Caire et, plus tard, Bataille et Scherer. Pierre Jouguet fut aussi l'animateur de deux grands périodiques scientifiques : la "Revue philologique", dont il partagea la direction avec son ami le latiniste Alfred Ernout, et la "Revue égyptologique", où il assumait la responsabilité de tout ce qui touchait à l'Égypte des Lagides et des Césars, tandis qu'un autre de ses amis, mon maître Alexandre Moret, se chargeait de la partie consacrée à l'Égypte des pharaons. A Lille, d'abord, à Paris, ensuite, il mit sur pied les instituts de papyrologie grâce auxquels notre connaissance de l'Égypte ptolémaïque et romaine n'a cessé de se pré-

ciser. Au Caire, il fonda la Société royale de papyrologie, dont il devait être aussi le premier président. Par ses livres destinés, les uns à un public très large — “L’impérialisme macédonien et l’hellénisation de l’Orient”, par exemple —, les autres aux spécialistes (je songe à sa belle thèse de doctorat sur la vie municipale dans l’Égypte romaine), par ses innombrables articles, dispersés dans quantité de revues françaises et étrangères, il a servi, magnifiquement, la cause de l’humanisme et celle de la science. Ce grand érudit, cet écrivain de race, possédait en outre un talent d’exposition hors de pair ; ses cours, professés à l’École pratique des Hautes Études, à la Sorbonne, au Caire, ses nombreuses conférences, ses messages et exposés radiodiffusés en témoignent. Ancien élève de l’École normale supérieure, ancien membre de l’École française d’Athènes, il ne sépara jamais la théorie de la pratique et ses qualités éminentes se révélèrent avec un bonheur égal dans ses leçons aux étudiants et ses explorations archéologiques sur le terrain, au Fayoum, par exemple.

Toutefois l’activité de Pierre Jouguet, comme administrateur, ne le cède en rien à celle qu’il déploya, comme fouilleur ou comme universitaire. Directeur de l’Institut français du Caire, de 1928 à 1940, il ne connut que des succès dans ses multiples entreprises. Sous son long “règne”, si éclairé, si paternel, les chantiers de fouilles français connurent, en Égypte, une prospérité éclatante, l’imprimerie de l’Institut français publia toute une série d’ouvrages qui firent époque (faut-il rappeler, la réussite des “Mélanges Maspéro”, pour lesquels il écrivit une si belle préface ?) et ceux qui, maintenant, ont la charge des enseignements égyptologiques ou papyrologiques, au Louvre, à la Sorbonne, dans les facultés de province et en Égypte même achevèrent de se former, à bonne école.

Pierre Jouguet ne quitta l'Institut Français d'Archéologie Orientale, en 1940, que pour assumer de nouvelles responsabilités, plus lourdes encore, auxquelles il fit face avec le même bonheur et — doit-on le souligner ? — le même courage. Lorsqu'il devint, en 1941, le président du premier "Comité national de la France libre" (plus tard : "Comité national de la France combattante"), tout son cœur et tous ses talents furent mis au service de la cause qu'il croyait juste, parce qu'elle était celle de la civilisation. Nommé conseiller culturel par le Comité d'Alger, en 1944, Pierre Jouguet fut égal à lui-même et le diplomate, en lui, se montra le digne émule de l'administrateur et du savant. Lorsqu'il abandonna ces importantes fonctions en 1946, âgé de près de 78 ans, d'autres activités, non moins belles, s'offrirent à lui. En même temps qu'il continuait à donner ses leçons à l'université du Caire (Faculté des Lettres et Faculté de Droit), le prince Pierre de Grèce lui confiait l'organisation et la direction d'un "Centre international de recherches hellénistiques" auquel il se dévoua jusqu'à sa mort. Tout dernièrement, à la clinique où il lutta, si virilement, contre le mal implacable qui devait l'emporter, il trouva la force de remettre les destinées de cette belle institution entre les mains pieuses de deux de ses collègues hellénistes, André Aymard et Georges Daux. Une autre de ses œuvres trouvera sa consécration cet été : le second congrès international de papyrologie, qui se tiendra à Paris, et à l'occasion duquel tant d'éminents spécialistes des choses grecques et égyptiennes se promettaient de lui rendre un éclatant hommage.

Telle fut — avec ses prolongements, qui rattachent le passé à l'avenir — la carrière de Pierre Jouguet : harmonieuse et féconde. L'amour du travail, et du travail bien fait, le dévouement à son pays, et

à la communauté humaine, étaient pour lui, en même temps que des devoirs, accomplis dans la joie, une tradition de famille. On sait qu'il était l'oncle par alliance de Bernard Bruyère, l'heureux fouilleur de Deir el Medineh, et le beau-père de Jean Philippe Lauer, auquel nous devons la résurrection du monument funéraire de Djoser, à Sakkara. Mais je crois être fidèle à son esprit en évoquant aussi la mémoire de son frère Emile Jouguet, membre de l'Académie des Sciences, grand spécialiste de la mécanique et de la thermodynamique, auquel, par suite des circonstances (il mourut en pleine guerre, en 1943), on n'a peut-être pas suffisamment rendu justice. Assez différents l'un de l'autre, au physique, les frères Jouguet se rejoignaient, non seulement par leur intimité profonde, mais encore par la rare qualité de leurs aptitudes et par la noblesse de leur idéal. J'ai cherché à rappeler, trop brièvement, quelques uns des titres scientifiques et civiques de Pierre Jouguet ; il me faut ajouter maintenant que les plus hautes dignités vinrent à lui sans qu'il les ait jamais sollicitées. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et de l'Institut d'Égypte, commandeur de la légion d'honneur, titulaire de nombreux ordres français et étrangers, il ne se départit jamais de cette simplicité charmante à laquelle tous ceux qui l'approchèrent rendent hommage, unanimement. Jamais abord ne fut plus direct, plus aisé que le sien, et comment oublier la modestie exquise dont se voilaient ses compétences si diverses et son savoir encyclopédique ? Dans son laboratoire de la rue Valette, à Paris, dans son petit appartement de la rue d'Assas, au sein d'une famille unie dont il était devenu le patriarche, tout en gardant intacte son étonnante vertu de jeunesse, ou bien en Égypte, dans son bureau directorial de la rue Mounira, à moins que ce ne fût sur les chantiers de fouilles, qu'il

parcourait inlassablement, tel nous l'avions connu, tel nous le retrouvions, accessible à tous, aux humbles comme aux puissants, et toujours prêt à différer l'accomplissement d'une tâche personnelle s'il était question de donner un conseil ou de rendre un service. Que d'étudiants — j'ai été du nombre — il a éclairés, orientés, que de collègues il a soutenus, dans les vicissitudes de leur carrière, que d'entreprises il a suscitées, épaulées, vivifiées, avec la générosité inépuisable et la bonne grâce souriante qui marquait ses entretiens aussi bien que ses actes ! Pour ses disciples et ses subordonnés, il était, non seulement le "maître", mais le "bon maître". Son amitié ne se limitait point aux personnes privées — un Jean Lesquier, un Paul Perdrizet, un Gustave Lefebvre, pour ne citer que des Français — ; on sait assez combien il était attaché à la Grèce, où il fit ses premières armes, à l'Égypte, théâtre de ses plus beaux succès, aux nations sœurs de la nôtre, la Belgique, dont l'école papyrologique, sous l'impulsion de Marcel Hombert et de Claire Préaux est si florissante, ou la Pologne, qu'il introduisit, avec Michalowski et Manteuffel, sur les chantiers de fouilles de Haute Égypte. Mais cette humanité profonde et l'indulgence dont il a donné des témoignages si constants ne firent jamais tort, chez lui, à l'esprit de justice ; on le vit, dans la dernière partie de sa noble existence, entrer dans l'arène politique et mener, en faveur des nations opprimées, le bon combat. Un livre de lui, "Continuité de la France" (Le Caire, 1945) nous apporte, en même temps que l'exposé des raisons qui l'amènèrent à prendre parti, au cours des années troubles, un véritable testament intellectuel dont bien des pages, maintenant encore, sont à méditer. Lorsque nous songerons à Pierre Jouguet, homme d'études, nous ne le séparerons jamais de Pierre Jouguet, homme

d'action ; dans notre mémoire, son message d'érudit — celui d'un grand savant — demeurera associé à son exemple — celui d'un grand administrateur et d'un bon citoyen.

JEAN SAINTE FARE GARNOT

*Ancien membre de l'Institut Français d'Archéologie
Orientale, Directeur d'Études à l'École Pratique des
Hautes Études.*

PIERRE JOUGUET ET MOI

L'AMITIÉ qui nous unissait Pierre Jouguet et moi, fut si constante et si intime, elle dura si longtemps (bien plus d'un demi-siècle ma foi) qu'elle nous apparaissait à tous deux comme une de ces affections d'enfance qui devancent ce qu'on appelle l'âge de raison et ne détendent leurs liens qu'à la mort. Il est vrai que nous approchons de ce terme, car nous étions nés à quelques jours de distance au mois de mai 1869, et il n'existe pas beaucoup de jumeaux octogénaires. En réalité c'est en 1888 que nous nous sommes rencontrés vers notre vingtième année dans une classe de Première Supérieure du Lycée Henri IV.

En ces temps préhistoriques, Henri IV était avec Louis-le-Grand les deux grandes écuries ou s'entraînaient la plupart des candidats futurs à la section des lettres de l'École Normale Supérieure. Le Proviseur du Lycée de la Place du Panthéon, Monsieur Grenier était un recruteur admirable. Chaque année avant même que leur jeune gloire devint officielle, il connaissait par des voies mystérieuses les lauréats du Concours général de la présente année pour la section littéraire. Les deux grandes maisons universitaires rivalisaient pour le nombre et pour les performances de leurs poulains. Condorcet présentait bien quelques sujets de valeur, mais la quantité lui manquait ; en fait pour la section des lettres l'entrée à l'École se réglait le plus souvent entre la casaque

du Vert Galant, et celle du Roi Soleil. Les deux grands lycées parisiens s'efforçaient donc d'attirer à eux les meilleurs sujets, vétérans nouveaux qui allaient prendre le départ. Beau frère de Marcellin Berthelot et violoniste amateur des plus distingués, Mr. Grenier excellait à ce recrutement et son écurie présentait chaque année un lot respectable de gagnants et de placés.

J'avoue qu'un tel mode de recrutement ne répondait pas bien aux habitudes traditionnelles de la vieille Université française mais les résultats étaient là.

Aussi bien, nos entraîneurs, je veux dire les professeurs d'Henri IV étaient-ils remarquables dans les deux classes de Première Supérieure de l'établissement : car il y en avait deux — à peu près de même valeur :— L'une de la "Khagne" A, et l'autre de la "Khagne" B— celle-là même qui nous comptait dans ses rangs Jouguet et moi. Comme l'autre elle se recommandait par le mérite et le dévouement de ses maîtres qui d'ailleurs avaient l'avantage d'être plus jeunes : c'étaient alors Henri Chantavoine pour le français et la version grecque ; Ernest Dupuy pour le latin. N'oublions pas qu'à cette époque lointaine, la composition latine était l'épreuve la plus haut cotée de l'écrit (maximum 12 contre 10 à la composition française). Si cultivés et si érudits qu'ils fussent, nos maîtres ne dédaignaient pas de nous donner des exemples personnels et consentaient parfois à nous montrer le parti qu'ils savaient tirer de leurs talents dans le cadre de nos exercices scolaires. Il nous arrivait aussi, et nous en ressentions une fierté naïve, de trouver leurs noms en tête d'œuvres littéraires, et notamment de recueils poétiques. C'était l'heure où Sully Prudhomme et Lecomte Delisle s'imposaient au grand public, et leur influence est sen-

sible soit dans les aimables plaquettes de Chantavoine soit dans le poème des *Parques* d'Ernest Dupuy. Notre admiration reconnaissante égalait volontiers nos maîtres à leurs glorieux chefs de file. Inutile d'ajouter que l'attachement que nous avions pour eux nous poussait à les imiter en essayant de réjouir leur cœur d'humanistes par nos modestes essais. La chose n'allait pas sans risque. C'est ainsi qu'ayant un jour à composer une lettre de Cicéron à Atticus, je me répétais pour m'encourager que le grand orateur latin n'était qu'un poète médiocre, et je m'avisai de le pasticher. — On pense bien que notre bon maître ne s'y trompa point. Après avoir lu tout haut les vers, il me demanda de qui ils étaient, je répondis avec un mélange d'espérance et d'inquiétude que j'en étais l'auteur. A quoi M. Dupuy me répondit avec une rude franchise : "Je n'en ai pas douté car ils sont faux".

Telle était l'atmosphère de notre classe commune. La règle du silence ne nous permettait pas de converser entre nous devant le professeur, mais on pense bien que nous nous rattrapions à la sortie. Il y avait plusieurs fois par jour, le trajet aller et retour, de la maison au lycée que nous trouvions le moyen de faire souvent ensemble, car Jouguet habitait rue Madame et moi rue Palatine, dans ce vieux quartier qui semble un coin de province au cœur de Paris.

Cependant l'approche du Concours enfiévrant un peu notre effort, mais c'est alors que l'affection mutuelle nous rapprochait le plus intimement et Jouguet se montrait toujours empressé à prendre sa part de notre travail commun — En vérité chacun de nous comptait fermement sur le succès de son ami et se sentait calmé lui-même par cette certitude — Nous savions d'ailleurs que le succès définitif à l'École ne s'obtenait guère qu'à la seconde tentative et nous ne fûmes

pas surpris d'échouer honorablement en 1888. Toutes nos espérances se concentrèrent alors sur l'année suivante. Et en effet, notre vieux lycée obtenait un de ses plus beaux succès : 18 candidats reçus dont 7 à peu près en tête de liste. Nous figurions Jouguet et moi parmi les heureux à quelques rangs d'écart. Nous ne pouvions espérer une plus heureuse réussite dans notre effort fraternel. D'ailleurs nos meilleurs camarades, les Lyonnais Vial et Nichaut nous accompagnaient sur la liste, et Vial devait même à sa place la fonction honorable de "cacigne" c'est à dire de chef de section. A nous quatre, nous formions d'avance un de ces groupements intimes de travail qu'on appelle "une turne". Dès le mois d'octobre suivant notre turne se trouva donc constituée définitivement.

Alors commença pour nous cette triple année d'École, où l'amitié ne nous séparait pas du travail. Il me semble même que notre équipe jouissait d'une bienveillance particulière parmi nos camarades, et le caractère de Jouguet si enclin, à la sympathie et à la modesie explique sans doute cette particularité. En tous cas nos relations personnelles se resserrèrent encore.

Tant que nous avons suivi les cours d'Henri IV, Jouguet, dont la famille était d'origine provinciale, était demi-pensionnaire tandis que j'étais externe libre ; les occasions nous manquaient donc souvent pour nous entretenir librement. Cependant nous sentions déjà que nos vies familiales nous rapprochaient.

Les ancêtres paternels de Jouguet, d'origine montagnarde, étaient des magistrats, tandis que ses ancêtres maternels avaient été vigneron dans l'Hérault : mais parmi ces derniers les deux générations qui le précédaient s'étaient élevées par leurs qualités d'in-

telligence et de travail vers la bourgeoisie et même vers les emplois administratifs et l'activité intellectuelle. Son père, ingénieur civil des Mines, était directeur d'une usine métallurgique à Bessèges. Malheureusement la mort l'emporta à 52 ans, et c'est la raison pour laquelle sa veuve dû transporter ses enfants à Paris afin d'y trouver des conditions plus favorables pour leurs études.

Les Jouget avaient pris place dans les rangs de la bourgeoisie de leur province (Hérault et Gard), grâce à la force ascensionnelle que procurent des aptitudes intellectuelles éminentes, grâce à des réserves encore fraîches de dynamisme physique. Son groupe familial, panaché comme le mien, de garçons et filles, restait, comme le mien également, affectueusement groupé autour de la mère. Mais je dois m'arrêter ici, car la modestie intraitable de mon ami ne me pardonnerait pas de citer des noms et des titres qui classent un nom très haut dans la hiérarchie sociale.

GASTINEL

*Inspecteur Général de l'Enseignement
Secondaire*



DANS LA COUR DE L'ÉCOLE NORMALE, RUE D'ULM.

P. JOUGUET EN HAUT. AU-DESSOUS DE GAUCHE A DROITE. MM. GASTINEL, *Inspecteur général de l'Enseignement*, VIAL, *Directeur de l'Enseignement Secondaire*, ET MICHAUD, *Prof. à la Sorbonne, Ancien Doyen de la Faculté des Lettres du Caire*.



SUR LES TOITS DE L'ÉCOLE NORMALE.
P. JOUGUET EST LE SECOND À PARTIR DE LA DROITE.



DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES.
P. JOUGUET À GAUCHE, AVEC M. PERDRIZET.

PIERRE JOUGUET

1869-1949

*Discours prononcé à l'Institut d'Égypte à la séance
du 22 avril 1950.*

Pierre Jouguet était né le 14 mai 1869 à Bes-sèges, dans le Gard, où son père dirigeait des usines métallurgiques.

Après avoir fait au Lycée de Nîmes des études qui le menèrent jusqu'au baccalauréat, il vint à Paris préparer, au Lycée Henri IV, le concours d'entrée à l'École Normale. Reçu en 1889, il dut, selon l'usage d'alors, accomplir un an de service militaire avant de commencer ses années d'École. En 1893, agrégé de grammaire, il fut admis à l'École d'Athènes, que dirigeait Th. Homolle.

La Grèce l'enthousiasma. Il prit part aux fouilles de Délos et de Delphes. Mais dès sa première année, en 1894, intervint l'évènement anodin qui devait donner à sa carrière une orientation imprévue. J. de Morgan, directeur du Service des Antiquités, suggéra à Homolle d'envoyer un de ses Athéniens en Égypte pour y étudier l'archéologie gréco-romaine et en particulier les papyrus. Homolle délégua P. Jouguet.

Celui-ci fut hébergé au Caire, à l'Institut français d'Archéologie orientale, dirigé à cette époque par Bouriant. Il copia des inscriptions, tant au Musée

de Gizeh qu'à travers le pays, étudia les monuments archéologiques, et s'essaya à déchiffrer des papyrus.

Rien ne l'avait préparé à la technique spéciale de cette étude, et il ne trouvait pour l'aider ni ces manuels d'initiation, ni ces instruments de travail spécialisés dont disposent maintenant les débutants. Il lui fallait apprendre tout par lui-même, d'après les sources. Travailleur, enthousiaste, il se jeta courageusement à l'eau ; et il apprit. L'École d'Athènes le délégua de nouveau en Égypte jusqu'en 1897, et il fut pensionnaire de l'Institut français du Caire pendant l'année scolaire 1897-98. Les nombreuses contributions qu'il envoya, pendant ces années, au Bulletin de Correspondance hellénique attestent à la fois l'activité de son labeur et les progrès qu'il faisait dans sa nouvelle science : publication d'inscriptions (il était déjà épigraphiste à son arrivée), études sur des questions d'archéologie, puis sur des sujets proprement papyrologiques. Il publia en 1897 son premier papyrus, un document relatif à une révolte en Thébaïde au II^e siècle avant J.-C.

Il consacra de longues heures à copier les papyrus du Musée de Gizeh, qui ne possédait guère, à ce moment, que des fragments assez misérables, aussi difficiles à déchiffrer qu'à interpréter. On l'avait chargé, avec un optimisme un peu candide, d'en donner un catalogue. Il fit de son mieux, établit des copies, qu'il jugea trop imparfaites pour être publiées, mais qui firent son apprentissage. Il rentra en France à l'automne de 1898, emportant d'Égypte un attachement profond pour les études qu'il y avait commencées et aussi pour le pays lui-même, où il se promettait de revenir travailler.

Chargé de cours de grammaire et philologie grecques à la Faculté des Lettres de Lille, il eut au début fort à faire pour s'acquitter de ses nouvelles

fonctions, préparer ses étudiants aux examens classiques, corriger leurs devoirs, leur expliquer les auteurs du programme.

En 1901, il put enfin retourner en Egypte, chargé de mission par le Ministère de l'Instruction publique et par l'École d'Athènes. Il fit, de janvier à mars, des fouilles au Fayoum, qu'il acheva en janvier 1902, assisté cette fois d'un jeune Athénien, G. Lefebvre. Avec beaucoup de perspicacité, il choisit pour théâtre de ses travaux les Kôms modestes de Médinet Ghoran et de Médinet el-Nahas, l'ancienne Magdôla. Les nécropoles des deux bourgades lui livrèrent en abondance ce qu'il avait espéré y trouver, comme Petrie à Gurob vingt ans plus tôt : des cartonnages servant d'enveloppes décoratives à des momies et qui, sous la peinture et le stuc, se révélaient fabriqués avec des épaisseurs de vieux papiers collés ensemble et susceptibles d'être décollés, séparés et finalement déchiffrés.

Rentré à Lille avec ce riche butin, il obtint de son Université la création d'un Institut de papyrologie avec un local pour conserver ses cartonnages, un petit laboratoire pour les démembrer et en retirer les papyrus. Et il se mit à l'œuvre, impatient de connaître et d'étudier ce que la chance lui avait mis entre les mains et désireux de justifier la fondation du nouvel Institut, le premier de ce genre qui eût existé en France.

En peu de mois, il eut récupéré assez de documents pour fournir la matière d'une première publication. Il en choisit une quarantaine, qui formaient par leur nature un ensemble homogène, et les publia, avec G. Lefebvre, dans le Bulletin de Correspondance hellénique de 1902 et de 1903. Il les intitula "Les Papyrus de Magdôla", du nom de leur provenance.

C'était sa première publication papyrologique importante. Elle était infiniment méritoire, si l'on considère le mauvais état des documents et la difficulté de leur lecture, que compliquait une abondance d'abréviations. Il avait bien débrouillé tout l'essentiel, résolu correctement la plupart des abréviations, retracé en une étude générale le schéma de toute une procédure administrative et judiciaire, sur laquelle ces documents apportaient pour la première fois des données un peu complètes.

Que cette édition ne fût pas parfaite, il le savait mieux que personne. Mais il comprenait aussi le devoir de mettre vite à la disposition de la science des textes d'importance majeure, quitte à laisser à d'autres la satisfaction de participer à leur mise au point définitive. De fait, en 1904, l'illustre Wilcken, revenant d'Angleterre, s'arrêtait deux jours à Lille pour y collationner les papyrus de Magdôla.

En même temps qu'il préparait sa publication, P. Jouguet inaugurait l'enseignement de la papyrologie, prévu au programme de son Institut. Enseignée par lui, cette science austère fit recette ; et il eut la chance de compter parmi ses premiers auditeurs celui qui devait être son meilleur disciple et son continuateur, P. Collart. Il savait enthousiasmer ses étudiants, à la fois par sa science profonde et vivante, et par la simplicité, la cordialité, le charme de sa personne. Les traitant en amis et en confrères plutôt qu'en élèves, il leur faisait suivre ses travaux, prêt à les y associer pour peu qu'ils y fussent disposés.

Cette tendance à la collaboration, au travail d'équipe, était caractéristique de sa nature libérale, généreuse, exempte de jalousie. On est frappé, tout au long de sa carrière, par le nombre des travaux qu'il a signés en commun avec d'autres. Il était l'animateur idéal pour le travail en groupe ; et c'est tout

naturellement, sans esprit de vanité ou d'ambition, qu'il se trouva devenir, en peu d'années, le chef de file dans la petite équipe des papyrologues français. Des hommes comme J. Lesquier, J. Maspero, Th. Reinach, Seymour de Ricci, formés indépendamment de lui et vers la même époque, pouvaient être d'une classe scientifique comparable à la sienne ; il était d'ailleurs le premier à leur rendre justice. Le fait reste que lui seul a fait école et que tous les représentants actuels de la papyrologie française descendent, si l'on peut dire, de lui.

Jusqu'à la guerre de 1914, il mena ainsi à Lille une existence dénuée d'évènements sensationnels, mais extraordinairement laborieuse. Des travaux de lui paraissaient dans nombre de périodiques et de collections. Je n'en peux citer ici que quelques uns : les importants fragments de comédies qu'il avait extraits de cartonnages de Ghoran et publié en 1906 ; le cahier d'écolier, document scolaire jusqu'alors sans parallèle, qu'il publia, en 1906 également, avec son ami P. Perdrizet. Depuis 1901, il donnait dans la Revue des Etudes anciennes une Chronique des Papyrus. En 1907 et 1908 parurent les premiers fascicules d'un nouveau recueil, intitulé Les Papyrus de Lille : documents administratifs récupérés dans des cartonnages de Ghoran et dont l'apparition éveilla le même intérêt et rencontra la même estime que les Papyrus de Magdôla avaient obtenus quelques années plus tôt. Ce recueil, lui aussi, se présentait comme un travail collectif : à côté du nom de P. Jouguet, il portait ceux de P. Collart, J. Lesquier et M. Xoual.

En 1911 il soutint ses thèses de doctorat. La principale portait sur la vie municipale dans l'Égypte romaine. La conscience scrupuleuse dans la réunion des matériaux s'y affirmait de façon aussi éclatante que l'intelligence dans leur mise en œuvre. Après

40 ans, ce livre reste dans l'ensemble, l'ouvrage fondamental sur le sujet.

Comme thèse secondaire, il éditait les Papyrus de Théadelphie : 59 documents trouvés en 1903 par le Service des Antiquités dans le Kôm de Harît, au Fayoum, et dont Maspero lui avait confié la publication. Documents privés, à cheval sur le 3^e et le 4^e siècle après J.-C., ils fournissaient au passage une quantité de renseignements nouveaux d'ordre géographique, administratif, économique, démographique. Ils permirent à P. Jouguet de tracer, dans son introduction, un tableau de cette région du Fayoum, de la petite ville elle-même, et de la famille du paysan Sachaon, dont ces papiers constituaient les archives. Il le fit avec une intelligence, un art discret, un sens historique et humain qui frappèrent les lecteurs autant que la qualité scientifique de l'ouvrage. Ces thèses lui valurent l'approbation sans réserve de son jury ; elles le consacrèrent comme l'un des meilleurs papyrologues de tous les pays. L'Université de Lille le nomma professeur titulaire.

En 1914, il lui était donné de revenir en Egypte et d'attaquer, cette fois, le gigantesque Kôm d'Edfou. Ce devait être la première d'une série de campagnes de fouilles sur grande échelle. Elle n'eut pas de lendemain.

La guerre le surprit en vacances avec sa famille. Echappant à l'occupation de Lille, mais réduit à la condition de réfugié, il s'installa à Paris et y passa les années de guerre, s'efforçant de servir par tous les moyens en son pouvoir. Il était alors difficile d'assurer l'enseignement dans les Lycées, dont beaucoup de professeurs étaient mobilisés : P. Jouguet fit la classe au potaches de Louis-le-Grand.

La guerre terminée, il reprit son enseignement à Lille, où il allait par le train faire ses cours, gardant

son installation permanente à Paris. L'évidence s'imposait, d'ailleurs, de plus en plus, que sa place était dans la capitale. Il fut d'abord chargé, tout en gardant sa chaire à Lille, d'un cours à l'École des Hautes Études. En 1919 il était nommé maître de conférences à la Sorbonne et se séparait de Lille définitivement.

Pour la première fois, il n'avait plus à enseigner autre chose que sa spécialité. Il donnait chaque semaine à la Sorbonne quelques heures d'enseignement théorique : initiation aux divers chapitres de la papyrologie ou étude plus détaillée de certaines classes de documents. Son cours des Hautes Études était de caractère plus pratique, selon l'esprit de cette École. Il était gêné, toutefois, par l'absence d'un Institut, d'un local indépendant doté du minimum d'équipement nécessaire pour conserver, traiter et étudier les papyrus, et d'une petite bibliothèque spécialisée. Aussi multipliait-il les démarches pour triompher des difficultés budgétaires et obtenir à Paris l'équivalent de ce que Lille avait pu lui fournir.

Il eut gain de cause, et en 1921 installa son Institut rue Valette, dans un ancien parloir de Sainte Barbe. Il fit venir de Lille ses papyrus et ce qu'il restait de cartonnages, dont il continua la dissection, tant pour récupérer de nouveaux documents que pour initier ses élèves à ces manipulations délicates.

A Paris comme à Lille, il gagnait le cœur des étudiants par sa bonté, sa familiarité, sa modestie. Aucune barrière ne s'interposait entre eux et lui. Il s'intéressait à leurs études, à leurs projets, à leurs problèmes personnels, et leur parlait des siens avec la même simplicité. Il aimait à discuter avec eux de ses travaux, et leur exposer ses conceptions générales, ses hypothèses sur les points douteux, faire appel à leur jugement.

Sa production scientifique se poursuivait avec la même abondance et la même qualité. Il complétait avec Collart les Papyrus de Lille. Des revues de tous les pays sollicitaient sa collaboration. Avec les années, ses articles, sans rien perdre de leur rigueur scientifique, révélaient de plus en plus ce souci de l'interprétation et de la reconstitution historiques qui constituait peut-être la tendance la plus caractéristique de son esprit. Il excellait à dégager la portée profonde d'un document, à y retrouver les problèmes d'une époque, les effets d'une politique, ceux d'une évolution, d'une influence, ou de ces grands courants historiques, dont les contemporains se doutent à peine, et qui sont comme des forces de la nature.

Par une heureuse coïncidence, il atteignait sa pleine maturité à l'époque où commençait la vogue de ces collections d'ouvrages historiques, vastes entreprises de synthèse, plus ou moins parallèles les unes aux autres, différenciées par les limites qu'elles se traçaient et par le principe directeur dont elles s'inspiraient. On devait tout naturellement faire appel à lui pour écrire sur la période à laquelle il avait voué ses études. C'est ainsi qu'il contribua, avec Fougères, Conteneau, Grousset et Lesquier, au volume des Premières civilisations paru en 1926 dans l'Histoire générale publiée sous la direction de Halphen et Sagnac.

La même année paraissait, dans la collection l'Evolution de l'Humanité, son livre sur l'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient, le plus largement connu de ses ouvrages, sans doute, et qui dut être réimprimé et fut traduit en plusieurs langues ; un livre qui porte bien la marque de son esprit : appuyé sur un dépouillement méticuleux des sources, auteurs, monuments de tous ordres, travaux modernes ; livre intelligent au sens le plus large, où la fusion des races et des idées qu'entraîna la conquête d'Alexandre est

mise en lumière aussi bien que la survivance locale, et même la réaction sur l'hellénisme, des vieilles civilisations orientales ; livre, enfin, écrit avec cette aisance, ce charme, cette dignité qui caractérisaient le style de P. Jouguet et qui savaient atteindre à la noblesse sans jamais frôler l'emphase ni le pédantisme.

Approchant de la soixantaine, devenu professeur titulaire à la Sorbonne, décoré de la Légion d'Honneur, certain d'entrer à bref délai aux Inscriptions et Belles Lettres, P. Jouguet semblait arrivé à l'apogée d'une carrière qui promettait d'être encore longue et féconde, mais ne paraissait plus guère susceptible d'imprévu. Que de surprises elle lui réservait pourtant encore !

En 1927, le Ministère de l'Instruction Publique, embarrassé pour le choix d'un successeur à G. Foucart, dont le mandat comme directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale était terminé, s'avisa qu'il y avait en P. Jouguet un savant incontesté, connaissant l'Égypte, bien versé dans l'étude d'un millénaire de son histoire, et par surcroît acharné au travail, dévoué, réalisateur, affable, paternel, adoré de tous ceux qui avaient affaire à lui. Quand on lui proposa ce poste, que tant d'autres ont toujours âprement convoité, sa modestie le fit hésiter, lui objectant qu'il n'était pas, au sens plein du mot, un égyptologue et qu'il était peu au courant de la technique administrative. Il finit par se décider, fit confier à P. Colart le soin de continuer son œuvre à Paris, et prit ses nouvelles fonctions en janvier 1928.

Il s'en acquitta, comme de tout ce qu'il faisait, avec conscience et succès. Son intelligence était assez large pour s'adapter à tous les problèmes administratifs et pour y trouver même de l'intérêt. Il avait beaucoup médité sur l'orientation générale dont il inspirerait sa direction. Il voulait tenter

de rendre l'Institut plus ouvert, plus vivant, plus actif, de le mettre en rapports plus étroits avec les institutions scientifiques égyptiennes et étrangères. Il obtint des crédits, fit créer une nouvelle place de pensionnaire, un poste de conducteur de fouilles, engagea un architecte, augmenta le nombre des missionnaires et attachés, multiplia les publications. Le bâtiment même se rajeunit entre ses mains, rendu moins inconfortable à l'intérieur et doté dans ses façades, de lignes plus simples et plus nobles.

Toute cette activité ne l'empêchait pas de poursuivre des travaux scientifiques. Sans compter de nombreux articles, il écrivit, pour le Précis d'histoire de l'Égypte, publié sous le patronage de S.E. Ibrachi Pacha, les chapitres concernant la période gréco-romaine (1932) et pour l'Histoire de la Nation Égyptienne, que dirigeait G. Hanotaux, la partie relative à l'époque ptolémaïque (1933).

Sa valeur et son immense charme, au moins autant que sa haute position, eurent vite fait de lui une des personnalités les plus en vue et les plus recherchées dans tous les milieux cultivés du Caire. Avec une inlassable complaisance, il acceptait de présider une cérémonie, de siéger dans une commission, de patroner une œuvre, de faire une démarche, de rendre mille services grands et petits, qui lui coûtaient du temps et de la peine, mais que sa grande bienveillance ne savait pas refuser.

Le plus éminent de ses sollicitateurs ne fut autre que le Roi Fouad, dont l'œil perspicace n'était jamais lent à discerner ce qui pouvait contribuer à la grandeur de son pays, et qui avait d'emblée honoré P. Jouguet d'une confiante amitié. Il le chargea un jour d'étudier la mise sur pied d'un organisme propre à encourager le travail papyrologique en Égypte. Ainsi naquit en 1930

la Société Royale,—devenue depuis Société Fouad I—de Papyrologie, dont P. Jouguet fut, jusqu'à sa mort, le président. La formule était assez normale, faisant entrer la papyrologie dans le cadre de ces grandes Sociétés scientifiques dont l'Égypte est bien pourvue ; mais il s'agissait, cette fois, d'une science très particulière, beaucoup moins apte à intéresser le grand public que la géographie, l'histoire ou l'économie politique. Aussi se demandait-on, autour de P. Jouguet, avec un peu de crainte, quel départ allait prendre la jeune société, et si elle ne risquait pas de décevoir son illustre Instigateur. On avait tort de craindre. Selon son habitude, P. Jouguet alla hardiment de l'avant, trouva des collaborateurs, les enflamma de son propre enthousiasme, et tout marcha ; les premiers résultats furent assez prompts et assez notables pour satisfaire ce grand réalisateur qu'était le Roi Fouad. A la mort de son président, la Société avait, avec un très modeste budget, acquis et conservé à l'Égypte une quantité de papyrus de première importance, et publié seize volumes de textes et d'études papyrologiques.

L'organisation de cette Société fut la première grande contribution de P. Jouguet à la vie scientifique et culturelle de l'Égypte à laquelle il devait, avec les années, s'intégrer de plus en plus. L'Institut d'Égypte l'avait bien vite (4 février 1929) élu parmi ses membres. Depuis 1937 il donna chaque semaine quelques heures de cours à l'Université Fouad 1er. Notre éminent confrère Taha Hussein Bey, qui les lui avait demandés, évoquait il y a quelques mois, aux Amitiés françaises, l'atmosphère si frappante de ces cours : cet homme, chargé d'ans et d'honneurs, assis sans façon au milieu de ses étudiants et leur donnant à pleines mains les trésors d'une science impeccable, qu'il savait mettre à leur portée ; il nous

disait quelle bonhomie, quelle familiarité, quelle confiance régnaient dans ce petit cénacle ; quelles leçons de probité intellectuelle et de modestie le maître donnait, sans y songer, à l'occasion des leçons du programme ; de quelle affectueuse vénération, de quelles prévenances discrètes et touchantes ses étudiants l'entouraient. Il me semblait revivre les cours de P. Jouguet en Sorbonne, quelque vingt ans plus tôt, tant le tableau m'était familier, si invariable était la réaction produite par P. Jouguet sur ceux qui l'approchaient.

Lorsque la guerre éclata, en 1939, il s'acheminait vers la dernière année de sa direction. Il avait décliné d'en demander le renouvellement, préparé la nomination de son successeur. Il pensait à la retraite, aux plans de travaux qu'il aurait le loisir de réaliser ; car l'idée d'un repos, sans rien faire d'utile, n'entra jamais dans son esprit.

Il regagna son poste dès le début des hostilités, le cœur serré d'angoisse en pensant aux épreuves qui attendaient sa patrie. Ces épreuves dépassèrent toutes les prévisions de son esprit, cependant trop clairvoyant pour s'abandonner à un optimisme sentimental. L'été de 1940 lui fut atroce. Sans douter du relèvement futur de son pays, il se croyait trop vieux pour le voir se réaliser ; l'idée le torturait que ses yeux pourraient se fermer à jamais sur une France abattue et asservie ; que peut-être même il ne reverrait plus ni son pays, ni ses enfants et ses petits-enfants.

Arrivée la date de sa mise à la retraite, il quitta l'Institut, s'installa modestement en ville avec Madame Jouguet, et se consacra à l'Université Fouad Ier, où il avait accepté de donner désormais un enseignement complet. Le travail l'aidait à s'évader un peu de son angoisse. Du reste, passé l'étourdissement du premier choc, il y avait en lui trop de vitalité, de santé, d'équi-

libre, pour qu'il restât longtemps accablé. Il comprit vite que la grande partie n'était pas encore jouée, encore moins perdue ; et une fois de plus il se ceignit des reins et décida de servir. Après avoir bien réfléchi, — trop lucide pour ne pas saisir le caractère terriblement complexe et les éléments contradictoires de la situation, — il adhéra sans réticence à la France combattante et devint bientôt le Président de son Comité National en Egypte. Il servit par tous les moyens en son pouvoir, par ses actes, par sa voix, par sa plume, avec une conviction, une fougue, une énergie toutes juvéniles, parfois même une âpreté, une violence dont s'étonnaient ceux qui le connaissaient mal, habitués à sa mansuétude souriante et oubliant que P. Jouguet ne se donnait pas à moitié. Ses paroles et ses écrits de cette période ont été réunis dans le volume intitulé *Continuité de la France*. Outre l'image qu'il donne de son auteur, de sa pensée politique et constructive, outre l'intérêt épisodique de son contenu, ce livre renferme des pages qu'il faut relire parce qu'elles sont du meilleur Jouguet, historien scrupuleux et sagace, écrites de son meilleur style.

La guerre passée, quand lui fut décernée la croix de la Libération, il la refusa, estimant que seuls avaient le droit d'y prétendre ceux qui avaient fait face à l'ennemi les armes à la main. Il avait, en revanche, accepté de rentrer officiellement au service de son pays. Depuis 1944 il était Conseiller culturel auprès de la Délégation du Comité de Libération nationale, puis de la Légation (par la suite Ambassade) de France. Le 31 décembre 1946, âgé de 77 ans, il prenait de nouveau sa retraite.

Il alla s'installer à Alexandrie, où la jeune Université Farouk 1er avait, à son tour, fait appel à lui ; tout en restant fidèle à son Université Fouad 1er, à laquelle il continuait de donner chaque année quelques

mois de cours. Il aimait Alexandrie ; il y trouvait, combinés en un mélange pleinement satisfaisant, la séduction de l'atmosphère égyptienne, dont il avait ne plus pouvoir se passer, et un certain parfum d'hellénisme, antique aussi bien que moderne, qui exaltait son âme ; l'Université, le Musée, la Société Royale d'Archéologie, ces milieux alexandrins cultivés, si activement et intelligemment curieux du passé de leur ville, la cité elle-même, sa rue, sa foule, sa mer, tout cela créait une ambiance dans laquelle il se complaisait. Il s'y sentait chez lui, et n'avait pas grand peine à sentir, à travers elle, revivre l'Alexandrie des Ptolémées. On est frappé de la place que tiennent, dans les travaux de ses dernières années, Alexandrie, et son fondateur, l'alexandrinisme, l'hellénisme le monde hellénistique. Je pense, en particulier, à ces trois belles conférences qu'il donna en 1944 à l'Université Farouk 1er et qui furent publiées sous le titre "Trois Etudes sur l'hellénisme.

C'est donc tout naturellement à ce jeune vieillard de 78 ans que devait, en 1947, s'adresser S.A. le Prince Pierre de Grèce, lorsqu'il entreprit de fonder à Alexandrie un Institut international de Recherches hellénistiques en Orient. L'idée enthousiasma P. Jouguet : il se mit à l'œuvre avec la même ardeur qui l'animait, 45 ans plus tôt, quand il créait son Institut de Papyrologie de Lille. Il rédigea des circulaires, rechercha des collaborateurs, élaborait un programme de premières réalisations, toujours soucieux de présenter vite des résultats tangibles. En attendant que l'Institut, plus solidement affermi et plus sûr de ses ressources, pût élargir sa propre production scientifique, il envisageait de lui faire publier une sorte de bibliographie où seraient signalés et analysés les travaux, de toutes provenances, intéressant les études

hellénistiques. Il s'occupait de réunir les matériaux d'un premier volume quand la maladie le surprit, au début de 1949.

L'idée de P. Jouguet malade pour de bon paraissait un non-sens. Ni lui ni personne, au début, ne put croire qu'il s'agit d'autre chose que d'une alerte passagère. Cependant le mal résistait, l'immobilisait sur l'Arabia, ce bateau-hôtel qui lui servait alors de résidence. Peu à peu l'inquiétude pénétrait dans l'esprit de ses proches. Que pensait-il, lui-même, tout au fond de son âme ? Nous ne le saurons pas. Jamais il ne lui échappait une plainte, un mot d'angoisse, d'inquiétude ; il eût été, dans tous les cas, beaucoup trop délicat, trop plein de discrétion et de sollicitude envers les autres, pour rien dire qui pût peiner son entourage. Le seul déplaisir qu'il manifestât, c'était qu'on dût se déranger pour le voir, c'était de ne plus pouvoir se déranger lui-même. Ceux qui l'ont vu alors, dans l'étroite cabine de l'Arabia, où trois ou quatre visiteurs trouvaient à peine place, n'oublieront jamais cette image : le même sourire bienveillant éclairait toujours son visage à peine émacié, jeune encore, plein de vie et d'animation, rien moins que patriarcal en dépit de sa noblesse et des belles boucles blanches qui le couronnaient. Il ne parlait de rien que de travail, de science, d'œuvre à poursuivre, de projets pour la Société de Papyrologie et l'Institut de Recherches hellénistiques ; avec sa sérénité coutumière, la même lucidité, l'intérêt toujours en éveil, s'interrompant, comme il aimait à le faire, pour glisser quelque réflexion suggestive, une hypothèse historique, l'idée d'une recherche à faire, que lui-même ferait peut-être, un jour.

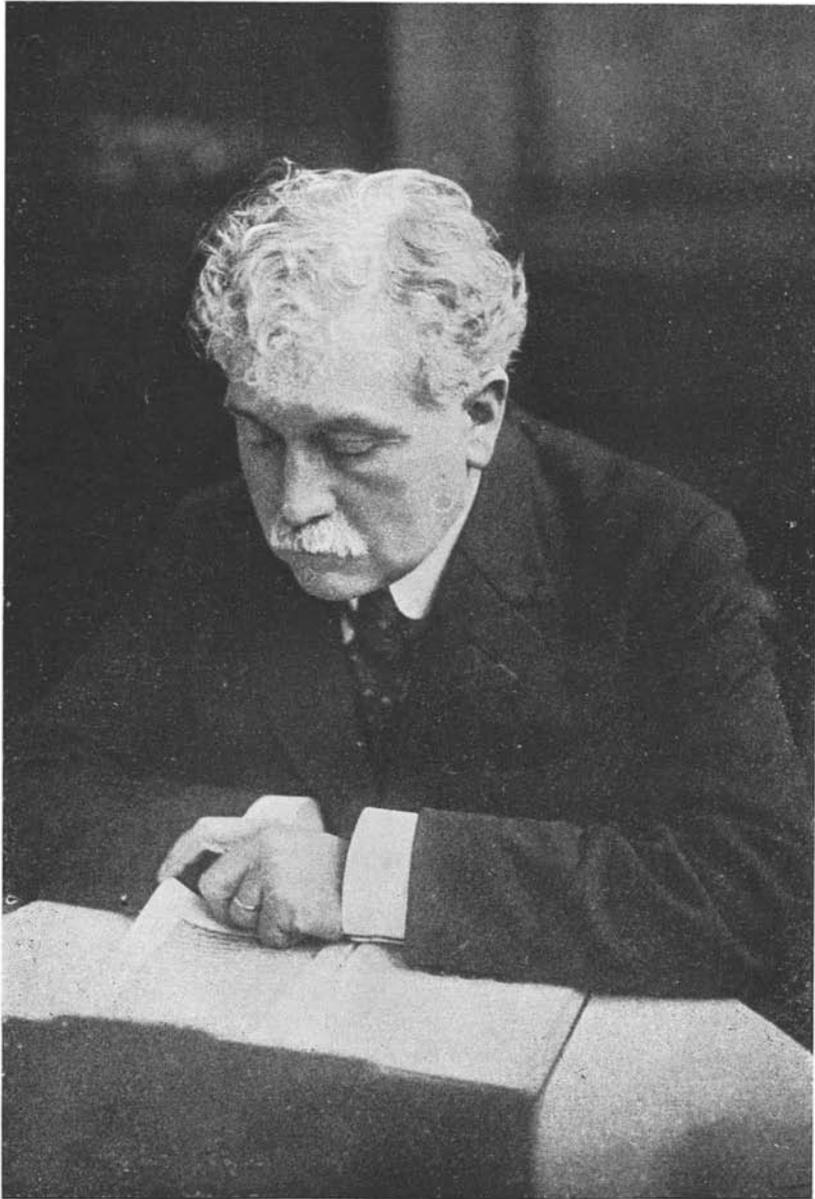
Ne pouvant plus aller à l'Université, il faisait quand même ses cours, sur le bateau, où ses étudiants

venaient le rejoindre. Invité par les autorités universitaires elles-mêmes à s'arrêter avant la fin de l'année scolaire, il s'obstina à aller jusqu'au bout, termina à la date normale.

Le 20 avril, il quitta l'Égypte pour la France. On avait parlé de traitements spéciaux qu'il pourrait recevoir à Paris, dans lesquels on pouvait mettre quelque espoir : le 9 juillet 1949, il entra dans le repos.

Telle fut la vie de P. Jouguet, retracée à grands traits rapides, J'aurais aimé vous parler plus longuement de son œuvre scientifique, dont j'ai pu seulement citer quelques titres essentiels. J'aurais aimé surtout m'attarder à évoquer avec vous sa personnalité, qui restera, pour beaucoup d'entre nous, la plus originale, la plus riche, qu'ils aient jamais connue. Nous aurions vu comment cette nature parfaitement saine, équilibrée, humaine, explique le caractère d'une œuvre scientifique toujours lucide, compréhensive, attachante malgré sa précision technique. Nous aurions constaté et compris le paradoxe d'un homme, modeste jusqu'à l'invraisemblance, le moins sûr de lui, le moins doué en apparence pour l'autorité et le commandement, peu fait aussi pour l'action et les problèmes pratiques, et qui pourtant aura été un animateur, un créateur, un réalisateur, comme on en a vu peu parmi les Universitaires de notre temps ; cela grâce à l'ardeur, à l'enthousiasme, à la conscience, au désintéressement qu'il apportait à sa tâche et dont l'exemple était contagieux, grâce aussi à son affabilité, à sa gentillesse, à son charme qui attiraient vers lui les bonnes volontés, lui créaient partout des collaborateurs.

J'aurais aimé, enfin, l'évoquer en dehors du travail, voir revivre, avec vous, cet homme si éminemment



PIERRE JOUGUET EN 1928.



PIERRE JOUGUET, EN HABIT D'ACADÉMICIEN,

humain, au sens le plus plein et le plus noble du mot ; le revoir dans l'intimité de ces conversations à bâtons rompus où son tempérament méridional aimait à s'épancher, où il savait mettre tant de lui-même, de ses expériences, de ses sentiments, et qui pourtant toujours s'élevaient à l'universel, enrichissaient votre propre pensée d'une substance suggestive ; le revoir dans les occasions officielles, improvisant en phrases simples, justes de ton, dignes et familières à la fois, et dont l'atmosphère se trouvait comme détendue et réchauffée ; le revoir dans les réunions mondaines, regrettant en secret le calme studieux de sa table de travail, et pourtant heureux d'être là, de sentir autour de lui de l'humanité en joie, assez humain lui-même pour apprécier la belle ordonnance d'une soirée, le charme des couleurs, des fleurs, la grâce des toilettes, l'abandon aimable des propos. Tant d'autres visions surgissent à la mémoire : P. Jouguet dans sa vie familiale, P. Jouguet en promenade, dans un musée, devant un monument, — toujours simple, naturel, à son aise, convaincu de son insignifiance et se donnant tel quel, sans songer à se surfaire, rayonnant de bonté, d'indulgence, de sympathie pour tous ses frères humains, dont il connaissait bien, cependant, la médiocrité fondamentale.

De tout cela, je ne puis vous parler davantage. Si active a été son existence, si bien remplies les soixante années de travail qu'il a données à son pays et à la science, qu'une sèche énumération de ses états de services a suffi pour épuiser les minutes qui m'étaient allouées. Peut-être une occasion me sera-t-elle donnée de retracer de lui, à loisir, une image plus complète et plus vivante. Peut-être aussi cette image était-elle moins nécessaire qu'ailleurs dans cet Institut d'Égypte où nous le sentons encore si présent parmi nous. Il fut grand, nous le savons ; beaucoup trop

grand pour tenir tout entier dans le cadre d'une communication académique : qui songerait à l'en plaindre ?

O. GUÉRAUD

*Secrétaire-bibliothécaire de l'Institut Français
d'Archéologie Orientale du Caire.*

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

HISTORIEN ET PAPYROLOGUE

C'EST en 1938, que j'ai rencontré Pierre Jouguet pour la première fois et depuis lors j'ai eu des contacts personnels constants avec lui. Il était à l'époque Directeur de l'Institut Français d'Archéologie du Caire et chargé de professer une fois par semaine un cours sur Homère et l'âge homérique à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er. J'étais moi-même alors Maître de conférence à la même Faculté. J'avais choisi d'être présent aux cours de Pierre Jouguet pour lui donner mon concours s'il en avait besoin en classe. Je fus frappé par la profondeur et l'étendue de son savoir et par la façon dont il savait le présenter à ses étudiants ainsi que par l'enthousiasme avec lequel il dirigeait toute discussion avec les chercheurs qui entraient en contact avec lui. Il s'était rendu célèbre auprès des savants égyptiens et de l'élite intellectuelle d'Égypte par ses contributions à l'histoire de l'Hellénisme en général et à l'histoire de l'Égypte en particulier.

Il avait collaboré en 1933 à l'édification d'une histoire générale de l'Égypte *l'Histoire de la Nation Égyptienne* de Gabriel Hanotaux, sous l'instigation et le patronage du Roi Fouad 1er. Son apport dans ce long exposé fut consacré à l'étude de l'Égypte Ptolémaïque, qu'il présenta en 240 pages environ

avec une clarté de pensée et un art très grand à l'intérieur de l'espace limité dont il disposait.

Ce fut grâce à ses efforts et à sa bonne volonté que l'inestimable bibliothèque de l'Institut Français fut rendue accessible aux étudiants et aux savants égyptiens. Je le voyais souvent dans cette bibliothèque et nous discussions sur différents sujets touchants à la civilisation hellénistique. Il était alors dans son élément, l'incarnation du savant authentique qui sait utiliser les sources originales et s'y référer avec aisance et d'admirable manière. Une difficulté survenait-elle, il la surmontait avec la plus grande ingéniosité et le plus grand bonheur.

Pierre Jouguet connaissait l'Égypte depuis plus de 40 ans. Il avait dirigé des fouilles dans la région du Fayoum. A Théadelphie, un des villages et établissement ptolémaïques qui avaient été créés pour améliorer les conditions de ce district, il eut la bonne fortune de découvrir une série de papyrus qu'il commenta et publia en 1911 en un volume intitulé *Papyrus de Philadelphie*. Il étudia ainsi des documents touchant à de nombreux aspects de la vie de l'Égypte romaine et à son organisation administrative. Son livre, *La vie Municipale dans l'Égypte Romaine*, 1911, est considéré comme une œuvre maîtresse dans laquelle il a abondamment illustré l'urbanisme et l'anti-urbanisme dans l'Égypte romaine. La vie municipale dans les cités, les métropoles et les villages de l'Égypte romaine, le fonctionnement des charges officielles, des institutions, et de la magistrature qui furent soit introduites par les Romains ou bien conservées par eux conformément aux traditions locales sans grande déviation des conditions qui prévalaient sous les Ptolémées — toutes ces questions, et bien d'autres, furent traitées par lui avec la plus grande maîtrise. Il impressionne le lecteur de ce livre par sa vaste

connaissance des sources originales grecques et par la façon dont il se sert des données neuves à sa disposition. Ces deux ouvrages lui acquirent une renommée mondiale.

Son *Impérialisme Macédonien*, publié d'abord en français dans la *Série d'Humanité* en 1927 et peu après traduit en anglais, est une œuvre qui s'adresse à un public plus général mais que les hellénistes ne peuvent cependant se permettre de négliger. Le livre commence par une description de l'époque d'Alexandre le Grand et de l'état de chaos auquel ses généraux et ses maréchaux eurent à faire face à sa mort prématurée. Il dépeint leurs intrigues et leurs ambitions qui aboutirent à une guerre fratricide d'abord puis à l'avènement d'institutions et de réalisations pacifiques plus tard. Les hauts et les bas des guerres ainsi que l'organisation des gouvernements institués par les Diadoches dans la Méditerranée Orientale sont traités d'une façon proportionnelle à leur importance dans le style le plus lucide et le plus clair. Son principal souci dans cet ouvrage était de poser les jalons et les bases principales de la civilisation hellénistique et il atteint son but avec perfection et lucidité. Son livre intitulé *Trois études sur l'Hellénisme* a été composé en 1944. Cette œuvre reprenait les trois cours publics qu'il professa en 1943 à la Faculté des Lettres de l'Université Farouk 1er. d'Alexandrie. Il met en lumière quelques aspects de la civilisation hellénistique et particulièrement l'histoire de l'Alexandrie des Ptolémées.

Son apport aux études de papyrologie est immense. Il propagea l'étude de cette science en Égypte et insista grandement sur l'importance capitale de cette science pour la connaissance de l'histoire de l'Égypte Gréco-Romaine. Ce fut lui qui proposa l'établissement d'une Société pour l'encouragement de l'étude des papyrus : la

Société Fouad 1er de Papyrologie. Sa Majesté le Roi Fouad lui confia la tâche de fonder cette société dont il fut le président depuis 1929. Ses efforts personnels pour constituer cette société sous le patronage royal, joints à la collaboration de savants résidents en Égypte, tels que O. Guéraud, W.C. Waddell, Scherer et d'autres encore, furent couronnés de succès. La Société mena à bien des travaux très importants, et publia différentes séries de papyrus. L'"Enteuxeis" très importante contribution de O. Guéraud en 1931 fut la première en date des publications de cette Société. *Le Papyrus Fouad 1er*, troisième publication, parue en 1939, fut éditée conjointement par Guéraud, Bataille et Jouguet. Au courant des dernières 3 années la Société publia le *Papyrus de Philadelphie* (Textes et documents de la Société No. VII), les *Entretiens d'Origène* (Textes et Documents No. IX, 1949) par Scherer et les *Fouad 1st University Papyri* (Textes et documents No. VIII, 1949) par D. Crawford. Ce sont là des travaux qui honorent la Société dont Jouguet demeura l'inspirateur et le Président actif. De plus, la Société publie un bulletin très estimé des savants en questions gréco-romaines.

Il y a quelques années, Pierre Jouguet demanda l'institution d'une Société Internationale pour l'encouragement des études hellénistiques avec Alexandrie comme centre. Ce projet grandiose était patronné par le Prince Pierre de Grèce. Jouguet fit sienne cette cause et lutta de toutes ses forces pour elle. Au cours des quelques meetings qui furent tenus en 1947-48-49 à Alexandrie et auxquels assistèrent des représentants de diverses institutions et facultés, il exposa ses vues pour pousser les études hellénistiques avec vaillance et une ferme croyance dans la possibilité de réaliser son plan. Bien que ses efforts fussent presque mort-nés à cause de l'absence de fonds on

ne saurait les négliger dans le bilan de la vie d'un homme qui a toujours été un pionnier. Le projet ne fut abandonné que quelques mois avant sa mort.

Pierre Jouguet croyait à l'utilité de maintenir des contacts personnels avec les savants, en histoire ancienne comme en papyrologie. Ses relations avec les savants vivants se maintinrent jusqu'à la fin. Il correspondait avec Wilcken, Grenfell, Hunt, Hogarth et avait une grande admiration pour Sir Harold I. Bell. En Avril dernier il exprima le désir de rencontrer W.L. Westermann, éminent savant américain avec lequel il avait correspondu mais qu'il n'avait jamais rencontré. Le Prof. Westermann faisait aux mois de mars et d'avril 1949, un cours sur l'histoire ancienne et la papyrologie aux étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université Farouk 1er. Le Prof. Westermann, à qui je transmis le désir qu'avait exprimé Jouguet de le rencontrer en fut charmé. Il fut décidé que nous nous rencontrerions tous au Caire un des vendredi au début d'Avril, sur le bateau de Cook, l'*Arabia*, où le Prof. Jouguet habitait. Ce fut une chose exquise que d'assister à la conversation des deux grands savants qui avaient tant des choses en commun. Il était dit qu'ils devaient se rencontrer pour la première et la dernière fois. Après avoir déjeuné ensemble nous passâmes plus d'une heure sur le pont, en compagnie de Melle. Thérèse Lenger de l'Institut Reine Elisabeth, de Bruxelles, et de M. D. Crawford de l'Université Fouad 1er. Jouguet égrena alors pour nous ses souvenirs sur les travaux de savants éminents tels que Wilcken, Grenfell, Hunt et Bell, sur leurs méthodes de recherches et la croissance progressive de la papyrologie. Tous reconnaissaient que la collaboration et la coopération devaient être les principes directeurs. On ne pouvait trouver dans ces propos aucune insinuation malveillante ni le

moindre désir de diminuer les efforts des pionniers de cette science. Jouguet et Westermann se quittèrent remplis d'une admiration et d'une estime réciproque.

Ce ne sont là que quelques traits de ce Pierre Jouguet qui nous a été enlevé juste à la veille du Congrès International de Papyrologie qui devait se tenir le 29 août dernier à Paris. La nouvelle de sa mort survenue à Paris au début de Juillet fut un coup sévère pour ses amis et ses admirateurs. J'étais alors occupé à mettre la dernière main à l'un des documents sur papyrus ayant rapport à l'Égypte romaine. Jouguet m'avait confié la tâche de l'étudier et d'en présenter le contenu au Congrès de Papyrologie. Et c'est certes une perte tragique pour l'étude des Papyrus en Égypte que d'être privé de son premier instigateur et de son animateur. Le Congrès de Papyrologie tenu à Paris a dû se sentir comme tronqué, privé qu'il fut de son premier président et de son organisateur.

Nous regrettons que cette longue et fructueuse carrière ait été interrompue et que la longue série de services rendus à la science de la Papyrologie et à l'histoire se soit arrêtée. Nous regrettons profondément d'être séparés à jamais d'un savant aussi délicieux et charmant. Sa mémoire demeurera vivante en nous et son image et son exemple seront un stimulant qui nous permettront d'exécuter son message.

ZAKI ALI

Professeur à l'Université Farouk 1er.

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

EN automne 1946, je me trouvais à Paris, rentré d'un voyage d'exploration en Afghanistan, ce pays peu connu des Occidentaux, pourtant si riche en ruines et autres souvenirs de l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs. Fort impressionné par ce que j'avais vu et surtout par les remarquables travaux de la Mission Archéologique Française en Afghanistan, dont les découvertes sensationnelles sont exposées au Musée de Deir el Aman à Kaboul, je résolus de mettre à exécution sans plus tarder le plan que j'avais conçu depuis mon premier voyage dans ces contrées en 1937. Il s'agissait de fonder un Institut de Recherches Hellénistiques en Orient, qui permettrait de pousser plus en avant les études de tout genre concernant cette époque.

Dans des conversations privées avec mon ami Mr. Girshman, ancien chef de la Mission en Afghanistan et actuellement directeur de celle en Iran, j'examinai avec lui les possibilités de fonder un tel institut à Alexandrie, en Égypte. La principale difficulté à surmonter semblait être pourtant le choix d'un collaborateur qualifié, lequel pourrait servir de Secrétaire-Général de l'organisme projeté. Grâce à M. Girshman, ainsi qu'à d'autres amis qui connaissaient bien les sociétés savantes de France, j'obtenais que se réunissent chez moi MM. Dussaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Georges Salles, directeur du Musée du Louvre, Char-

boneau chargé du département des antiquités gréco-romaines du même musée, Stern directeur du Musée Guimet, et René Grousset, conservateur du Musée Cernuschi.

Nous passâmes plusieurs personnalités en revue, mais, très rapidement, il apparût évident qu'une seule d'entre elles était tout naturellement désignée.

— “Mais vous avez Jouguet là-bas, s'exclama M. Dussaud. Personne ne peut nous aider plus que lui. Et il se trouve sur place. Il n'y a pas à hésiter. Expliquez lui de quoi il s'agit et s'il accepte d'être votre directeur, vous pourrez considérer vos difficultés comme définitivement surmontées”.

Tous les présents furent unanimes à me le recommander, et j'acceptai, j'avoue, la suggestion avec joie. J'avais connu Pierre Jouguet pendant la guerre en Égypte, quand, entouré de l'estime et de l'affection de tous, il animait le Mouvement de Résistance Français avec toute l'ardeur de son patriotisme éclairé et sage. Je m'étais alors pris d'une très vive et très durable sympathie pour celui qui m'inspirait aussi du respect pour sa personnalité vénérable et droite.

Rentré en Égypte, je me mettais immédiatement en contact avec lui et lui proposais le poste de directeur de l'Institut projeté. Ceci se passa dans une réunion mémorable qui eut lieu à Alexandrie, chez M. le Juge Poly Modinos, actuellement Président de la Société Royale d'Archéologie, un de ceux qui nous a le plus aidés à mettre notre projet sur pied.

En souvenir, je revois en écrivant maintenant Pierre Jouguet, assis ce jour-là en face de moi, dans un fauteuil du bel appartement de M. Modinos. Habillé simplement, d'un complet bleu, le maître tenait sa belle tête blanche de patriarche un peu penchée sur le côté. Ses cheveux bouclés lui faisaient comme de coutume une auréole au-dessus de son frais

et riant visage, à la courte moustache, également blanche. Ses admirables yeux bleus brillaient d'un éclat à la fois doux et pénétrant, et, un fin sourire sur les lèvres, il écoutait l'exposé de mon plan avec une attention soutenue. Par son expression, je comprenais tout de suite que son adhésion à nos projets était déjà acquise, et qu'il était tout disposé à nous assister de sa science profonde et humaine, de son expérience consommée d'hellénisant, et de toutes les forces de son être, lequel, malgré ses quatre-vingt ans approchants, gardait étonnement toute sa vigueur et sa jeunesse.

Pierre Jouguet ne marchandait pas son acceptation, et de ce jour je fus le témoin émerveillé de son activité débordante, de ses suggestions éclairées et de son zèle animateur. Bien que d'autres occupations l'emmenaient tantôt en Haute-Égypte, en France, à Paris et à Montpellier, tantôt en Belgique au Congrès de Papyrologie, dont il était l'une des sommités incontestées, ou encore à Athènes pour y représenter le Gouvernement Français à l'occasion du Centenaire de l'École Française, il était sans cesse au travail, s'occupant de mille petits détails essentiels à la création de l'Institut, ainsi que des grandes lignes sur lesquelles notre programme devait se constituer. C'est bien grâce à lui que nous avons aujourd'hui tant de correspondants et que déjà s'esquisse la réalisation de projets plus ambitieux encore.

Mais, hélas ! un mal qui ne pardonne pas devait cette année emporter notre Directeur bien-aimé. La perte de Pierre Jouguet est irrémédiable pour nous. Enthousiaste pour le projet, assidu à la tâche (ne s'occupait-il pas de l'Institut, comme me l'a écrit Mme. Jouguet, l'admirable compagne de sa vie, jusque sur son lit de mort ?), il ajoutait à son énorme érudition et à sa profonde connaissance de l'époque

hellénistique, une expérience souple et pleine de bienveillance des difficultés pratiques qu'il y a à réaliser un projet d'Institut tel que celui-ci en Orient. Les sympathies, qu'il avait dans toutes les classes et les communautés d'Égypte, faisaient de lui le collaborateur rêvé pour la mise en marche du travail à Alexandrie.

Pierre Jouguet n'est plus et nous nous passerons difficilement de lui. L'Institut gardera à jamais le souvenir de celui qui plus que n'importe qui contribua à sa fondation. Il sera un exemple pour ses successeurs. Mais en ce qui me concerne personnellement, c'est un ami, un réel et bon ami que je perds, malgré la grande différence d'âge qui nous séparait. Et je ne peux être consolé de cette disparition que par la pensée que j'ai eu le privilège de le connaître au soir de sa vie et de collaborer avec lui à un travail que nous avons tous les deux très à cœur. Il sera l'inspirateur et le guide de mes activités de ce genre dans l'avenir et son souvenir restera, tant que je vis, gravé dans ma mémoire et dans mon affection éplorée.

PRINCE PIERRE DE GRÈCE
Président de l'Institut.

TÉMOIGNAGE

UN universitaire que sa carrière a entraîné dans un continent éloigné de l'Égypte, qui s'est consacré à une discipline moins vénérable et plus incertaine que l'histoire de l'Antiquité, qui n'a pas eu le privilège d'être l'étudiant de Pierre Jouguet, voudrait apporter ici son témoignage sur l'un des hommes qu'il a le plus admirés et le plus aimés. Au cours de quatre années d'enseignement à l'Université du Caire qui restent dans son souvenir comme les plus radieuses de sa vie, il lui fut donné d'approcher à maintes reprises le savant qui dirigeait l'Institut d'Archéologie Orientale, et de trouver en lui le plus humain et le plus généreux des administrateurs, le plus vivant des historiens, le plus modeste et le plus compréhensif des hommes. D'autres grands universitaires aiment jouer au 'patron', faire allusion avec pompe à leurs recherches abstruses ou à leurs séances de l'Académie, prétendre mépriser un présent qui leur semble vide de talents et d'intérêt et se plonger dans la seule contemplation du passé. Pierre Jouguet se passionnait pour tout. Il se penchait avec une politesse infinie, avec une modestie qui eût été excessive si elle ne lui eût été naturelle, vers les jeunes gens dont, en vrai maître, il savait qu'un professeur apprend presque autant qu'il leur enseigne. Il suivait d'un œil lucide, bien qu'attristé parfois, les événements de son siècle, le déchaînement de passions idéologiques et de haines fratricides qui mena-

çaient de la guerre les peuples d'Europe comme il avait creusé le tombeau de la Grèce d'autrefois. Il comprenait tout ; il pardonnait à tout, ou presque à tout, sauf à la laideur de l'âme et à la mesquinerie. Il donnait allègrement de son temps et de sa souriante énergie à chaque visiteur, à ses voisines de table, au pays où il représentait la France, n'oubliant jamais que la France est grâce et sourire, généreuse diffusion de sa culture, en même temps que gravité et science méthodique et précise. Pour beaucoup de ceux qui l'approchaient, il était la vivante incarnation de la bonté mariée à la plus lumineuse des intelligences.

On n'ose guère d'ordinaire louer la bonté chez un grand homme : il semble que ce soit facile et comme attendu que d'être bon, et qu'un savant ou qu'un artiste ait au contraire le droit, ou le devoir, de se montrer bougon, irascible, dédaigneux, capricieux, ami des paradoxes ou du dogmatisme et même de se croire détenteur d'une vérité à lui seul départie. Pierre Jouguet ne prenait point de ces poses. Il avait eu des raisons de remercier la vie des dons qu'elle lui avait prodigués. Il aimait son travail. Il avait été compris et soutenu par ses maîtres, chéri de ses camarades. Il avait rencontré chez sa compagne un dévouement, une charité, une compréhension et un courage intelligent et actif, comme il est donné à peu de femmes d'en posséder. Jusqu'à sa mort à travers les plus cruelles souffrances physiques, il ne cessait de se tourner vers elle, qui adoucissait ses peines et, voilant ses larmes, lui prodiguait confiance et courage comme elle l'avait fait au cours d'une existence comblée des joies les plus nobles. Il adorait ses enfants et ses petits-enfants, en chacun de qui luisait quelque étincelle des vertus morales et des qualités intellectuelles de leur père. Un homme que la vie paraissait ainsi avoir comblé eût pu être fat. Pierre Jouguet

était l'humilité même. Rarement les plus admirables des vertus chrétiennes se sont ainsi mariées aux plus belles des vertus antiques de ces sages et de ces penseurs hellènes qu'il chérissait : modération, tolérance, amour acharné de la vérité, souriante résignation aux lois éternelles.

Mais il y a un temps pour la douceur et la résignation ; et il vient parfois un temps pour le combat, l'intransigeance dans le refus de la lâcheté et du compromis, et même pour l'énergie farouche de ces violents dont il est dit dans Saint-Mathieu qu'ils se saisissent par force de ce royaume de Dieu qui appartient aux forts. Disons-le sans ambages, avec la sérénité mais aussi avec la netteté qu'apporte le recul de dix années bientôt. Jamais Pierre Jouguet n'a été aussi grand que lorsque, approchant de l'âge respectable des septantes années bibliques, il se dressa soudain pour traduire les sursauts de la conscience française, alors péniblement obnubilée ou lâchement pervertie chez certains.

Un autre à sa place se serait tu. Il était couvert d'honneurs, "arrivé", officiel. Prendre parti était un risque. Bien des intellectuels avaient été séduits par le confort de l'esprit que leur promettait Vichy, le plaisir facile de proclamer qu'ils avaient tout prévu et tout prédit, et que la démocratie avait failli — et doublement failli en n'écoutant pas son élite. D'autres se mettaient à l'abri dans l'attentisme. Historiens, ils pouvaient déclarer avec le sourire de l'homme entendu : "Nul ne saurait voir clair dans le présent. L'avenir seul nous départagera. En attendant, rendons à César..., acceptons le régime de la légalité, sauvons les meubles s'il se peut... et quant à nous, évitons de polémiquer ou d'exhorter les hommes, jouissons en paix du calme de quelque confortable

bibliothèque où nous poursuivrons nos savantes recherches.”

Pierre Jouguet avait de l'histoire une autre conception. Un philosophe qui avait commencé par être philologue, Nietzsche, et qu'il avait lu dans sa jeunesse, avait déclaré dans l'une de ses *Considérations inactuelles* consacrées à l'histoire : “Nous avons besoin de l'histoire pour la vie et l'action, et non comme moyen commode d'éviter la vie et l'action, ou d'excuser une vie égoïste et une action basse et lâche. Nous ne voulons servir l'histoire que dans la mesure où elle sert la vie.” Au cri “memento mori,” il voulait substituer “memento vivere,” et proclamait qu'on ne peut expliquer le passé que par ce qu'il y a de plus élevé dans le présent. Un plus vrai démocrate que Nietzsche, Michelet, avait jadis dit de même. Et Renan, que Jouguet avait admiré comme l'une des plus vastes intelligences du dix-neuvième siècle et qu'il aimait à citer, avait, au seuil de sa vie d'historien et à propos d'un autre historien, Augustin Thierry, affirmé : “Le sens étendu des choses humaines ne s'obtient que par l'intelligence du présent, et le présent ne livre son secret qu'en proportion de l'enjeu qu'on y prend.”

Pierre Jouguet n'hésita pas, lorsque la tourmente balaya la France. Entre ceux qui voulaient regarder, vers le passé, se défier du peuple et rétablir dans le pays un régime semi-autoritaire et hiérarchisé, recouvert d'un vernis de piété onctueuse et paternaliste, et ceux au contraire qui persistaient à espérer et à travailler, parfois couverts d'injures, pour asseoir une France renouvelée sur des bases plus largement démocratiques, ce professeur et ce savant résolut aussitôt d'“être peuple.” Il choisit la voie la plus ardue. Lui, qui n'avait jamais courtisé la popularité des réunions publiques, dont la plume était plus accoutumée à écrire

pour les revues savantes que pour les journaux éphémères, accepta de prononcer maint discours, de prodiguer les articles. Ayant vu clair l'un des premiers, il aida d'autres à voir clair aussi. A certains intellectuels timorés, il montra que la grandeur de la démocratie est de savoir, comme Thucydide jadis l'avait fait proclamer à Périclès, qu'il faut délibérer et méditer avant d'agir, mais agir, le moment venu, après mûre et sincère réflexion. Alors que la France souffrait d'une faillite de ses classes dirigeantes, il fut un de ces hommes d'élite et de cœur qui rachètent les fautes d'une nation. Il s'épuisa à cette tâche de lutteur pour une cause qui tendait toute son énergie et le privait de ce loisir, si cher d'ordinaire aux hommes d'étude qui ne sont plus jeunes et se sont proposés encore bien des tâches à accomplir. Il abrégea sa vie sans doute, abdiqua sa quiétude. Mais il fut fidèle à lui-même et à la France qu'il aimait avec son cœur autant qu'avec sa tête.

Le livre où l'on a recueilli ses discours et messages de ces années d'épreuve porte le titre, simple et beau, de "Continuité de la France". Pierre Jouguet mit dans ces paroles d'action de la ferveur patriotique, de l'émotion pour ouvrir les cœurs de ceux qui, ayant des oreilles, ne voulaient pas entendre, une colère vengeresse contre les lâchetés et la mauvaise foi. Il mit aussi tout son talent d'historien et sa pensée d'homme à qui l'étude d'autrefois doit aider à préparer le monde de demain.

Certains se plaisaient à nourrir le rêve d'une France repliée sur elle-même, étroitement limitée à son héritage millénaire, défiante de tout apport étranger, soupçonneuse de ses alliés. Ils s'appelaient parfois des nationalistes et s'écartaient avec horreur d'un monde occidental où la France risquait à leurs yeux de perdre son autonomie. A ceux-là Pierre

Jouguet qui connaissait bien l'Égypte et l'aimait, qui avait étudié le Proche Orient, pays où la culture française est à l'honneur parce qu'elle a toujours servi l'homme et universalisé les esprits, répondit avec noblesse. Ce n'est pas la race mais la culture qui fait un peuple, avait répété Isocrate que cite souvent Jouguet dans son bel ouvrage sur "l'Impérialisme macédonien." Isocrate avait en vain souhaité l'union des peuples hellènes pour les voir accomplir en commun de plus grandes tâches. L'historien d'Alexandre qu'était Jouguet voulut pareillement unir ses compatriotes et tous les peuples de culture intelligente et affinée, depuis l'Égypte millénaire à l'extrême-Occident, derrière un but immense à poursuivre en commun. Loin d'accentuer ces divisions que renforce le culte vain d'un passé souvent mal compris, il souhaitait lancer vers de nouveaux horizons les Français et les amis de la France.

Alexandre, la figure peut-être la plus séduisante parmi les conquérants de l'histoire, avait échoué parce qu'il s'était mêlé trop d'impérialisme fiévreux à son rêve d'union de l'Europe et de l'Asie. Ce n'est plus vers des conquêtes toujours fragiles qu'il convient aujourd'hui de diriger le dynamisme des peuples ardents. C'est vers une fédération européenne, un jour peut-être mondiale. Ce beau rêve qui peut devenir une réalité s'entrevoit dans les pages du livre de Jouguet. Ce livre d'un Français vivant avec angoisse les épreuves de sa patrie est aussi le livre d'un citoyen du monde. Son auteur y témoigne de ce réalisme qui lui permit de discerner en 1940 le vrai rapport des forces et d'établir sa confiance sur des raisons fermes ; il y déploie aussi cet idéalisme qui propose à l'homme des fins qui le dépassent et sait que, selon le mot de Napoléon, "l'intérêt n'est la clé que des actions vulgaires." C'est de poésie,

entendue au sens le plus large, c'est de grandeur qu'a besoin l'homme, aujourd'hui comme autrefois, et le devoir du penseur est de répondre à ces appels, gauches mais fervents, de ses contemporains. S'il unit idéalisme et réalisme, Pierre Jouguet, "âme naturellement chrétienne," n'unit pas moins dans ce message qui couronna sa vie et son œuvre, le meilleur du christianisme, et le meilleur de l'héritage de l'antiquité en même temps que le meilleur de l'Islam, en redonnant une signification riche et pleine au plus noble mot de la langue : Fraternité.

HENRI PEYRE

*Professeur à la Faculté de Lyon,
ancien Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université Fouad Ier.*

A LA SORBONNE AVEC PIERRE JOUGUET

(1920-1924)

Au début de novembre 1920, mes camarades et moi, récemment admis à l'École Normale, composions notre emploi du temps pour l'année scolaire commençante en choisissant ceux qui nous intéressaient parmi les cours annoncés. A côté des disciplines classiques, obligatoires, la plupart d'entre nous désiraient élargir leur horizon en s'initiant à quelque étude plus spéciale. Pour ma part, j'inclinai à tâter de l'assyrien ; d'autres rêvaient de sanscrit, d'hébreu, de langues slaves... "N'aurais-tu pas envie, me dit un camarade, d'essayer le cours de papyrologie ? L'affiche annonce des exercices pratiques sur de véritables papyrus, des papiers vieux de deux mille ans, pense un peu !" J'y pensai ; et je fus présent au cours d'ouverture, parmi une vingtaine d'étudiants. Mon camarade n'y était pas ; il n'y vint jamais. Jamais non plus on ne me vit à un cours d'assyrien. La première heure m'avait conquis sans retour à la papyrologie, telle qu'elle s'identifiait en Sorbonne avec Pierre Jouguet.

Il avait atteint la cinquantaine l'année précédente. Ceux qui ont connu sa vitalité, son activité, son rayonnement à quatre vingts ans, peuvent imaginer ce qu'il était à cinquante. Ses fouilles, ses publications

et son enseignement à Lille avaient rénové les études papyrologiques en France ; et il s'efforçait d'en établir l'enseignement à Paris sur la base large et solide qui s'imposait et qui ne pouvait exister que là.

Il donnait chaque semaine à la Sorbonne quelques heures d'enseignement théorique : initiation systématique aux divers chapitres de la papyrologie et étude plus spéciale de telle ou telle classe de documents. Ce sont des sujets très austères et la vingtaine d'assistants attirés le premier jour par la curiosité se réduisait vite à deux ou trois unités, voire à moins. Il m'est arrivé d'avoir pour moi seul pendant toute une saison le bénéfice d'un cours sur les contrats dans l'Égypte gréco-romaine. La rareté des disciples ne l'étonnait ni ne le chagrinait : il eût trouvé beaucoup plus surprenant que de nombreux auditeurs se fussent dérangés pour l'entendre.

Ces cours de P. Jouguet en Sorbonne ont été une chose unique dans mon expérience d'étudiant. Pour beaucoup de professeurs, la chaire doctorale appelle une certaine solennité de manière : face à face avec leur sujet, ils l'exposent de façon impersonnelle, paraissant presque ignorer la présence des étudiants qui écoutent et notent leurs paroles. P. Jouguet, lui, évitait les chaires. Il aimait s'asseoir tout près des étudiants, à quelque petite table pareille à la leur. Ses leçons étaient un modèle de conscience : je me suis mieux rendu compte plus tard, ayant acquis plus d'expérience, du temps et de la peine que leur préparation devait lui coûter. Il s'efforçait d'avoir tout lu sur son sujet ; et il le présentait, élaboré en une synthèse claire, facile à suivre, s'arrêtant cependant pour faire ressortir les incertitudes subsistantes, exposer les diverses hypothèses, le fort et le faible de chacune. Il nous demandait notre opinion, nous

poussait à la défendre, à discuter la sienne, — toujours frappé de la force et de la finesse de nos arguments !

Le cours prenait ainsi la forme d'une conversation amicale, dans laquelle rien ne marquait plus la distinction entre le maître et les élèves ; rien, si ce n'est l'abîme entre son savoir et notre ignorance, et aussi le respect spontané et profond qui, de notre côté, accompagnait toujours l'aisance des rapports. Jamais l'idée de conserver un prestige, de maintenir des distances, ne lui eût effleuré l'esprit. Mais il y avait en lui tant de hauteur de pensée, de science scrupuleuse, d'honnêteté intellectuelle, il rayonnait sur son visage tant de bonté, de charme, de noblesse, que sa familiarité même nous faisait sentir encore mieux sa grandeur et eût plutôt augmenté qu'amoindri notre respect.

Outre ses leçons en Sorbonne, il donnait aux Hautes Études un enseignement de caractère plus pratique, selon l'esprit de cette École. Certains cours étaient consacrés à des exercices de méthode. Prenant pour thème quelque grand texte papyrologique — document ou œuvre littéraire — il nous montrait comment on en élabore une édition. D'autres heures étaient occupées au déchiffrement de papyrus. C'étaient les plus passionnantes ! Nous qui n'avions jamais vu un texte grec que sous sa forme moderne, en caractères d'imprimerie, nous tenions dans nos mains d'authentiques papyrus, du IIIe siècle avant J.-C., encore inédits, pas même déchiffrés. Pour prix de notre peine, nous pouvions être les premiers à savoir ce que des hommes avaient écrit sur ces bouts de papier, il y a plus de deux mille ans. C'étaient des fragments provenant de cartonnages de momies, trouvés par lui et G. Lefebvre dans leurs fouilles du Fayoum, et non utilisés dans leur première publication. Il nous confiait à chacun un fragment, que nous nous

efforcions de déchiffrer. Il s'asseyait à côté de chacun de nous, à tour de rôle, vérifiait nos essais de copies, nous aidait à lire les passages difficiles, et ne manquait pas de nous complimenter sur le résultat de nos efforts. La nature même du travail favorisait, plus encore qu'à la Sorbonne, l'intimité entre lui et les étudiants. Les heures s'envolaient comme par miracle, le cours débordait bien au delà de la limite prévue, et il fallait souvent qu'on nous poussât dehors parce qu'un autre professeur avait droit à la salle. Nous rendions alors les fragments de papyrus, chacun marquant d'un signe la chemise en buvard qui renfermait le sien. P. Jouguet réunissait ces chemises, enveloppait le paquet d'un papier brun, le ficelait et l'emportait dans sa serviette jusqu'à la prochaine fois. "C'est essentiellement ce paquet qui constitue l'Institut de Papyrologie de Paris", aimait-il à dire en riant.

Il n'en était pas moins décidé à obtenir la création d'un véritable Institut, doté d'un local indépendant, avec le minimum d'équipement nécessaire pour conserver, traiter et étudier les papyrus, et une petite bibliothèque. Ces modestes prétentions n'étaient pas si faciles à satisfaire. Ni la Sorbonne, ni les Hautes Études ne pouvaient fournir la place voulue ; et il fallait obtenir un petit budget spécial. C'était une époque d'économies, on ne créait pas aussi aisément que de nos jours.

Sans se lasser, il renouvelait les démarches, plaidait la cause de la papyrologie, lui gagnait des adeptes. Il nous tenait au courant de ses espoirs : un beau jour il nous annonça qu'il avait gain de cause.

Il allait pouvoir installer son Institut dans un ancien parloir de Sainte Barbe, accessible par une entrée latérale du Collège sur la rue Valette, au flanc de la "montagne" Sainte Geneviève. Franchie la

vieille porte cochère, on traversait un bout de couloir lugubre, au fond duquel veillait et travaillait le père Bayon, à la fois concierge et tailleur, et l'on entraît dans le parloir-institut. La salle était grande, plutôt revêche avec sa cheminée de style noble, mais assez commode une fois badigeonnée de blanc et dotée de tables, d'armoires et de rayons en chêne clair. Elle possédait même une annexe, au fond, aménagée en petit laboratoire avec le gaz et un évier.

Tout cela n'était pas le rêve ; et la papyrologie est maintenant mieux logée à Paris. Mais quel progrès déjà par rapport au paquet brun transporté dans la serviette du maître ! Et comme, tous, nous l'avons aimé ce modeste Institut de la rue Valette ! Isolé de la rue, s'éclairant sur une cour de Sainte Barbe par un long vitrage placé haut dans le mur, on n'y voyait pas grand chose du monde extérieur, on n'y entendait guère que les cris des écoliers en récréation, les coups sourds du gros fer de tailleur que maniait le père Bayon, et les éclats faubouriens de sa voix quand il interpelait au passage, en Cerbère consciencieux, quelque collégien ou quelque fournisseur. Le travail y était serein, les heures sans limite. Ceux que le maître jugeait dignes de confiance (et, à ses yeux, chacun l'était) pouvaient venir même en son absence. Le père Bayon, dûment prévenu, se déridait en les reconnaissant et leur laissait prendre la clef, s'installer, travailler à leur guise, maîtres des lieux.

Nous étions rarement plus de deux ou trois, mais tous acharnés à progresser, tant par désir d'apprendre que pour contenter notre maître. Quand celui-ci arrivait, nous lui montrions nos essais et il guidait nos pas d'apprentis déchiffreurs, orientait nos efforts pour interpréter les textes une fois lus, nous disait où chercher des documents parallèles, des commentaires à leur sujet.

Le laboratoire lui permettait de procéder à la chimie rudimentaire et aux manipulations que comportent les papyrus. Il avait fait venir de Lille les caisses contenant les restes de cartonnages non encore développés et il nous initiait à ces opérations délicates, nous faisait opérer nous aussi. C'étaient là des moments suprêmes lorsque, une fois éliminés le stuc et la peinture, dissoute la colle qui unissait les épaisseurs de papyrus, on voyait apparaître l'écriture et se révéler quelque beau morceau de texte, complètement possible d'un fragment déjà étudié. Quelle impatience alors, jusqu'à ce que le papyrus eût séché sous pression entre des buvards (pour le conserver plat) et qu'on pût enfin le déchiffrer !

Je n'oublierai jamais le jour où apparurent ainsi des vers de l'Odyssée, un des rares fragments un peu étendus d'un manuscrit d'Homère antérieur à Aristarque. La réaction de P. Jouguet fut immédiate. Je travaillais alors sur l'histoire du texte homérique et de sa transmission : "Comme cela tombe bien, me dit-il. C'est vous qui allez le publier !" Ce fut le sujet de mon premier article, — et l'un des mille cas où je vis P. Jouguet céder, presque sans y penser, à un élève ou à un confrère quelque document de premier ordre, que d'autres auraient gardé jalousement pour eux.

Il aimait nous parler de ses travaux en cours, nous exposer ses conceptions, consulter nos faibles lumières ; s'informer aussi de nos études, de nos projets, de nos problèmes personnels. Causeur d'un charme incomparable, il nous racontait ses souvenirs de Grèce, ses fouilles au Fayoum, faisait vivre dans nos imaginations ce pays d'Égypte dont les papyrus nous donnaient une idée trop sèche et abstraite. C'était surtout en fin d'après-midi, quand la lumière déclinante et les yeux fatigués par le travail à la loupe

invitaient à se détendre, que l'entretien tournait ainsi au bavardage et se prolongeait dans la pénombre. On parlait enfin, toujours devisant. Nous faisons au maître un bout de conduite, en direction du Luxembourg ; quand ce n'était pas lui qui nous reconduisait vers la rue d'Ulm, tout consterné de nous avoir retenus si longtemps et mis en retard pour l'heure du réfectoire...

Tel revit dans mon souvenir Pierre Jouguet, professeur en Sorbonne.

O. GUÉRAUD

UN DIRECTEUR AGRÉABLE

LL faisait bon vivre, à l'Institut français du Caire, sous les ordres de M. Jouguet. Quand je dis "sous les ordres"... c'est simple façon de parler, et très inexacte, car M. Jouguet n'en donnait jamais. En quatre ans, je ne me rappelle pas en avoir reçu un seul. Et il n'en donnait à personne. C'était plaisir de le voir demander quelque chose au plus humble de ses collaborateurs (il ne connaissait, en effet, que des collaborateurs, et le mot "subordonné" ne faisait pas partie de son vocabulaire) : avec quelle gentillesse et quelles circonlocutions ! C'est qu'il voulait pouvoir se dire qu'on lui obéissait, non pas parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, mais parce qu'on l'aimait bien. Il avait besoin de sentir de la bienveillance autour de lui et n'aurait pu vivre au milieu de visages froids, réticents ou hostiles. Quand par hasard il s'en trouvait un (car il y en a toujours : quel directeur n'a eu ses têtes dures ?), il en perdait littéralement le sommeil... Ce n'est pas qu'il n'eût une très haute idée de son autorité ; mais il ne pensait pas que l'autorité, pour être effective, dût se parer de grands airs. Lui, il l'habillait de bonhomie et s'ingéniait à ne pas la faire sentir : aussi ne fut-elle jamais contestée.

De fait, il était dans ce vieux palais de Mounira comme Alkinoos dans son manoir, et régnait par l'amitié.

Dans ses rapports avec nous, il se considérait comme un camarade parmi des camarades, — ayant la rare et double délicatesse de supprimer les distances et de nous laisser le soin de les rétablir. Il paraissait avoir renoncé à toute prérogative directoriale. Quand il empruntait un livre, il l'inscrivait très exactement sur le registre, et s'il rencontrait alors l'un de nous, il sollicitait son autorisation : "Voyez-vous un inconvénient à ce que j'emporte le Bouché-Leclercq ?" Ou encore, quand, en hiver, il venait à la bibliothèque, frileusement enveloppé dans sa robe de chambre, il s'excusait sur son âge d'une tenue aussi indécente... Ce ne sont que des détails, je le sais bien, mais qui, multipliés, développaient dans toute la maison une atmosphère de chaude cordialité. Oui, ce qui faisait le charme de sa direction, c'est qu'il était très proche de nous. Nulle comédie : c'est l'homme, et non le directeur, que l'on atteignait en lui.

Nous admirions qu'il pût mener de front son travail administratif et ses recherches scientifiques. Sa vie était, à cet égard, remarquable d'ordre et de régularité. Quand on arrivait à l'Institut, très tôt le matin, on était sûr d'apercevoir, par la fenêtre, la tête bouclée de notre directeur écrivant à son bureau : c'était pour lui l'heure tranquille de la correspondance, avant l'arrivée de ses collaborateurs immédiats, avant les visites surtout. Jusqu'à une heure, on le pouvait aller voir ; cela l'ennuyait bien souvent, morcelait son temps et son travail. Mais il était là, souriant, complaisant, attentif. Et après un long défilé de visiteurs venus le consulter pour les raisons les plus variées, et quelquefois extravagantes, il se comparait à une pelote sur laquelle on pique des épingles, et se plaignait seulement, avec une bonhomie résignée, qu'on le prît pour le directeur d'une agence de voyages... A une heure, il quittait son bureau :

sa tâche administrative était terminée ; chacun savait, dans la maison, que, l'après-midi, il fallait respecter sa liberté et son travail.

* * *

Mais, parfois, nous le rencontrions à la Bibliothèque. Une porte qui s'ouvre, un pas court et précipité, c'était lui. Il venait prendre un livre, ou vérifier un renseignement ; et souvent, s'il rencontrait l'un de nous, il s'attardait, ou l'emmenait prendre le thé chez lui, pour rien, pour le plaisir de causer.

M. Jouguet avait le génie de la causerie amicale. C'est là qu'on aimait à le connaître et qu'on le retrouvait tout entier, riche, sensible, humain. Quand j'interroge mes souvenirs, ce qui me frappe d'abord, c'est combien sa conversation était peu pédante. Ce papyrologue ne parlait que fort peu de papyrologie. Et cet érudit, dont le moindre article est un modèle d'information exacte et minutieuse, n'avait pas, au fond, la superstition de l'érudition pure. Il savait trop que celle-ci peut s'allier à une notoire médiocrité (que de fois il m'a cité ce recteur à qui M. Bergeret, dans le roman d'Anatole France, fait tristement une visite de Nouvel-An, — dont la tête était bourrée de lettres, mais qui gardait "l'âme d'un illettré" !). Profondément, M. Jouguet était un humaniste et un historien : il aimait la vie et voulait la comprendre et la recréer. C'était un des mouvements familiers de sa pensée d'aller du monde ancien au monde moderne et de vérifier au contact des choses d'aujourd'hui la sagesse et la permanente vérité de ses vieux auteurs. Et partout, fût-ce dans le plus humble débris de papyrus, c'est le problème humain qu'il cherchait à saisir.

C'est dans cette conversation de camarade, toute de détente et de laisser-aller, qu'apparaissait pleinement sa modestie. Non pas cette modestie extérieure, pour le grand public, qui s'exprimait par des boutades amusantes et lui faisait dire qu'il ignorait l'histoire grecque. S'il n'avait eu que cette modestie-là... Mais il en avait une autre, la seule vraie, et qui était une manière impartiale, inquiète, sévère, de se juger soi-même. Et c'était un spectacle singulièrement émouvant que celui de ce savant, assurément un des plus grands de notre temps, dont l'œuvre scientifique rayonnait d'un si grand prestige, qui avait éclairé tant de problèmes obscurs avant lui, — et qui cependant, parce qu'il avait placé très haut son idéal, restait mécontent de soi, et, jugeant son œuvre, en voyait surtout, je n'ose pas dire les imperfections, mais ce qu'elle avait de forcément inachevé.

... Ce que je dois à mon maître Jouguet, ce que j'ai retiré des heures innombrables que j'ai passées à bavarder avec lui, cela ne peut être dit complètement, ni clairement. Car, dans cette dette, comme dans toute chose où le cœur est intéressé, il y a du "je ne sais quoi", et de l'ineffable.

JEAN SCHERER

Professeur de l'Université Fouad Ier

DEIR EL MEDINEH

LORSQUE, en 1928, Monsieur Pierre Jouguet succéda à Monsieur Georges Foucart dans la direction de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, le chantier de fouilles de Deir el Medineh, méthodiquement exploité depuis 1921, venait de connaître plusieurs années presque stériles en trouvailles d'objets, comme il arrive en toute fouille systématique, mais pourtant satisfaisantes au point de vue des résultats archéologiques d'ensemble.

Monsieur Foucart, très averti des possibilités d'avenir de cette concession, ne s'était pas découragé pour autant. Si son successeur n'eût été un illustre helléniste, familiarisé de longue date avec les aléas des champs de fouilles, on eût pu craindre que la rareté temporaire de découvertes à sensation lui fît porter peu d'intérêt à Deir el Medineh ou même lui conseillât son abandon au profit d'un autre site.

C'eût été bien mal connaître la largeur de vues, l'esprit de suite et le courage du nouveau directeur. Sans vouloir prêter l'oreille à d'autres conseils que ceux de sa conscience et de l'intérêt scientifique, il jugea de prime abord la nécessité de poursuivre l'œuvre commencée jusqu'à son complet achèvement, en dépit des alternatives de succès et de malchance et, pour cela, d'augmenter les ressources et le personnel savant affectés à cette concession. On lui doit donc d'avoir, dès sa nomination, apprécié à sa juste valeur ce secteur des cimetières thébains et de lui avoir continué, jusqu'à l'heure de sa retraite, un appui total sans consi-

dération de personne comme aussi des vicissitudes inhérentes à toute entreprise désintéressée. Il en fut récompensé, non seulement par la gratitude affectueuse de la plupart de ses subordonnés, par la vénération sincère de tous les ouvriers indigènes ; mais encore par l'importance des résultats obtenus grâce à la constance de sa sollicitude et aux preuves tangibles qu'il n'a cessé de prodiguer au chantier principal de l'Institut.

Et d'abord, ces résultats, il faut les énumérer, au moins sommairement, car tout le mérite en revient à celui qui fut l'animateur éclairé et généreux des travaux exécutés entre les années 1928 et 1940.

Tout un village antique remontant à la XVIII^e dynastie et dont la vie eut une durée de presque cinq siècles consécutifs, est sorti du linceul de sable qui l'étouffait. Les ruines de ses maisons, entourées par une enceinte, sont assez bien conservées pour que le touriste qui traverse le vallon de Deir el Medineh sur la route en corniche, tracée à son intention par l'Institut français, puisse en embrasser d'un regard tout l'ensemble et en voir les moindres détails. Cette bourgade d'artistes et d'artisans des nécropoles royales du Nouvel Empire est un des rares exemples de ce genre spécial d'agglomérations qui nous soit parvenu en aussi bon état et intégralement. Non seulement il a restitué l'ordonnance des logis, mais encore le mobilier, les ustensiles domestiques, les instruments de travail des hommes et des femmes, les ébauches et les œuvres achevées des artistes et de leurs élèves. Les décombres qui, en Orient, ceinturent toute cité, ont livré une importante collection d'écrits et de dessins sur papyrus, sur tessons de poteries et sur éclats de calcaire qui sont une mine unique de renseignements sur l'histoire, les coutumes de la vie privée, la littérature et la religion.

Le cimetière particulier de la corporation artisanale, entourant le village et s'étageant sur le versant des coteaux qui l'enserrent, a remis au jour plus de quatre cents tombes dont une quarantaine au moins ont gardé dans leurs chapelles, généralement coiffées d'une pyramide, et dans leurs hypogées aux nombreuses salles, des peintures murales et des sculptures qui, chaque année, sollicitent la curiosité de milliers de visiteurs. Quinze tombeaux environ ont été retrouvés absolument intacts, contenant les cercueils, les momies, les meubles et le trousseau funéraire des familles d'ouvriers.

Enfin, toute une série de petits oratoires affectés aux cultes populaires pratiqués par les confréries, recrutées parmi les membres des deux sexes de la corporation, ont accru les connaissances sur les formes particulières de la religion plébèienne.

Tous ces résultats ont obtenu de celui qui en fût la cause première, des marques d'attention dont on ne saurait trop souligner la valeur. Les rapports de fouilles, les documents épigraphiques ont été publiés sans interruption et sans délais avec tout le luxe d'illustration que l'Imprimerie de l'Institut sait leur donner. Une exposition des trouvailles faites sur les chantiers et des relevés opérés par les dessinateurs, consacrait en 1934, dans les salons de Mounira, le travail accompli depuis l'entrée en fonctions de Monsieur Pierre Jouguet.

Ce n'est pas du fond de son bureau du Caire que le Directeur suivait les progrès des fouilles ; chaque année, inspectant avec une égale bienveillance tous les chantiers dont il avait la responsabilité, il faisait à Deir el Medineh un séjour que l'on trouvait toujours trop court, pendant lequel il accompagnait les fouilleurs sur le terrain, écoutant leurs explications, proposant des suggestions qui n'étaient

pas des ordres et acceptant sans faiblir les inconvénients du chantier, la poussière, la chaleur et parfois même les dangers. On se souvient que, visitant la tombe d'une grande prêtresse saïte qu'un de nos camarades était en train de vider, à l'aide d'un treuil et d'une caisse suspendue à une corde, il n'hésita pas à se faire descendre au fond de ce puits de 30 mètres de profondeur et à se confier à cette corde qui, quelques instants après, devait se rompre sous le poids d'une charge de pierres. Pleins d'admiration pour cette preuve de courage et sensibles à cette marque d'encouragement pour les autres, les ouvriers remercièrent Dieu d'avoir évité un accident à leur cher "Moudir Kébir".

Un autre jour, des jeunes gens d'un village voisin, furieux de n'avoir pas été engagés comme travailleurs, se mirent à lapider nos hommes et celui qui les dirigeait. Du haut de la colline de Gournet Marei, en se servant de frondes, ils faisaient pleuvoir les pierres sur ceux qui piochaient dans le fond du vallon. Dès que, de la maison où il travaillait, Monsieur Jouguet se rendit compte du danger couru par nous et nos gens, il dévala avec une rapidité que bien des jeunes eussent difficilement égalée les 40 mètres de pente qui le séparaient de notre groupe et arriva en même temps que nous, grimpant à l'assaut jusqu'au sommet du coteau pour chasser les perturbateurs.

Ces exemples de courage, pris entre tant d'autres, auraient suffi à mériter la grande admiration des ouvriers. Mais le courage va de pair avec la bonté et la charité. Qu'un incendie se déclare un soir dans la maison d'un de nos gens, le premier arrivé sur les lieux est le Directeur de l'Institut français et il ne quitte l'endroit sinistré qu'après avoir, de ses deniers personnels, couvert les dégâts et réconforté les habitants par des mots issus de son cœur.

Si l'un de nos plus vieux serviteurs tombe malade et se trouve en passe de mourir, Monsieur Jouguet accourt à son chevet et laisse dans le misérable gourbi de l'agonisant tous les secours matériels et moraux de son inépuisable charité. Est-il surprenant alors que nos gens aient voué un véritable culte à leur grand bienfaiteur et ami, qu'ils aient manifesté tant de joie chaque fois qu'il honorait Deir el Medineh de sa présence et tant de douleur quand ils apprirent sa soudaine maladie. On pria Dieu pour lui dans les maisons et à la mosquée et, à l'annonce de son prochain départ en France, qui devait être sans retour, le Reis des fouilles et le cuisinier du camp firent à leurs frais le voyage de Louqsor au Caire pour aller, un jour de congé entre deux jours de labeur, lui baiser la main une dernière fois et lui porter l'expression du sincère chagrin de tous ses reconnaissants amis de Gournah.

Quant aux pensionnaires, missionnaires et attachés de l'Institut français, qui, tous lui sont redevables d'une aide effective dans leur carrière, ils n'oublieront pas la cordialité de son accueil, le charme de sa conversation animant les soirées du chantier, la sagesse de ses conseils pour leurs divers travaux. Jusqu'au dernier moment, soucieux du bon renom de la France et de la grande institution qu'il avait si brillamment dirigé pendant douze ans, il employa toute son énergie pour que les fouilles de Deir el Medineh puissent être, malgré certains avis contraires, poussées au maximum vers leur total achèvement.

Pour le chargé de mission de ce chantier désormais autonome et pour tous ses collaborateurs, c'est un pieux et agréable devoir d'exprimer leur profonde reconnaissance à leur grand Directeur.

Et si, par ses efforts, la cause de Deir el Medineh a été gagnée auprès de la Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères et que les tra-

vaux en cours répondent à leurs promesses, le personnel scientifique et les ouvriers en attribueront toute la gloire à celui qu'ils regretteront toujours de n'avoir plus à leur tête et à la mémoire de qui ils dédieront respectueusement l'offrande des résultats de leurs travaux.

B. BRUYÈRE

Directeur des Fouilles de Deir el Medineh.

PIERRE JOUGUET, ÉCRIVAIN

ON a peut-être remarqué que la plupart des études que l'on trouve dans ce numéro sur l'œuvre de Pierre Jouguet historien se rapportent à la période d'avant guerre, soit même à ses travaux d'avant 1914. Et c'est tout naturel. Ses collègues ne pouvaient manquer d'estimer en Pierre Jouguet les dons et les talents du chercheur, de l'organisateur de travaux scientifiques, de l'historien scrupuleux. Et certes, bien loin de nous toute pensée de diminuer en quoi que ce soit les mérites infinis que l'exercice entier des méthodes historiques implique.

Cependant il nous semble qu'on n'a pas assez souligné l'importance et mis en relief le caractère des œuvres historiques de Pierre Jouguet écrites après 1939 et notamment des trois principaux volumes : *L'Athènes de Périclès*, *Une Révolution dans la défaite* et *Trois études sur l'Hellénisme*. Cette nouvelle période de sa création historique se distingue de la précédente par deux faits importants : d'une part Pierre Jouguet n'avait plus à avoir le souci d'accumuler ou de démontrer lui-même de nouveaux faits historiques ; au contraire, puisant à l'immense arsenal de connaissances accumulées durant toute une vie, Pierre Jouguet pouvait avec un certain éloignement embrasser le vaste panorama de l'histoire de la Grèce et de l'Hellénisme et chercher ainsi à découvrir à la lumière de tant de rapprochements une unité ;

d'autre part, la guerre, avec l'immense menace que la barbarie nazie faisait courir à la civilisation, — et qui parut se rapprocher de manière terrible lors des événements de Juin 1940 — en introduisant en Pierre Jouguet de graves préoccupations, ne pouvait manquer de le pousser à rechercher dans l'histoire de la Grèce et des destinées de l'hellénisme un enseignement. Et en effet on voit alors Pierre Jouguet qui aimait l'ancienne Athènes certainement autant que l'actuel Paris, se pencher sur son histoire avec l'angoisse d'une interrogation décisive qu'il voulait, malgré sa passion, rendre sinon sereine, du moins impartiale.

Cette question peut se formuler en deux temps : d'abord à quoi a été due la décadence de la Grèce, comment ce peuple, tellement mieux doué que les autres qu'il pouvait à juste titre les nommer barbares, a-t-il vu si vite s'effriter son pouvoir temporel au point de tomber sous la domination des romains et de mettre en danger son héritage spirituel ; ensuite, phénomène plus étonnant encore, comment la civilisation hellénique, qui promettait de si beaux fruits et qui avait conquis le monde, a-t-elle tourné court, s'est-elle enlisée, fossilisée ? Comment d'une manière générale les civilisations meurent-elles, comment assiste-t-on à cette mort peut-être sans s'en douter, à quels signes reconnaît-on qu'on est en effet témoin de la maladie mortelle d'une civilisation ?

Pourquoi souligner ce que ces interrogations avaient de pathétique pour l'esprit lucide de Pierre Jouguet.

Certes, il connaissait mieux que quiconque le danger d'analogies superficielles et que l'histoire ne se répète jamais exactement. Tout en respectant les faits antiques de son immense probité de savant, sans jamais formuler lui-même des analogies, mais

en laissant à chacun de les imaginer, il ne pouvait s'empêcher de ressentir avec une acuité presque douloureuse leur contenu de sentiments humains, d'événements et de passions qui lui rappelaient en plus d'une circonstance ceux de notre époque. C'était comme l'auscultation d'un médecin qui dans les symptômes mortels d'un malade de génie retrouve les signes qui ne lui sont pas inconnus en lui-même. De là cette force sourdement dramatique qui anime ces trois fresques du monde hellénique.

Dans l'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce (1), Pierre Jouguet montre la première cause, encore lointaine en apparence, des tragédies ultérieures. Elle tient à l'impossibilité pour ainsi dire physiologique d'un accord sincère entre les Cités et d'une unité réelle du monde hellénique.

On oublie trop que pour les grecs que nous envisageons comme une seule nation, chaque cité constituait une patrie. Cette vivacité du sentiment de la Cité est donc la première cause qui va empêcher l'unification du monde hellène. Ceci posé, les deux cités les plus puissantes, Sparte et Athènes visent chacune à l'hégémonie et c'est, de la part de l'une comme de l'autre un véritable impérialisme. C'est là qu'intervient le facteur politique. L'Athènes démocratique se dresse avec un antagonisme particulièrement acharné contre la Sparte royale. Ce sont deux conceptions de la Cité, deux styles de vie, deux *idéologies* qui se heurtent. Et c'est dans ce conflit que la responsabilité de l'Athènes démocratique, et de la démagogie qui l'emportait trop souvent, est particulièrement grave car elle n'a pas su profiter des occasions qui s'offraient à elle, pour unifier, avec moins d'intransigeance, le monde grec autour d'elle. "On voit s'ag-

(1) Editions de *La Revue du Caire*, Le Caire, 1941.

graver de Périclès à Cléon, de Cléon à Cléophon les passions qui l'ont perdue. Le désastre sicilien n'a pas servi de leçon. La démocratie restaurée de 410 sera bien éloignée d'amender le régime et l'on se demande anxieusement s'il pouvait être amendé par les hommes qu'il portait au pouvoir. C'est que, tout en gardant l'indéniable souci de sa grandeur, Athènes n'a cessé de maintenir sa tyrannie dans son Empire et le règne des démagogues dans la cité, et c'est ce qui rendit mortelles les erreurs de jugement de sa diplomatie. Trois fois, au prix de sacrifices dans un Empire qui se détachait d'elle, elle manqua l'occasion d'accepter une paix qui lui aurait donné le répit nécessaire pour refaire ses forces : une première fois après les succès d'Alcibiade dans l'Hellespont, une seconde fois au moment du retour d'Alcibiade, enfin après la victoire inespérée des Arginuses. A tant d'obstination, Lysandre répondit par Aegos Potamos. Mais si les démocrates ont souvent et fâcheusement manqué de perspicacité, de sagesse et, ce qui est encore plus grave, de courage civique, ils n'ont jamais trahi leur patrie"(1). Bien que ces conclusions soient entièrement justifiées par des événements vieux de vingt-cinq siècles, qui peut dire que Pierre Jouguet, en écrivant que la démocratie athénienne a été perdue par sa démagogie, ne pensait pas aux faiblesses manifestes de la IIIe. République ? "Serait-ce donc une condition inévitable dans les démocraties, que les politiques, commençant en partisans, s'enlèvent à tout jamais la faculté de finir en véritables hommes d'État ?" (2).

Dans "*Une Révolution dans la défaite*"(3), on assiste au déchaînement d'autres antagonismes poli-

(1) *Une Révolution dans la défaite*, p. 67.

(2) *L'Athènes de Périclès*, p. 88.

(3) Ed. de *La Revue du Caire*, Le Caire 1942.

tiques et des luttes de classe à l'intérieur de la Cité, au point que les deux parties n'hésitent pas à faire appel contre leurs concitoyens aux étrangers et même aux barbares. La formule politique à laquelle on est attaché et les intérêts de sa classe prennent le pas désormais dans l'esprit des athéniens sur la notion de cité. S'il se forme alors une unité spirituelle à travers les cités de Grèce et qui dépasse la cité, c'est l'unité des partisans de l'oligarchie d'une part, de la démocratie d'autre part. Ce conflit se résoudra plus tard par le triomphe militaire de Sparte qui ayant unifié la Grèce pourra conquérir le monde.

* *

Les Trois Études sur l'Hellénisme (1) sont consacrées successivement à *L'Empire d'Alexandre*, à *l'État Égyptien Ptolémaïque*, enfin au *Rôle d'Alexandrie*. Après les triomphes d'Alexandre l'hellénisme a conquis le monde et par là-même il se trouve devant des problèmes entièrement nouveaux qui sortent du cadre de la lutte traditionnelle des cités et des partis de la politique grecque et qui exigent des solutions sur un plan entièrement nouveau.

Pierre Jouguet montre qu'Alexandre n'était pas moins grand politique que prestigieux capitaine. Le premier il a conçu nettement l'idée d'*Empire Universel* et saisi les nécessités internes qu'elle impliquait. Il a vu que la seule conquête militaire ne constituait qu'un édifice fragile. Il fallait que les pays conquis, en l'occurrence l'Orient depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, puissent vraiment participer à la vie de l'Empire et peu à peu s'intégrer à son tout. Mais encore fallait-il que cet Empire possédât une unité non seulement administrative

(1) Publications de l'Université d'Alexandrie, 1944.

mais religieuse et mystique. Pour les Égyptiens, par exemple, Alexandre ne pouvait apparaître comme un roi légitime, que s'il embrassait leur religion, que s'il était sacré Pharaon, et tel semble avoir été le but de son voyage à l'oasis d'Ammon. Il en allait de même pour les autres peuples de l'Orient. Seulement dans cette voie Alexandre n'était pas libre de s'engager. Il se heurtait à la résistance des Grecs et des Macédoniens. L'esprit hellénique et surtout les mœurs hellènes n'avaient pas atteint à cette grandiose conception de l'Empire universel qui se mirait dans les yeux rêveurs d'Alexandre. Les Grecs étaient au contraire attachés à l'organisation des Cités. Et puis, à leurs yeux les peuples conquis étaient des "barbares", c'est-à-dire, comme le soutenaient alors les plus grands esprits, des "esclaves naturels". On comprend que les efforts d'Alexandre pour assimiler les religions et les mœurs politiques de l'Orient se soient heurtés à l'incompréhension des Grecs. Des incidents symboliques en témoignent, notamment la fameuse "révolte des pages". Dans le procès qui suivit, Alexandre essaya d'expliquer à ses compatriotes l'ampleur de ses vues politiques. Mais les Grecs, incapables de réaliser leur unité intérieure, même sous forme de fédération, ne pouvaient entrer dans les vues de leur chef. Cette superbe conception d'Alexandre, cette intuition de l'Unité mystique d'un Empire Universel où la culture hellénique prédominerait, place Alexandre bien au-dessus des capitaines de l'Histoire, parmi les philosophes et les poètes de génie qui concevaient en ces temps des Univers et leur unité. Son *cosmos*, il l'invente lui aussi, mais il le voit dans la réalité humaine religieuse, politique, militaire et alors que les philosophes le composaient d'eau, d'air et de feu, il le compose d'Orient et d'hellénisme. L'élève d'Aris-

tote se montrait le plus original et le plus profond de ses disciples et dépassait de très loin la *Politique* de son Maître puisqu'il conçoit une *Œcuménique*, — c'est la différence d'une politique "close" à une politique "ouverte".—Mais en un autre sens ne peut-on pas dire qu'il trahissait dangereusement l'idéal hellénique et que la réaction hostile des Grecs était en réalité, malgré l'étroitesse de leur vues, la réaction biologique d'un peuple et d'une civilisation, qui ne font qu'un alors, devant un danger mortel instinctivement senti? Cette espèce de répulsion et même d'horreur sacrée que le Grec ressentait sans doute, n'était-elle pas une de ces réactions de défense presque somnambulique du "génie de l'espèce" contre une adultération de ses qualités les plus essentielles? Le réflexe fruste du Grec était peut-être plus *juste* que l'intuition prodigieuse et la logique transcendante d'Alexandre. Celui-ci certes, allait maintenir son point de vue, et c'était naturel. L'intuition de l'Unité mystique de l'Empire Universel à culture hellénique l'emplissait, comme toutes les intuitions, de certitude, de joie et d'une énergie inépuisable tournée vers l'action. Et puis, c'est en lui que cette unité était appelée à se réaliser d'abord, et c'est là une perspective tellement grandiose que même la poitrine d'Alexandre pouvait se gonfler d'orgueil et d'ambition. Enfin il avait le sentiment de servir l'intérêt de la Grèce et de transmettre à la postérité hellénique un monde qu'il aurait inventé et dont elle serait maîtresse. La réaction des Grecs, il devait l'apercevoir du haut de la supériorité authentique de son génie comme un manque d'envergure et de souffle, un préjugé des temps. A ses regrets, à son irritation devait se mêler la compréhension et l'indulgence intime de l'homme supérieur:—"Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils

font!" Et cependant cette étroitesse de l'esprit grec était plus sage que la sagesse d'Alexandre. Lorsqu'il compose un univers d'eau, d'air et de feu, aucun danger ne menace le philosophe et si sa logique ne se soutient pas dans tous les détails et ne va pas jusqu'aux conséquences ultimes, il n'y paraît pas. Mais Alexandre travaillait dans le vivant, il ne se contentait pas de penser son cosmos, il le façonnait, il taillait dans l'étoffe humaine, il se livrait avec passion à la première et à la plus formidable tentative de *cosmologie expérimentale*. Après, il faudra attendre la conception de la "chrétienté" au Moyen-Age et surtout la philosophie allemande contemporaine pour trouver le même plan de pensée : et on constate avec curiosité que aussi bien avec Fichte et les théoriciens du nationalisme allemand qu'avec Marx et ses disciples, on retrouve la même cosmologie expérimentale et on aboutit à la même conception d'un Empire Universel idéalisé, la même œcuménique transcendante. Sur le plan de la cosmologie expérimentale l'intelligence ne saurait tout prévoir, parce que l'objet est trop vaste et qu'il n'est pas dit qu'il soit logique sur toute sa surface. Aucune raison humaine ne pouvait, sans doute, imaginer que cette fusion de l'Hellénisme et de l'Orient, rêvée par Alexandre, allait engendrer pour l'âme hellénique cette catastrophe que l'instinct de chaque grec pressentait, cependant, lorsqu'il revêtait les actes d'Alexandre d'une allure sacrilège.

D'ailleurs, Alexandre n'a pu achever l'œcumène et ce qui en était réalisé allait se fragmenter à sa mort. Pierre Jouguet suit attentivement, à travers la division de l'Empire, la survie de l'idée d'une fusion de l'Orient et de l'Hellénisme.

Nulla part cette conception n'est plus nette que chez les Ptolémées. Ceux-ci comprendront la néces-

sité politique d'une telle fusion et essaieront même de créer des divinités hybrides, à la fois égyptiennes et grecques. Ils ne réussirent cependant pas à réaliser une harmonie réelle entre les Égyptiens et les Grecs : il n'y eut jamais d'égalité ni dans les lois ni dans les mœurs. Mais, ce dont ne se rendaient pas compte les Grecs eux-mêmes c'est qu'ils changeaient imperceptiblement au contact des peuples orientaux...

Enfin, rétrécissant encore le cercle d'application de l'idée qui donne l'unité à cet ouvrage, l'éminent historien en suit la réalisation et les déboires dans la Cité d'Alexandrie, la plus belle matérialisation de l'intuition du grand Chef, capitale à la fois de l'Orient et de l'Hellénisme. Cette Alexandrie, pourtant, malgré ses Ptolémées, malgré ses richesses et sa puissance, ses jeux, ses temples, ses sculpteurs, ses courtisanes, ses philosophes et ses poètes, malgré la séduction qu'elle tient à ce mélange d'esprit grec et oriental, n'est-elle pas une superbe faillite ? C'est bien ce que Pierre Jouguet nous invite à penser. La civilisation alexandrine, si brillante à ses débuts, si riche en promesses ne va pas tarder à perdre de sa sève, à s'étioler. Et, puisqu'elle est devenue la capitale de la civilisation hellénique, en Grèce même la civilisation antique se meurt peu à peu. "Quand on étudie les premiers siècles de cette période de l'hellénisme on reste frappé de surprise, que tant de promesses n'aient donné de si beaux fruits que pour une saison. Quels eussent été les destins de l'humanité si les générations suivantes avaient pu suivre avec constance les pas de tous ces admirables chercheurs... Jusqu'où la pensée antique se serait-elle élevée, si le développement de ce beau rationalisme hellénique ne s'était ralenti, puis presque arrêté ? Son élan semblait lui faire devancer les temps modernes et, par ses progrès dans les voies de la connaissance théorique, qui assure seule

l'efficacité des applications, il aurait pu mettre entre les mains des peuples civilisés les moyens de résister aux hordes barbares du IV^e et du V^e siècles après J.-C." (1). On voit jusqu'où Pierre Jouguet pousse ses conclusions. Le cours de vingt siècles d'histoire auraient pu être changé et la science qui n'a retrouvé la voie du rationalisme qu'après la critique cartésienne, aurait pu se développer au lieu des XIX^e et XX^e siècles dans les premiers temps du christianisme.

Qu'est-ce qui a détourné l'histoire d'un lit qui paraissait tracé ? La réponse apparaît maintenant, au lecteur des *Trois Études* : le rêve prodigieux d'Alexandre. Ce que l'intuition et la logique du Macédonien n'avaient pas prévu, c'était justement la contamination de l'âme grecque par l'âme orientale.

Cette éventualité était strictement impensable pour les fiers contemporains des Platon et des Aristote et on ne saurait faire grief à Alexandre de n'avoir pas prévu que la pensée des "barbares" allait introduire des germes mortels dans le rationalisme hellénique. Certes, en face de ce désastre on peut aligner les avantages qui sont nés de cette fusion de l'Orient et du génie grec, comme aussi de l'idée d'Empire universel. Les philosophies universalistes telles que celle des stoïciens, le cosmopolitisme, feront germer l'idée du genre humain ; plus tard, surtout, l'apparition de la charité chrétienne dans un milieu de culture hellénique aura les plus profondes conséquences ; enfin fleurira le mysticisme d'un Plotin. Mais l'équilibre et la pureté du rationalisme grec sont à jamais compromis. Le souffle dyonisiaque de l'Orient a bouleversé l'harmonie trop parfaite de la lyre apollinienne. Et, comme l'a vu Nietzsche, depuis lors le monde est

(1) P. Jouguet, *Trois études sur l'Hellénisme*, p. 132-134.

à la recherche d'un nouvel équilibre entre ces deux principes.

L'humanité est toujours à la recherche d'un Empire Universel et elle tente encore vainement de concilier la rationalité grecque et l'héritage oriental.

Il est parfaitement vain, certes, d'épiloguer sur des événements vieux de vingt-trois siècles et de vouloir refaire le cours de l'histoire, si ce n'est toutefois, pour en tirer, avec l'éminent savant dont nous cherchons à suivre la pensée, des enseignements pour nos temps : "Il semble que ce soit une faiblesse trop naturelle au pauvre esprit humain de n'admettre des dons nouveaux qu'au prix de quelque dommage. Mais c'est cette faiblesse qu'il faudrait expliquer. Que devient-elle, si de criminelles catastrophes, comme celles qui bouleversent si souvent la vie des civilisations, entraînent dans les ruines l'élite des nations de la terre, et comment ne pas se demander avec angoisse si la barbarie soi-disant scientifique de notre temps, et qui engendre tant de régimes à la fois funestes à la dignité de la personne humaine et à la spéculation désintéressée, ne prépare pas aux trésors, que le génie des derniers siècles avait accumulés et que l'on croyait garantis par la valeur universelle de la science rationnelle, un irréparable désastre, pareil à celui que l'histoire du monde antique nous oblige à constater ?" (1).

Ainsi, par ce remarquable ouvrage, Pierre Jouguet terminait le cycle de ses méditations sur les causes qui ont précipité la faillite de l'hellénisme et qui ont entraîné la mort de la civilisation antique.

Ces causes, Pierre Jouguet les découvre d'abord dans l'impossibilité pour ainsi dire physiologique d'un accord entre les Cités, d'une unité politique sincère

(1) P. Jouguet, *Trois études sur l'Hellénisme*. p. 136.

du monde hellénique ; ensuite dans les oppositions politiques et les antagonismes de classe si violents que les deux parties n'hésitent pas à faire appel contre leurs frères aux étrangers ; enfin, à la prodigieuse aventure d'Alexandre qui, en dispersant l'hellénisme a étiré ses forces et rendue moins dense son âme, plus perméable aux influences de l'Orient.

*
* *

Ce que nous ne pouvons communiquer à notre lecteur c'est la magie du style qui anime les pages de *l'Athènes de Périclès*, de *Une Révolution dans la défaite* et des *Trois Études sur l'Hellénisme*, d'une vie palpitante. Style d'une pureté toute classique mais en même temps d'une vigueur et d'une discrète poésie qui raniment l'histoire et font revivre sous nos yeux non seulement les événements mais les sentiments et les pensées, les passions qui agitaient les hommes de jadis. — Quelle différence avec les lourds ouvrages d'un mortel ennui qu'une certaine école historique considère comme l'idéal de la science ! *L'Athènes de Périclès* compte une centaine de pages, *Une Révolution dans la défaite* soixante-douze. Ce sont deux purs bijoux ou chaque phrase contribue à nous faire pénétrer dans l'esprit des temps, ou chaque mot dépeint avec vivacité les conflits des âmes. On n'y pourrait rien ajouter et rien retrancher, comme à un poème parfait. L'équilibre des chapitres, la distribution des rôles historiques selon leur importance, la mise en scène de l'ensemble et l'éclairage des épisodes particuliers, une atmosphère dramatique suscitée sans moyens artificiels par la tension même de l'enjeu politique et la part qu'y prennent les personnages, les colorations sobres, les ombres et les éclaircies dans la composition du tableau des inté-

rêts et des passions, tout cela est d'un maître qui égale les plus grands.

Au point de vue littéraire il est certain que la vraie histoire — car il ne s'agit nullement ici du genre facile de l'histoire romancée — n'a jamais atteint plus haut, pas même chez Michelet. On n'a pas encore rendu assez justice à ces deux œuvres, (qui pourraient n'en faire qu'une), dont l'inspiration émouvante en même temps que la rigueur scientifique des fondations et l'objectivité parfaite de la réalisation font un des textes historiques au souffle le plus soutenu, le plus âpre et cependant le plus serein que nous connaissions. Une sorte d'épopée impartiale ou de tragédie antique où le destin mène où il veut des acteurs qui croient s'agiter pour leurs intérêts ou leurs passions. Cela est d'un très grand art mais jailli sans aucun artifice, comme d'une méditation personnelle, dense, brève, lucide et où l'on entend vaguement dans l'antiquité résonner l'écho des passions de notre temps.— *Les Trois Etudes sur l'Hellénisme* sont d'une autre venue, d'un rythme plus ample, plus lent moins dramatique. Mais la perfection extérieure du style conserve la même pureté classique, une grandeur et une simplicité réellement attiques.

*
* *

Et voilà pourquoi à notre sens, si l'admiration témoignée à Pierre Jouguet pour ses qualités de chercheur, pour ses capacités d'organisateur, pour ses travaux historiques d'un caractère plus universitaire est certes, amplement méritée il serait injuste de ne pas attacher sur le plan de la création littéraire en même temps qu'historique une importance particulière à ces œuvres dont nous avons cherché à évoquer les qualités.

ALEXANDRE PAPADOPOULO.

LA PRÉFACE DE : UNE REVOLUTION DANS LA DÉFAITE

C'EST encore une conférence au *Cercle thomiste* qui est à l'origine de ces études athéniennes et sans doute n'aurais-je pas songé à traiter un sujet, qui n'est pas neuf, si je n'y avais été porté par mon enseignement à l'Université égyptienne.

Révolution dans la défaite ! Au mois d'octobre 1940 ces mots n'ont pas laissé d'effaroucher et m'ont privé, m'a-t-on dit, de quelques auditeurs. Je ne parle pas de ces personnes auxquelles leur situation officielle fait une sorte de devoir de fermer les oreilles à certaines vérités, fussent-elles vieilles de vingt-cinq siècles. Mais parmi mes compatriotes dégagés de cette servitude plusieurs se seraient abstenus devant un titre qu'ils jugeaient "agressif". Puisque je l'ai repris, je me vois dans l'obligation de l'expliquer.

Si, comme plusieurs l'ont cru, j'avais voulu écrire un pamphlet politique, dans un temps où la franchise, pour se faire accepter, n'a guère accoutumé de s'embarrasser des bienséances, quel besoin aurais-je eu de m'envelopper d'une toge ou d'un himation ? Comme le dit Molière, les anciens sont les anciens et nous sommes les gens de maintenant : il n'y a plus aucune chance de convaincre nos contemporains, si généralement étrangers à l'humanisme classique, par une éloquence empruntée aux *Conciones*. Mais si d'autres, dans la crainte des entraînements de ma parole, ont reculé, par une sorte de

pudeur, devant les réflexions sévères auxquelles les mots de révolution et de défaite les invitaient manifestement, j'admirerai tant de délicatesse, et j'avouerai qu'ils n'ont pas mal deviné les intentions secrètes de mon discours.

Trois siècles de critique positive nous ont en effet appris que l'histoire antique n'a pas obéi à d'autres lois que l'histoire de notre temps. Dans ce microcosme d'Athènes les mêmes problèmes nous apparaissent avec des données plus nettes que dans le monde démesuré et complexe où nous vivons ! Le passé et le présent s'éclairent l'un par l'autre, et se donnent, si je puis dire, de mutuelles leçons. Seulement il s'agit de les entendre. L'histoire ne se répète jamais dans tous les détails et la grande année des Pythagoriciens est allée rejoindre bien de vieilles illusions. Ce serait donc peine perdue de mettre des noms contemporains sous ceux de Thérémène, Critias, Thrasybule, Lysandre dont j'ai tenté d'apprécier le rôle et l'on évitera d'assimiler complètement les nations modernes aux cités antiques. Mais à la fin du Ve. siècle, il est arrivé que la démocratie radicale — je veux dire celle qui met les caprices du peuple au-dessus des lois — a mené une République aux abîmes, que l'opposition, depuis longtemps prête à trahir, a fourni, au gré de l'ennemi vainqueur, le gouvernement qui devait sceller la servitude de la patrie, que la politique des oligarques a profité de la défaite pour instaurer la sanglante tyrannie du régime de son choix, enfin qu'un groupe d'exilés, pour n'avoir pas désespéré et pour avoir osé reprendre les armes, a provoqué la résurrection de la cité. Qui pourrait nier que des événements comparables, enchaînés par la même terrible logique, se soient passés et risquent de se passer dans un pays et dans un temps qui nous touchent plus directement ? Le lecteur verra par

lui-même quels enseignements on peut tirer d'une comparaison que je lui laisse le soin de faire.

Si mes auditeurs ne reconnaissent pas la conférence qu'ils ont entendue, ils en retrouveront du moins l'esprit. Malgré l'insuffisance des secours bibliographiques, dont les circonstances m'ont presque entièrement privé, j'ai donné plus de place, dans la première partie, à des questions critiques très controversées, que j'espère, malgré tout, avoir exposées dans leurs grandes lignes avec une clarté et une exactitude suffisantes. Mais en général j'ai écarté tout appareil d'érudition. Le lecteur de bonne foi avouera, j'en suis certain, que, ni dans mes récits ni dans mes jugements, sous réserve des fautes et des oublis que j'ai pu commettre, les préoccupations qui me hantaient n'ont jamais fait dévier ma plume de la ligne que les textes anciens lui traçaient. Il n'y a pas une page de ce petit écrit à propos de laquelle je n'aurais pu me dire, en retournant le précepte d'Aristippe pour m'en faire une devise : *Non mihi res sed me rebus subjungere conor.*

PIERRE JOUGUET

MON AMI, PIERRE JOUGUET

Par suite d'un défaut technique l'émouvant discours prononcé par le S.E. le Dr. Taha Hussein Bey, Ministre de l'Instruction Publique d'Égypte, à la séance des Amitiés Françaises consacrée à la mémoire de Pierre Jouguet ne put être enregistré. Le Dr. Taha Hussein avait parlé sans texte, sans notes, laissant l'inspiration à son amitié. Nous tachons de donner ici le sens général de cette allocution, qui fut dite comme une confidence et qui pénétra toute l'assistance d'une profonde émotion.

“**I**L n'est pas commode de parler de Pierre Jouguet. Pierre Jouguet était mon ami et je dois avouer que lorsque je perds un ami, je perds aussi tous mes moyens pour parler de lui.”

Le Dr. Taha Hussein évoque alors en mots simples mais miraculeusement justes l'intelligence pénétrante et le caractère de son ami. “J'ai admiré la conscience professionnelle de Pierre Jouguet, cette conscience d'universitaire français qui ne pense qu'à la science, à ses étudiants et à son métier.” Il évoque Pierre Jouguet malade, qui, ne pouvant se rendre à l'Université appelait ses étudiants à son chevet “pour faire,” disait-il, “un peu de grec avec eux”.

“L'intelligence pénétrante” de Pierre Jouguet, sa vaste culture s'accompagnaient d'une modestie presque légendaire : “Dans ses rapports, avec les étudiants”, dit le Dr. Taha Hussein, “il parlait comme l'un d'entre

eux, peut-être avec un peu moins d'assurance. Je le plaisantais souvent : tout le monde sait, lui disais-je, que vous ne connaissez ni le latin ni le grec. Il reste à savoir si vous connaissez le français..."

Dans sa conclusion, le Dr. Taha Hussein a rappelé les services que Pierre Jouguet a rendus à l'Égypte :

"Il a formé une jeune génération de professeurs et d'hellénistes qui ont eu le bonheur de travailler à ses côtés. Il a donc servi l'Égypte moderne en prenant une part essentielle à sa formation intellectuelle.

"Toute sa vie de savant, il l'a, d'autre part, consacrée à l'Histoire de l'Égypte... A ce serviteur de l'Égypte moderne et de l'Égypte ancienne, c'est en tant qu'ami, que collègue et, je pourrais dire, en tant qu'élève, que j'apporte l'hommage de l'Université et de la jeunesse égyptiennes.

"Mais je suis heureux de parler en ma qualité de ministre, représentant le Gouvernement Égyptien, pour apporter aussi à Pierre Jouguet, l'hommage de l'Égypte reconnaissante."

TAHA HUSSEIN

Ministre de l'Instruction Publique d'Égypte.

PIERRE JOUGUET, EGYPTOLOGUE

U ne des qualités de Pierre Jouguet était, parmi tant d'autres, sa modestie.

A l'en croire—et il était sincère en le disant—, il n'aurait rien su, pas même le grec.

Mais tel était, à son insu, le rayonnement de son savoir profond qu'il a toujours fait mentir la boutade : *La modestie sincère est un suicide : on est toujours pris au mot.*

Personne n'a jamais pris au mot Pierre Jouguet sur ce chapitre.

*
* *

Il est pourtant un cas dans lequel les affirmations de la modestie de Pierre Jouguet ont rencontré parfois un semblant de croyance. C'est quant il affirmait n'être point égyptologue.

Egyptologue au sens étroit du mot, c'est à dire celui de savant spécialisé dans cette étude de l'Égypte pharaonique dont le symbole, aux yeux du grand public, est la publication et le déchiffrement de textes hiéroglyphiques, Pierre Jouguet, c'est vrai, ne l'était pas.

Mais c'est là un sens étriqué imposé au mot "égyptologue", si on entend par là quelqu'un qui s'adonne à l'étude de l'Égypte ancienne.

L'Égypte ancienne s'est mise, à la fin de son histoire, à parler grec pour son administration et dans ses classes cultivées.

Etudier cette période, n'est-ce pas néanmoins faire acte d'égyptologue ?

D'autant plus qu'en changeant de langage, la vieille Egypte n'avait guère au fond changé de mentalité. Sous le vernis gréco-romain qu'il lui plaisait de se donner, on décèle facilement, mêlées aux conceptions introduites avec les conquérants, une foule de tendances, d'idées et d'institutions qui continuaient la tradition, plusieurs fois millénaire, du terroir et qui établissaient une liaison intime entre l'Egypte des Pharaons et celle des Ptolémées ou des Césars. L'Egypte dont la haute culture et les institutions politiques ont parlé grec était restée tributaire pour mille détails de l'Egypte pharaonique.

L'étude de ces deux Egyptes antiques est inextricablement mêlée.

Celle de la pharaonique apporte à celle de la grecque la connaissance de ses sources, mais celle de la grecque rend à son tour à celle de la pharaonique le service de l'éclairer en transposant beaucoup de ses idées dans une langue mieux connue de nous, plus appropriée à nos conceptions et s'exprimant dans un nombre impressionnant de témoins.

*
* *

Il est naturel que tout papyrologue, — tel est en effet le nom, d'après le plus grand nombre des documents qu'il a à son service, que l'on donne aux historiens de l'Egypte grecque et que Pierre Jouquet revendiquait pour lui-même —, s'efforce, pour pouvoir établir d'utiles comparaisons, d'acquérir une connaissance directe de la civilisation pharaonique, en se familiarisant pour commencer avec son écriture. Par là, sans devenir pour cela un spécialiste, il se fait égyptologue au sens plus strict du terme.

Or sur ce point la modestie de Pierre Jouguet a réussi à donner totalement le change.

Tout le monde l'ignore, mais en réalité Pierre Jouguet savait beaucoup mieux lire les hiéroglyphes qu'il ne le laissait généralement voir.

En voici la preuve.

Lorsque j'arrivai, en 1918, comme étudiant d'égyptologie à Paris, j'eus l'étonnement de rencontrer sur les mêmes bancs que moi, aux leçons qu'Alexandre Moret professait cette année-là à l'École des Hautes-Études sur la religion égyptienne, Pierre Jouguet lui-même, de qui j'étais l'élève à l'Institut de Papyrologie.

Moret commentait, au cours d'une première heure, les Textes des Pyramides et, pendant une deuxième, il expliquait en détail les décrets ptolémaïques de Canope et de Rosette, dont on possède à la fois la version hiéroglyphique et la grecque.

Pierre Jouguet suivait régulièrement les deux cours.

Dans la confrontation de textes de la deuxième heure, Moret faisait constamment appel aux lumières de son ami Jouguet. Les deux éminents maîtres mettaient en commun leurs ressources : Moret sa connaissance inégalable de la religion égyptienne et son sens si sûr d'historien ; Jouguet sa science approfondie de la langue et de la pensée grecques. Cette collaboration donna lieu cette année-là et la suivante à des cours d'un intérêt extraordinaire.

Mais elle nous prouva aussi à tous que, quoi que Jouguet pût prétendre de son ignorance de l'égyptien ancien, il en savait assez pour suivre d'abord Moret dans toutes ses explications, parfois difficiles, sur les Textes des Pyramides et pour entrer ensuite en discussion avec lui, sans avoir besoin d'éclaircissements supplémentaires, sur les équivalences à établir

entre le sens du texte égyptien et celui du texte grec des decrets ptolémaïques.

*
* *

D'autres ont dit ou diront ailleurs les services éminents que le savant, le maître et l'ami dont nous regrettons la perte a rendu à la science dans le domaine où il était une autorité incontestée, l'histoire et la papyrologie grecques d'Egypte.

Mais le monument que nous nous réunissons pour élever à sa mémoire serait incomplet, si l'égyptologie ne proclamait la reconnaissance qu'elle lui voue pour les services qu'il lui a rendus dans une de ses provinces limites, mais qui fait bien partie intégrante de son domaine, et si elle n'affirmait, contre sa modestie, qu'il a été réellement un des siens, un égyptologue, et même, à sa façon, un grand égyptologue.

ETIENNE DRIOTON

Directeur général des Antiquités Egyptiennes.

Président de l'Institut d'Egypte

Président de l'Institut de Papyrologie.

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

Discours prononcé à la Séance des Amitiés françaises du Caire, consacrée à Pierre Jouguet, le Mercredi, 18 Janvier 1950.

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'au printemps dernier, Pierre Jouguet, atteint par la cruelle maladie qui devait l'emporter si vite, nous annonça son prochain départ pour la France, nous avons pensé qu'il serait juste et bien que fût rendu aux Amitiés françaises un hommage public de reconnaissance, d'admiration et d'affection à ce savant illustre qui avait consacré une longue vie de travail à la France et à l'Egypte. Deux raisons nous empêchèrent de réaliser ce projet. La première était l'état de santé de notre ami déjà trop grave pour qu'il lui fût permis de participer à une telle cérémonie. La seconde notre désir de lui laisser ignorer le plus longtemps possible notre inquiétude, de ne rien faire qui pût lui faire croire que nous avions perdu l'espoir de le voir jamais revenir sur la terre d'Egypte. Il fallait le laisser partir en lui disant encore : "Ce n'est qu'un au revoir..."

Le cœur serré, les larmes aux yeux, sur le pont de ce vieux bateau "Soudan" qui fut ici sa dernière demeure nous lui avons donc dit cet "au revoir" ; mais nous savions que c'était dans l'éternité que nous lui donnions rendez-vous. Quelques semaines plus tard en effet, la maladie s'était aggravée avec une

rapidité foudroyante et après quelques jours d'affreuse souffrance, heureusement entouré de la chère compagne de sa vie, de ses enfants, en particulier de notre ami Philippe Lauer que nous sommes heureux et émus de voir ce soir au milieu de nous, de ses petits enfants et de quelques amis français et égyptiens alors présents à Paris, Pierre Jouguet a rendu à Dieu sa grande âme ; cette âme forte comme celle d'un homme mais restée pure comme celle d'un enfant et que la souffrance des derniers mois, héroïquement supportée, avait encore affinée et purifiée.

Nous l'avons pleuré. Et nous ne cesserons jamais de regretter cet homme incomparable. Pourtant, devant une mort si belle venant dignement couronner une si belle vie, je ne puis m'empêcher d'éprouver des sentiments d'une grande sérénité. Pierre Jouguet à qui tant de grâces avaient été données a connu encore ces deux grâces suprêmes : celle d'une très longue vie qui lui a permis de mener très loin sa tâche humaine, celle d'une vieillesse intacte qui a fait de lui jusqu'au dernier jour une image vivante de la jeunesse spirituelle. Celui que nous avons perdu n'était ni un de ces êtres pleins d'espérances qui disparaissent de ce monde avant d'avoir pu donner leur mesure, ni un de ces misérables vieillards qui, après avoir brillé parmi les hommes, leur donnent le douloureux spectacle de leur décrépitude. Réalisant à plein le sens du beau mot latin "defunctus", il a quitté la terre après avoir pleinement rempli sa tâche d'homme. Devant sa mort, comme devant sa vie ceux qui l'ont aimé ne peuvent que rendre grâces.

Il leur reste pourtant un devoir à accomplir, celui de célébrer sa mémoire, de maintenir vivante sa présence ici-bas. Et c'est la pensée qui nous a guidés lorsque nous avons organisé la réunion de ce soir. Celle-ci sera, comme il convient en un tel lieu,

tout à fait simple, nullement officielle. Si notre illustre ami Son Excellence le Docteur Taha Hussein Bey se trouve ici ce soir, ce n'est pas en sa qualité de Ministre de l'Instruction publique. Lorsque nous l'avons invité à prendre la parole il n'était pas encore question qu'une aussi haute charge lui fût confiée ; mais nous pensions qu'il était mieux désigné que personne pour rendre au nom de l'Egypte un dernier hommage à Pierre Jouguet car il est à la fois l'une des plus hautes autorités spirituelles de ce pays et l'un des plus fidèles amis égyptiens de Pierre Jouguet. Si sa voix prend aujourd'hui une autorité plus grande parce qu'elle est celle d'un des représentants du nouveau Gouvernement de Sa Majesté Farouk Ier, personne parmi nous ne songera à s'en plaindre. Pour ma part, au nom des Amitiés Françaises je tiens à dire que j'en suis profondément heureux et fier.

A cette voix, deux autres se joindront : celle du Docteur Drioton qui était l'homme le plus autorisé pour retracer la carrière du savant, celle surtout de l'Égyptologue, et celle de M. Stavrinos qui nous rappellera que cet helléniste passionné a toujours aimé non seulement la Grèce antique, celle des poètes, des artistes et des archéologues, mais aussi la Grèce d'aujourd'hui qui parmi tant de deuils et de ruines continue d'offrir au monde le spectacle d'une miraculeuse vitalité. Ainsi, vous le voyez, cette brève réunion sera tout entière placée sous le signe de l'Amitié.

Quant à moi, bien que dès nos premières rencontres, j'aie éprouvé pour cet homme aux yeux rayonnants de bonté, au rire éclatant de jeunesse, à la crinière léonine toute ruisselante de force et de beauté un irrésistible élan d'affection ; bien qu'il ait répondu à cet élan, avec sa générosité habituelle, par une sympathie fraternelle de grand aîné, et qu'ainsi je sois au-

torisé à me dire moi aussi son ami ; je me sens très indigne d'ajouter ma voix à celles que vous allez entendre. Cependant, avant de passer la parole, je voudrais rendre notre grand ami présent parmi nous ce soir d'une manière aussi sensible que possible et pour cela je vais relire devant vous quelques brefs fragments de ces messages qu'il prononça en cette ville en des heures dramatiques. Cette lecture sera la meilleure manière pour les amitiés françaises qui furent fondées en ces mêmes heures, de rendre hommage à un homme qui, dès la première heure, compta parmi leurs animateurs et de rappeler quel grand patriote fut ce grand savant.

Né à la veille de la guerre de 70, ayant vécu les deux grands drames qui mirent en jeu le salut de la France en 14-18 puis en 39-45, Pierre Jouguet n'a guère cessé tout au long de sa vie de ressentir en son cœur des sentiments alternés d'angoisse et d'espérance en face de la destinée de sa Patrie. Et cela lui permit d'approfondir les raisons de son amour pour elle. Il aimait la France non seulement parce qu'elle était son pays, celui de ses Pères, celui de ses souvenirs d'enfance, celui auquel il devait toutes les richesses de son âme ; il l'aimait surtout parcequ'il voyait en elle, comme dans la Grèce, l'un des phares spirituels de l'Humanité. Il la croyait nécessaire au monde ; il la jugeait investie d'une mission spirituelle irremplaçable : celle de rappeler au monde (qui tend de plus en plus à l'oublier) qu'il n'y a pas de vie humaine digne de ce nom sans une complète liberté spirituelle.

BERNARD GUYON

*Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université Fouad Ier.*

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

Allocution lue à la séance d'Hommage à Pierre Jouguet organisée par les Amitiés Françaises du Caire le 13 Janvier 1950

JE me souviens avoir vu, en Grèce, un bas relief sur lequel figurait un Dieu qui, d'une main tenait un flambeau allumé — destiné à brûler toute aspiration à une récompense pour le devoir accompli — et, de l'autre, versait de l'eau afin d'éteindre le feu de toute tentation de ce genre.

C'est d'un de ces dieux antiques que je voudrais vous parler ce soir ; de celui que nous aimions tous profondément et que nous avons perdu à jamais.

Aussi, c'est avec un grand serrement de cœur et une émotion intense que je prends la parole, après d'éminents orateurs, pour parler de l'ami au cœur ardent et du philhellène éclairé que fut Pierre Jouguet.

Pendant plus d'un quart de siècle, et en dépit de ses occupations multiples, Pierre Jouguet fut pour nous, fut pour la "Semaine Egyptienne" un ami fidèle et dévoué. Nous allions souvent le distraire de ses travaux afin de lui confier nos déceptions et nos désespoirs ; nous ne le quittions jamais sans avoir trouvé dans la lucidité de son esprit et dans sa bonté, le réconfort que nous attendions de lui.

Parler du grand philhellène que fut Pierre Jouguet est une tâche au dessus de mes forces. Ainsi que le proclamait le 29 Décembre, dans son rapport de fin d'année, le Prof. Georges Economou, Secrétaire-

Général de l'Académie d'Athènes— "Les lettres ne sont pas les seules à regretter la disparition de Pierre Jouguet, les hellènes et avec eux tous les amis de la Grèce en général s'associent à leurs regrets"—. Pierre Jouguet était, en effet, Membre associé de la plus haute Institution Hellénique et mes compatriotes avaient su apprécier sa finesse, l'étendue de son savoir, sa délicatesse et son fervent amour pour la pensée hellénique.

Ses études le ramenaient souvent sur notre sol et il revoyait toujours avec une joie profonde nos collines riannes, notre ciel bleu, notre air limpide et nos monuments de marbre, marqués du sceau de l'Éternité. Aussi, aimait-il à nous décrire l'émotion sans pareille qui s'était emparée de lui le jour où, pour la première fois, il posait le pied sur notre vieille terre. Il en avait gardé un souvenir inoubliable.

Un écho de ce souvenir et de cette joie se retrouve dans l'extrait de la lettre, que je vais vous lire, et qu'il m'adressa lors des fêtes du Centenaire de l'École Française d'Athènes :

"J'ai eu l'avantage, écrivait-il, d'assister aux cérémonies du Centenaire de l'École Française d'Athènes et de connaître ou de retrouver plusieurs de mes collègues hellènes. Je ne saurais vous dire avec quelle joie j'ai revu Athènes et la Grèce, plus belles que jamais et pourtant si émouvantes. Elles portent la douleur avec une grande noblesse et tous les amis de votre grand peuple souhaitent que la catastrophe qui bouleverse le monde puisse enfin être conjurée, et tout le monde se rend compte que l'aurore de la libération du monde sera le jour où la Grèce sera libérée.

"Au cours de ces dix jours si émouvants pour nous, nous avons été reçus par LL.MM. le Roi

et la Reine à Tatoi avec une bienveillance et une grâce charmantes.”

Enfin, quelques jours avant sa mort, il consentit, sur ma prière, à écrire ces quelques lignes destinées à paraître dans une édition spéciale de la Semaine Egyptienne et qui ont trait à l'exil des 28.000 enfants grecs, dont vous avez certainement entendu parler dans la presse, et qui plonge tous les hommes de cœur dans une profonde affliction :

“Une mère mourante tenant dans ses bras glacés son enfant mort de faim, voilà l'image qui nous vient aujourd'hui de la Grèce. Voilà l'image de la Grèce elle-même. De toutes les horreurs que la guerre a répandues sur le monde il n'en est pas de plus criantes que le supplice des enfants : enfants massacrés sur les routes, déportés dans les camps — et l'on sait ce que ces mots ont voulu dire, ce qu'ils signifient peut-être encore aujourd'hui — enfants périssant dans la brutalité des soudards ou épuisés par la famine ; morts isolés ou en tas, sous les yeux de leurs parents ou dans les hopitaux encombrés et dans l'humiliation de l'esclavage”.

“Comment être sourd à la lamentation prolongée des enfants où la vigueur est à jamais compromise, de ces générations en qui nous mettions nos espoirs. Atrocité trop odieuse pour être rapportée “*Ouk axios apiyisseos*”, disait Hérodote en parlant d'une vengeance asiatique. Sans doute. Mais il ne faudrait pas que l'oubli vint de la froideur de nos cœurs et qu'il s'ajoutât, comme un dernier affront, à tous ceux que l'indifférence des hommes et surtout l'ingratitude du machiavélisme politique fait encore souffrir tous les jours à l'héroïsme du peuple qui a le mieux réalisé l'austère grandeur du sacrifice.”

Savant authentique en qui la culture était aussi étendue que la modestie, patriote ardent et désin-

téressé, humaniste dans l'acception la plus classique du terme, philhellène à l'amitié jamais démentie, profondément humain dans ses relations et ses contacts avec ses semblables, voici en quelques traits qui sont encore bien au dessous de la réalité la personnalité du vénérable vieillard que fut Pierre Jouguet dont la disparition laisse un vide qui ne sera jamais comblé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

STAVROS STAVRINOS
Directeur de la Semaine Egyptienne

PIERRE JOUGUET HUMANISTE

Discours prononcé à la Société Anatole France du Caire

Excellence, Mesdames, Messieurs.

IL y a un an, dans une autre salle, mais à une place qui correspondait à celle que j'occupe en ce moment, se tenait, feuillets en mains, un Français de haute classe dont plus que jamais je déplore ce soir l'absence. Pierre Jouguet nous a quittés définitivement en Juillet dernier et vous allez éprouver, à votre tour, combien nous a atteints sa disparition. Car Pierre Jouguet n'est pas de ceux que l'on remplace, même dans une fonction comme celle-ci. On lui succède. Encore faut-il le faire avec humilité.

Vous le voyez encore, j'en suis sûr, avec les yeux de votre mémoire, droit devant vous en dépit des quatre-vingts ans qu'il frôlait. Vous voyez ce buste trapu qu'on eût dit taillé dans un tronc de chêne, de ces robustes chênes cévenols qui défient les orages et les ans et au milieu desquels il avait grandi. Et vous voyez encore ce beau visage, auréolé de cheveux blancs, demeurés drus et bouclés, autour d'un large front méditatif ; ces traits et ce regard empreints de douceur, de bonté, de sérénité. Pierre Jouguet était un homme qu'on n'oublie pas quand on a eu le privilège de le connaître ou simplement de l'entendre.

Et vous l'entendez encore remontant devant nous le cours de ses souvenirs, évoquant pour nous le

voyage qu'Anatole France fit en Egypte tout au début de ce siècle. J'ai relu à votre intention cette belle page où, dans une prose lumineuse de simplicité, élégante et dense tout à la fois, il ressuscitait "notre bon maître" venu en Egypte pour sentir proche de lui l'âme du Pharaon Ahmès, du Pharaon qui libéra l'Egypte des Hyksos et donna le branle aux événements d'où devait sortir la gloire du Nouvel Empire. Tant il est vrai, commentait Pierre Jouguet, que ce qui intéressait ce grand humaniste ce n'était pas les hommes, mais plus exactement un homme.

* * *

GRAND humaniste, lui aussi, Pierre Jouguet était mieux armé que quiconque pour analyser les impressions d'Anatole France à son premier contact avec l'art égyptien ; pour nous signaler, chemin faisant, que l'Egypte pharaonique n'était probablement pas la véritable patrie de son talent et que celle qu'il a sans doute le plus aimée suit l'apparition de la religion du Christ ; pour nous montrer enfin comment se rejoignent, à travers les siècles, les grands disciples de l'humanisme.

Ce fut, vous vous en souvenez, un enchantement que couronna après une évocation de Sophocle une citation du poète latin Properce, chantant l'invincibilité de l'Amour jusque dans le domaine de la Mort.

Et comment serions-nous surpris de cette magie du verbe chez un homme qui rassemblait en lui le savoir de l'helléniste et la compréhension complète des disciples de l'égyptologue. C'est M. le Chanoine Etienne Drioton qui nous a dit, au lendemain de la mort de Pierre Jouguet, comment ce jeune et brillant agrégé de lettres, ayant acquis par sa formation première et ses travaux à l'Ecole d'Athè-

nes, une connaissance profonde de la civilisation grecque, vint en Egypte pour y étudier l'hellénisation du pays et comment il fut, dans cette branche nouvelle de l'Égyptologie, un véritable pionnier.

Toute l'œuvre de Pierre Jouguet, qu'il s'agisse de son ouvrage capital "l'Impérialisme Macédonien et l'Hellénisation de l'Orient", ou de ses fouilles dans les régions désertiques du Fayoum et sur les anciennes rives du lac Karoun, ou encore des travaux qu'il dirigea quand il était à la tête de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, toute son œuvre dis-je porte la marque d'une intime collaboration entre les disciplines de l'hellénisme et celles de l'Égyptologie.

* * *

C'EST dans cette association des deux normes qu'il faudrait sans doute chercher le secret de la qualité de l'œuvre de Pierre Jouguet. Mais pareille tâche relève de compétences éprouvées. Je me garderai de m'y aventurer. Les grandes présomptions ne sont pas de mon âge.

Une telle entreprise eût d'ailleurs été hors de mon propos qui était très précis. Ce que j'avais à tenter en prenant ce soir la parole, sur l'aimable insistance de notre Président Ahmad Rachad Bey, à la place même qu'occupait Pierre Jouguet, il y a un an, c'était de saluer dignement la mémoire d'un maître qui était la parure de notre société. Mais quand je songe à ses mérites, je sens toute la pauvreté de l'hommage qu'en votre nom j'ai voulu lui rendre. N'en accusez, je vous prie, que la pauvreté de mes moyens, et faites moi la grâce de croire que j'y ai mis tout mon cœur.

JEAN MASSIP

Directeur Politique de la "Bourse Égyptienne"

HUMANITÉ DE PIERRE JOUGUET

CE n'est point à nous de parler de l'érudit qu'était Pierre Jouguet, ni de l'ampleur de son œuvre. Il est peu d'historiens dont la science ait suscité autant de respect. Ses travaux, à ma connaissance, n'attiraient pas la polémique. On savait la prudence et les exigences critiques de son esprit ; sa probité intellectuelle était reconnue de chacun. Mis en présence d'un problème il en explorait une à une toutes les issues. Il ne restait plus guère à ses collègues d'objections à formuler.

Mais une qualité rare et merveilleuse entre toutes exaltait son caractère : l'humilité. Une humilité intime, poignante.

Dans cet affranchissement à l'égard de toute vanité résidait sa force créatrice. Il accomplissait sa tâche avec l'ardeur désintéressée d'un enfant et d'un Sage. Malgré l'ampleur de son œuvre — dont il ne pouvait contester l'importance — il refusa toujours de croire à la grandeur de celui qui en était l'ouvrier. Aussi les nombreuses marques d'estime dont il fut assailli au long de sa carrière ne vinrent-elles jamais à bout de cette "résistance à l'inflation".

Dans son entourage on le plaisantait volontiers sur son humilité presque démesurée. Mais tous en connaissaient la source : l'abnégation, l'amour. Du bouillonnement profond de cette énergie qu'est l'amour pur et la gratuité du don, la vie entière de Pierre Jouguet porte témoignage. Aucun désir ambitieux n'inspira jamais son œuvre ; elle procède d'une nécessité généreuse. L'enseignement qu'il dispensa fut, jusqu'au dernier jour, un acte d'amour.

Dr. ROGER GODEL

HOMMAGE A PIERRE JOUGUET

Le rayonnement de Mr. Pierre Jouguet soulevait autour de lui un étonnement perpétuel. Il répandait une joie bienfaisante, une émotion heureuse intellectuelle et sentimentale. Il inspirait l'attachement que l'on éprouverait pour un père et celui — très tendre — qui vous ferait pencher sur l'enfant pur et sans défense contre les laideurs et les cruautés du monde extérieur.

En sa présence, la grandeur prenait une forme significative ; l'intelligence — celle qui puise sa source au-delà de nos acquisitions, au-delà des mots — le rendait lumineux. Mr. Pierre Jouguet est une poésie dont la résonance enchaîne une résonance plus profonde. On nous dit "Mr. Pierre Jouguet n'est plus ;", nous disons — nous tous qui avons eu le bonheur de le connaître et d'être illuminés par la clarté qu'il portait en lui — qu'il est indéfiniment là parce qu'éternel dans la Beauté qui ne finit pas. Nous évoquons Mr. Pierre Jouguet et aussitôt le rythme du poème scande la note la plus pure du meilleur de nous-même et raccroche le son qui nous faisait vibrer dans la joie de sa présence.

Et quand nous avons dépassé l'atroce déchirement de la séparation, celle de l'amputation de notre être privé de cette visible lumière, nous le retrouvons étrangement vivant — au cœur même du foyer — symbole d'une réalité plus réelle que toutes nos émotions. Mr. Pierre Jouguet *demeure* là où d'autres passent. C'est cela qui importe, c'est cette vérité permanente qu'il réalisait et vers laquelle tout être pensant aspire.

ALICE GODEL

PIERRE JOUGUET, CHRÉTIEN

*Allocution du R.P.M.D. Boulanger au service funèbre de
P. Jouquet en l'Eglise St. Joseph du Caire le 20 Juillet 1949.*

Excellence, mesdames, messieurs,

La colonie française du Caire a voulu sans tarder s'acquitter d'un ultime devoir, celui de la prière, envers son doyen vénéré et aimé, rappelé à Dieu, M. Pierre Jouquet. Qu'il me soit permis de me faire un instant l'écho des pensées et des sentiments qui agitent vos âmes au souvenir du cher disparu. Ce n'est pas le savant hellénisant et égyptologue que j'évoquerai. D'autres l'ont fait par la parole et par la presse en termes compétents et excellents. C'est l'homme de bien, avec ses éminentes qualités, tel qu'il nous est apparu en maintes circonstances, que je voudrais louer et proposer à votre exemple : l'homme fidèle à tous ses devoirs.

Ses devoirs envers Dieu d'abord. Après des années d'indifférence religieuse, Pierre Jouquet, tourmenté par la grande inquiétude humaine qui caractérise notre époque, s'était mis loyalement à l'étude du problème religieux, qui s'était si souvent présenté à son esprit tandis qu'il se penchait sur les vieux textes des civilisations disparues. Le résultat de cette crise d'âme fut qu'il retrouva pleinement la foi de son enfance et de sa jeunesse avec tout ce que

son expérience de la vie et sa vaste science humaine pouvaient y ajouter de lumière et de réconfort.

Il était trop logique et sincère pour ne pas vivre sa foi. Il se remit à la pratique religieuse avec une grande simplicité de cœur. Il y trouva le secret d'une parfaite sérénité d'âme devant les épreuves et les déceptions de la vie. Il y trouva le courage de travailler, durement mais joyeusement, jusqu'au bout, à gagner son pain à la sueur de son front. Il y trouva surtout les consolations intérieures qui permettent de surmonter les infirmités de l'âge et de se préparer dans la paix et la confiance à paraître devant le Souverain Juge.

Comme il était touchant de le surprendre humblement agenouillé au fond de quelque chapelle solitaire, abîmé dans ses pensées et dans sa prière ! Dieu dût être infiniment miséricordieux pour cet homme si foncièrement bon. En le voyant de près, on pensait tout naturellement à cette parole de Montaigne : "Toute autre science est dommageable à celui qui n'a pas la science de la bonté". Le bon père Jouguet, comme nous aimions à l'appeler, possédait cette science. Il savait se pencher avec affabilité et générosité sur toutes les misères et toutes les faiblesses. Il s'intéressait à toutes nos œuvres charitables et leur prêtait tout son concours autant qu'il le pouvait. Il ne refusait jamais à qui le lui demandait un bon conseil, une directive efficace, un appui réconfortant.

Il ne m'appartient pas de dire à quel point il fut un époux parfait et un bon père de famille. C'est au sein de la famille que s'exerce surtout la bonté et cette vertu, nous l'avons dit, formait comme la caractéristique de son tempérament moral.

Ce que nous devons noter encore ce fut son ardent amour pour sa patrie qu'il ne séparait pas de l'amour de son Dieu, le patriotisme étant un des plus beaux

fleurons de la religion. Vous avez tous été témoins de son attitude ferme et décidée durant la période la plus tragique de la guerre. Servir jusqu'à la limite de ses forces, telle fut sa devise. Il aimait la France profondément et intelligemment et il n'hésita pas à mettre à son service toutes les ressources de sa science et de sa vaste culture.

Son exemple, sa foi ardente dans les destinées glorieuses de sa patrie bien-aimée, en firent, en ces temps douloureux, un centre de ralliement, un drapeau vivant, autour duquel on aima à se grouper pour retremper son courage et espérer contre toute espérance. Vous vous rappelez, mesdames et messieurs, comment il savait faire vibrer nos cœurs à l'unisson du sien, tandis qu'il prenait la parole au nom de la colonie française du Caire, dans nos fêtes nationales, pour dire au représentant de la France libre combien nous étions unis d'esprit et de cœur à la résistance française et combien nous avions foi en la victoire finale. Ce beau vieillard se redressait alors avec fierté; pour un instant disparaissait le voile de mélancolie qu'avaient jeté sur ses nobles traits les malheurs de la patrie et il souriait à une douce vision celle de la France, délivrée et victorieuse, reprenant sa place à la tête des nations civilisées.

Il eût la joie de voir son rêve se réaliser et ce fut un grand jour pour lui que celui où nous chantâmes ensemble le Te Deum de la victoire. Il en était ému jusqu'aux larmes. Nous en fûmes témoins.

Que son souvenir demeure vivant parmi nous et que ses exemples continuent à nous inspirer ! En adressant aujourd'hui à Dieu une fervente prière pour le repos de son âme, ne manquons pas d'y joindre la résolution de suivre ses traces, d'être fidèles à tous nos devoirs et de faire ainsi honneur à notre idéal religieux et patriotique.

C'est donc avec une entière confiance et une sincère reconnaissance que nous adressons à Dieu la prière liturgique : Mon Dieu, donnez-lui le repos éternel et que son âme jouisse de la lumière bienheureuse pour l'éternité ! Amen.

M. D. BOULANGER

MONSIEUR JOUGUET

Allocution prononcée par le R.P.D. Kéramé, au cours de la messe du 1er Septembre à St. Julien le Pauvre.

LAISSEZ-MOI l'appeler encore Monsieur Jouguet, comme de son vivant. Il n'est pas si loin de nous. Il a tellement pénétré le cœur de ceux qui l'ont aimé que chacun le porte en soi.

A quoi doit-il ce privilège ? M. Jouguet a traversé tous les âges, il a duré, mais il n'a jamais vieilli. Ses 80 ans étaient beaux, frais. Il a gardé, des étapes successives de la vie, ce qu'elles ont de meilleur, sans retenir, ou si peu, les déficiences, leur rançon. Il avait une candeur d'enfant, mais riche de tout un bouillonnement jeune, car il y avait du grondement, de la passion en M. Jouguet, mais dans une si grande sagesse et maturité et dans un tel climat général d'apaisement plein. C'est ce qui le rendait si attachant et faisait aimer autour de lui tout ce qu'il a aimé : sa famille, la France, l'Egypte, l'Hellénisme, aimables par eux-mêmes, mais qui, par lui, pénétraient davantage l'affection. Il leur est resté fidèle au delà de la tombe. La cérémonie de ce matin, dans cette église si française par l'histoire et le lieu, si grecque par le culte, si orientale et si égyptienne par l'usage de l'arabe aussi et par la représentation patriarcale d'Alexandrie le prouverait. La délicatesse des siens a continué d'exprimer ses sentiments.

Humaniste, M. Jouguet l'a été jusque dans sa foi chrétienne. Car c'est le Dieu incarné surtout qui parlait à son cœur, Celui qui s'est fait visible et a exprimé l'infini en sentiments humains. Il me le disait sous diverses formes dans nos dernières conversations. Et, après l'Extrême-Onction, peu avant de pénétrer dans les jours d'isolement qui ont précédé son dernier soupir : "Je n'ai pas peur du Christ, je n'ai pas peur de rencontrer le Christ", répétait-il. Pourquoi en aurait-il eu peur, puisqu'il croyait en son amour et qu'il l'a aimé avec sa candeur d'enfant et la richesse des jeunes sentiments, et sa sagesse d'ancien.

Qu'il repose avec lui joyeusement. Amen.

D. KÉRAMÉ

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

La Vie municipale dans l'Égypte romaine (thèse de doctorat Paris 1911).

Papyrus de Théadelphie (thèse complémentaire de doctorat Paris 1911).

Papyrus grecs (P. Lille) en collaboration avec Jean Lesquier, Paul Collart.

M. Xoual (Publications de l'Institut de Papyrologie de Lille) 2 vol.

Paris T.I. 3-1923-261 p.

T. II. 2-4-1912, 222 p. Paris Leroux t. I. fasc. IV - 1938-p. 263-311.

L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient. (L'Évolution de l'humanité, t. XVI, dirigée par Henri Berr), Paris 1926. Chapitres sur *l'Égypte dans les Premières civilisations méditerranéennes.*, t. I. de Peuples et Civilisations de Ph. Sagnac et I. Halpheu.

L'Égypte ptolémaïque : le tome II dans l'Histoire de la Civilisation égyptienne, de Gabriel Hanotaux.

L'Égypte Gréco-Romaine de la conquête d'Alexandre à Dioclétien dans le Précis d'histoire d'Égypte par divers historiens et archéologues.

Collaboration aux *Papyrus Fouad Ier.*, Le Caire 1939.

L'Égypte Alexandrine. Conférence faite à Alexandrie le 11 Janvier 1940. Revue des Conférences françaises en Orient No. 32

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce.
éd. de *La Revue du Caire*, Le Caire 1941.

Révolution dans la Défaite, études athéniennes.
éd. de *La Revue du Caire*, Le Caire 1942.

Histoire du Droit public de l'Égypte Ancienne.
Le Caire 1943.

Trois études sur l'Hellénisme. Publications de la
Faculté des Lettres de l'Université Farouk 1er. 1944.

*L'Égypte sous la domination romaine aux deux
premiers siècles,* Publications de la Société royale
d'Archéologie d'Alexandrie. 1947.

Collaboration aux revues :

Bulletin de Correspondance hellénique,

Archiv für Papyrusforschung,

Revue des Etudes grecques,

Revue des Etudes Latines, Revue égyptologique,

Revue de Philologie et d'Histoire ancienne, Ægyptus,

Revue des Etudes anciennes, Journal des Savants,

*Bulletin de l'Institut français du Caire, Comptes-
rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.*

*Bulletin de l'Institut d'Égypte, Bulletin de l'Asso-
ciation des Amis des Eglises et de l'Art Coptes.*

La Revue du Caire, Etudes de Papyrologie (pu-
bliées par la Société Fouad 1er. de Papyrologie),
Bulletin de la Fondation Reine Elizabeth, etc.

Contribution à de nombreux volumes de Mé-
langes, Discours, articles et messages.

Continuité de la France (Lettres françaises, le
Caire 1945).

TABLE DES MATIERES

	Pages
ALEX. PAPADOPOULO	<i>Introduction</i> 1
JACQUES ZEILLER	<i>Pierre Jouguet, Membre Ordinaire</i> 5
SIR HAROLD I. BELL	<i>To Pierre Jouguet</i> 15
SIR HAROLD I. BELL	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> .. 18
GUSTAVE LEFEBVRE	<i>Pierre Jouguet (1869-1949)</i> .. 22
CH. PICARD	<i>Pierre Jouguet "Athénien"</i> .. 28
A. ERNOUT	<i>Pierre Jouguet et les Etudiants</i> .. 33
PAUL MAZON	<i>Pierre Jouguet</i> 38
GASTON WIET	<i>Pierre Jouguet</i> 41
HENRI HENNE	<i>Pierre Jouguet</i> 45
JEAN SAINTE FARE	
GARNOT	<i>Un grand Helléniste Français</i> .. 50
GASTINEL	<i>Pierre Jouguet et Moi</i> 56
O. GUÉRAUD	<i>Pierre Jouguet (1869-1949)</i> .. 61
ZAKI ALI	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> 79
PRINCE PIERRE DE GRÈCE	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> .. 85
HENRI PEYRE	<i>Témoignage</i> 89
O. GUÉRAUD	<i>A la Sorbonne avec Pierre Jou- guet (1920-1924)</i> 96
JEAN SCHERER	<i>Un Directeur Agréable</i> 103
B. BRUYÈRE	<i>Deir El Medineh</i> 107
A. PAPADOPOULO	<i>Pierre Jouguet Écrivain</i> 113
PIERRE JOUGUET	<i>Préface de Une Révolution dans la défaite</i> 126
TAHA HUSSEIN	<i>Mon ami Pierre Jouguet</i> 129
ETIENNE DRIOTON	<i>Pierre Jouguet, Égyptologue</i> .. 131
BERNARD GUYON	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> .. 135
STAVROS STAVRINOS	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> .. 139
JEAN MASSIP	<i>Pierre Jouguet Humaniste</i> .. 143
ROGER GODEL	<i>Humanité de Pierre Jouguet</i> .. 146
ALICE GODEL	<i>Hommage à Pierre Jouguet</i> .. 147
M.D. BOULANGER	<i>Pierre Jouguet chrétien</i> 148
D. KÉRAMÉ	<i>Monsieur Jouguet</i> 152
BIBLIOGRAPHIE	164

Aux Editions de la Revue du Caire

POINT DE VUE

PAR

GEORGES DUMANI

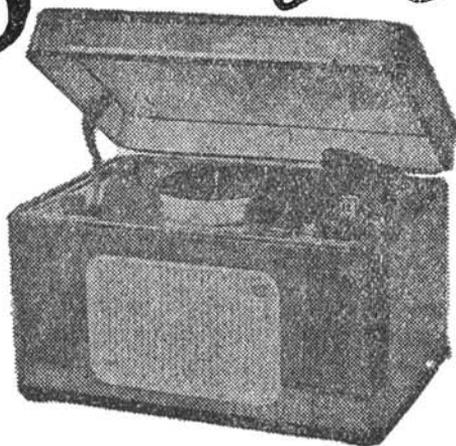
EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

P.T. 40

PRIX DE SOUSCRIPTION P.T. 30.

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

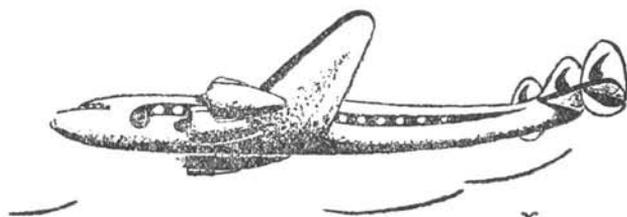
SOCIÉTÉ ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez, en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacha Tél. 79915
Agence : Imm. Shepheard's Tél. 45670
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941
AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

ÉDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

LE DISQUE DES JOURS

VUES SUR LA GUERRE

LE TEMPS DE SOUFFRIR

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO: 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;
pour l'Étranger, PT. 175.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 9 h. à 13 heures.

